



**RESONANCES
HUMANITAIRES**

**« *RETOUR DE MISSION HUMANITAIRE ET
REPOSITIONNEMENT PROFESSIONNEL* »**

RECHERCHE-ACTION, SOUTENUE
PAR LE FONDS SOCIAL EUROPEEN



Fonds social européen

Projet conventionné par l'Association Régionale pour le
Développement de la Vie Associative en Ile-de-France

Paris, le 25 juillet 2007

Cette recherche a été conduite par Résonances Humanitaires :

Elodie Gallez, Philippe Delon et Eric Gazeau

Avec la participation d'Axelle Motte

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
I - CONTEXTE ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE-ACTION.....	6
1.1 - PRESENTATION DE L'ASSOCIATION RESONANCES HUMANITAIRES.....	7
1.2 - LES OBJECTIS DE LA RECHERCHE-ACTION.....	9
II - DES PARCOURS HUMANITAIRES.....	11
CARINE.....	12
JEAN.....	17
ELISA.....	26
VINCENT.....	34
ANTOINE.....	39
MARINE.....	46
LAURENT.....	53
ANNE.....	61
YVES.....	71
III - LE REGARD DES ENTREPRISES SUR LES PARCOURS HUMANITAIRES.....	73
IV - RESULTATS ET PISTES DE REFLEXIONS.....	77

INTRODUCTION

Rentrée depuis 3 mois, Stéphanie n'a pas encore vraiment décidé de ce qu'elle veut faire. Elle envisage de prendre un peu de temps pour chercher du travail en France... elle ne sait pas encore par où commencer...

21 mai 2007, 10h47, le téléphone sonne :

ONG : « Allo, oui, c'est Laurent de l'ONG Tu vas bien ? »

Expat : « Oui, ça va. »

ONG : « OK, cool. Je t'appelle car il y a un poste sur une mission à Kampala. On a besoin de quelqu'un rapides. Est-ce que tu es intéressée ?

Expat : « Euh, écoute je ne sais pas, c'est quel poste, quel projet ? »

ONG : « Responsable logistique sur un projet de prise en charge de la malnutrition chronique. »

Expat : « Ah ok, intéressant ce projet... Combien de temps ?

ONG : « Je ne sais pas, 6 mois sans doute, peut être plus, à voir. »

Expat : « Ok. Ecoute, je ne sais pas, faut que j'y réfléchisse... j'avais envie de me poser un peu, faire un break, voir si je pouvais envisager de retravailler en France... On se rappelle ok ? »

ONG : « Ok, mais, bon, fais vite, j'ai besoin de quelqu'un au plus vite... et je vais passer d'autres coups de fil ! »

Expat : « Ok, à plus, bye. »

Rien d'intéressant à priori dans cette banale conversation. Et pourtant, celui qui a travaillé en mission, qui est parti puis revenu, puis reparti...décrochera sans doute un sourire...ou peut être quelques « grincements de dents », si cette scène fait écho à des événements et questions actuelles.

*Quel expatrié ayant « enchaîné » quelques missions n'a pas connu cette indécision ?
Quel expatrié n'a pas croisé des collègues et des copains de mission se posant cette même question : « repartir, ou tenir bon pour travailler en France » ?*

Que ceux qui, en ce moment même, vivent cette étape et viennent rencontrer RH se rassurent. Ils ne sont pas des « cas »..., encore moins des « cas sociaux » comme certains bien-pensants de l'humanitaire, ne connaissant rien à cette complexité des parcours, ont pu le faire croire, minimisant ainsi les besoins des expatriés et la pertinence de l'action de Résonances Humanitaires. Rien de pathologique à se poser des questions et à passer par des moments de choix difficiles. La vie est faite de ces choix, de ces allers-retours.

Beaucoup d'expatriés vivent cette situation. Elle est normale, saine, évidente. Avoir décidé de partir implique, à un moment ou à un autre, la décision de revenir. Banalité, certes, et pourtant, pas facile de rompre avec une vie d'aventure et de liberté, car c'est aussi de cela qu'il s'agit.

Demandez à un expatrié de vous parler de sa mission. Il vous parlera peu des compétences développées sur le terrain, même si, par une écoute active et attentive, vous en distingueriez les principales. Il vous parlera des gens, des villes, des lieux, des rencontres, des moments...

Chaque parcours est unique et nous n'avons pas choisi d'essayer de déterminer des « invariants », c'est-à-dire des éléments qui seraient communs à toutes et tous. Ce n'est pas l'objet de cette recherche.

Partant d'un constat évident mais longtemps occulté, que Résonances Humanitaires a su mettre sur la « place publique », notre questionnement se veut plus modeste et plus simple :

Que faire au retour ? Faut-il s'arrêter ? Si oui, quand ? Comment construire un nouveau projet professionnel ? Vers qui se tourner ?

Le tabou des difficultés du retour

Résonances Humanitaires a sans doute contribué à lever un tabou. Celui du retour. Celui de la difficulté à rentrer, à décider et à rebondir. La société aime se donner des héros. Elle en a besoin. En quelques heures, des millions d'euros ont été recueillis pour le Tsunami. Quelques mois plus tard, ceux qui rentrent de cette mission ont des difficultés à retrouver un poste en France. Problème de Société et de chômage de masse, certes, méconnaissance des dispositifs, perte de réseau professionnel, sans doute,... mais aussi crainte. Le héros fascine de loin mais il inquiète de près.

Que faire alors ? Pas facile de demander de l'aide. Comment être aidé après avoir été « aidant » ? Difficile à accepter. Jouir d'un statut social fort, souvent décalé, et, en quelques jours, semaines, se retrouver dans une situation difficile. « *Je fais quoi, encore une mission, je repars, je reste...ok, si je ne trouve rien dans 3 mois, je repars...* ».

Une société de discours ... aux discours contradictoires

Flexibilité, adaptation, mondialisation, ouverture, multiculturalisme, gestion de projets, maîtrise des langues, prise de risque...des mots qui résonnent partout dans les médias. *Des profils d'expatriés, serait-on en droit de penser ?*

Dans une société de tradition « intellectuelle », le discours prend parfois le pas sur la réalisation concrète des « bonnes idées. La société française s'enorgueillit de ces nouveaux mots mais la majorité des employeurs doute, s'interroge sur ces parcours fascinants et intrigants. Attention à ne pas se méprendre. S'il faut être soi-disant flexible dans notre société, point trop n'en faut. « Trop » flexible et on devient un instable. Les entreprises le confirment clairement dans cette étude. Elles ont tendance à privilégier le « même » (le « clone » nous dirons certains cabinets de recrutement) au détriment du « différent ». Contradiction très française ? Peut-être...

I - CONTEXTE ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE-ACTION

1.1- PRESENTATION DE L'ASSOCIATION RESONANCES HUMANITAIRES (RH)

Résonances Humanitaires est une association d'intérêt général à but non lucratif, créée en Juillet 2002. Sa vocation est d'aider les « humanitaires » à se repositionner sur le marché de l'emploi, à leur retour en France.

Pour ce faire, Résonances Humanitaires a développé une méthodologie d'accompagnement, adaptée au repositionnement professionnel, et un réseau de contacts (entreprises et acteurs de l'économie sociale et solidaire) constituant autant de « passerelles - emploi » vers d'autres horizons professionnels.

Les activités de Résonances Humanitaires sont coordonnées par un directeur salarié qui s'appuie sur un réseau d'une trentaine de bénévoles réguliers. Le Fonds Social Européen et le Conseil pour le Développement de la Vie Associative, et quelques entreprises mécènes apportent leur soutien financier à Résonances Humanitaires.

Les principaux services proposés par Résonances Humanitaires sont :

- 1 ° Un accueil personnalisé avec, à la demande, un accompagnement individuel par l'un des consultants en ressources humaines de l'association : Conseil emploi, élaboration et validation d'un projet professionnel, refonte de CV.
- 2 ° Des cercles de chercheurs d'emploi, par groupes de cinq à huit personnes qui s'épaulent, se motivent, se passent les informations et les contacts. Objectifs : rompre l'isolement, s'apercevoir de la relative « normalité » du parcours, des compétences réellement acquises, de la validation des projets ...
- 3 ° Un réseau d'entraide et de parrainage constitué de plus de 300 personnes.
- 4 ° Un accès privilégié à des employeurs potentiels (grandes entreprises ou employeurs associatifs) avec lesquels un accord cadre a été signé.
- 5 ° Un bureau-ressources au siège de l'association (accès bureautique et internet, lieu d'informations et de rencontre)
- 6 ° Organisation mensuelle de conférences et débats à « Cerise » au coeur du quartier Montorgueil à Paris. Intervention de divers acteurs du champ social, témoignages métiers...

En 5 ans, l'association a reçu près de 600 personnes.

Plus de 150 ont déjà bénéficié d'un accompagnement par un consultant en ressources humaines.

75 % des cadres accompagnés ont trouvé un emploi à la mesure de leur attente et de leurs compétences en moins de six mois. (Les postes retrouvés par les adhérents de Résonances sont signalés dans le bulletin d'information trimestriel de l'association « Le Lien », accessible sur le site : www.resonanceshumanitaires.org)

À terme, RH souhaite :

- ✦ Eviter l'isolement en retour de mission humanitaire, en stimulant une entraide au-delà des réseaux internes à chaque ONG.
- ✦ Renforcer la reconnaissance sociale et professionnelle des expatriés de la solidarité internationale auprès des pouvoirs publics et des employeurs.
- ✦ Renforcer l'image de professionnalisme des expatriés des ONG sur le marché de l'emploi, et améliorer ainsi le recrutement de ces derniers.

L'actualité de l'association est consultable sur www.resonanceshumanitaires.org

Quelques témoignages :

« RH m'a apporté un regard extérieur et objectif sur mon parcours professionnel et personnel (...) Cela m'a permis de prendre du recul sur ce que j'avais réalisé lors de mes différentes missions et de faire ainsi le point sur les compétences que j'ai acquises »

Elise B., adhérente, a rencontré un consultant de RH en 2004 et a retrouvé un emploi de chef de projet dans une grande entreprise spécialisée dans la protection de l'environnement.

« Les anciens volontaires ont des profils très intéressants de cadres pour le secteur social, toutes les fonctions de médiation, pour les collectivités locales, le secteur du développement durable. Ils correspondent aussi à un vivier de compétences très diverses dont il serait dommage que les entreprises se privent. »

Béatrice C., consultante bénévole à RH.

L'implication des bénévoles et d'un réseau de partenaires

Les expatriés sont accueillis et suivis par une structure comprenant une trentaine de bénévoles, référents et consultants en ressources humaines.

L'action de RH est soutenue et appuyée par :

- Des bailleurs de fonds publics :
 - ✓ Fonds Social Européen
 - ✓ Fonds National pour le Développement de la Vie Associative
- Des entreprises et des cabinets de recrutement, sensibilisés aux profils et aux compétences des acteurs la Solidarité Internationale :
 - ✓ AXA Investment Manager
 - ✓ Transdev
 - ✓ Bouygues Bâtiment Ile de France
 - ✓ Pierre et Vacances

Guillaume Floquet, Directeur des Ressources Humaines d'AXA Investment Manager, à l'occasion de la réunion de lancement du partenariat avec Résonances Humanitaires :

« Le fonctionnement de l'entreprise et de la sphère humanitaire ne sont pas si éloignés : la capacité à devoir gérer une crise existe dans les deux milieux. Les expatriés issus du monde humanitaire sont capables de gérer une équipe d'experts, ils possèdent des potentiels importants en termes de management interculturel, de logistique, et de gestion financière. Leur compétence est en cela complète. »

1.2- LES OBJECTIS DE LA RECHERCHE-ACTION

RH est aujourd'hui une association qui se structure et qui se développe progressivement car elle répond à de vrais besoins, aujourd'hui clairement identifiés. Il semblait donc que le moment était propice à un travail plus analytique et moins centré sur la réponse quotidienne aux demandes des expatriés de retour. Ecouter plus attentivement le discours des expatriés et des entreprises, mutualiser les analyses des uns et des autres. C'est dans ce contexte que cette étude a naturellement émergé. Il s'agira donc de :

- Décrire et analyser les parcours de repositionnement professionnel des anciens expatriés de la solidarité internationale ;
- Décrire et analyser les représentations que le secteur privé et marchand porte sur ces anciens expatriés ;
- Définir quelles passerelles et quels transferts de compétences sont mobilisables dans ces différents champs ;

- Méthodologie de travail : des entretiens très ouverts...

Bien que les thèmes majeurs aient été identifiés en amont, la consigne donnée aux deux enquêtrices de terrain était claire et simple. Ce n'est pas au chercheur de conduire l'interviewé vers les thèmes mais bien l'inverse. Seule cette méthode laisse libre cours à la parole de l'interviewé. L'ouverture de l'entretien était « Parle-moi de ton parcours et de ton expérience humanitaire » laissant ainsi libre cours à ce que l'expatrié souhaitait mettre « instinctivement » en avant.

Pour autant, cette méthodologie de recherche n'est pas la plus aisée. Conduire ce type d'entretien est difficile et oblige à une attention constante de l'enquêteur, à l'affût de pistes sur lesquelles rebondir. Mais elle est source d'une richesse importante. L'analyse n'en est que plus complexe car elle n'est pas « prédéterminée ». C'est sans doute aussi ce qui l'a rend pertinente.

- Confidentialité

Sans que cela ait soulevé un quelconque problème aux anciens humanitaires qui ont participé à cette recherche, nous avons néanmoins décidé, dans la restitution des entretiens, de changer le nom des personnes.

- Structure du rapport : le choix de l'opérationnel

La richesse des entretiens et des échanges (à titre indicatif, les divers entretiens fournissent entre 50 et 80 pages par personne) nous aurait permis de développer des analyses très denses. Mais cette recherche est une « recherche-action » et non une recherche « pure ». A l'analyse sociologique pure des discours et des représentations, nous privilégions l'aspect opérationnel de ce rapport. Nous souhaitons que Résonances Humanitaires, les recruteurs et les anciens expatriés y trouvent chacun des outils et des pistes de réflexion. Des éléments concrets et opérationnels.

L'ex humanitaire y trouvera des « outils » sur les pistes à explorer afin de reconstruire un projet professionnel et se « défendre » lors d'un entretien d'embauche. Les entreprises y trouveront, nous le souhaitons, des éléments propres à les « rassurer » sur la richesse des compétences acquises par les humanitaires en mission et sur leur capacité à « réintégrer » la société française.

Enfin, Résonances Humanitaires, dans son travail quotidien d'accompagnement au repositionnement professionnel, y trouvera des pistes de réflexions sur de nouveaux outils et moyens à mettre en place au service des adhérents de l'association. L'association espère aussi enrichir par ce biais, sa

réflexion stratégique en ce qui concerne sa communication auprès du grand public d'une part, et des employeurs d'autre part.

Afin de rendre ce rapport lisible et attractif, il a été décidé de présenter les éléments essentiels des parcours sous forme de tableau. S'ils sont tous différents, car chaque parcours est unique, ils ont pour objectif de saisir les étapes et les éléments qui concourent à des choix, dans les trajectoires professionnelle et de vie.

- Remerciements

Avant d'entrer dans le cœur de cette recherche, des remerciements s'imposent. Un grand merci, donc :

Aux expatriés évidemment, qui ont accepté de nous livrer, avec générosité, des moments de vie,

Aux bénévoles, accueillants et consultants, qui ont accompagné les 10 personnes de cette recherche-action...et les autres.

Aux entreprises et cabinets de recrutement qui se sont prêtés au jeu avec une curiosité « positive »,

Au Fonds Social Européen bien sûr, sans qui cette étude n'aurait jamais été possible.

Nous espérons que toutes et tous se retrouveront dans ces analyses...

II - DES PARCOURS ...

CARINE

Titulaire d'une maîtrise d'économie, elle travaille dans un cabinet d'expertise comptable et devient responsable financier dans une entreprise. Après 4 ans dans ce secteur d'activités, elle décide de changer et de faire évoluer son parcours professionnel : « Au bout de quatre ans de tout ça, l'envie m'a pris d'aller voir ailleurs, sans trop savoir où et comment.

L'humanitaire n'avait pas été planifié ou prévu, juste envie de changement: « Partir oui, l'humanitaire pas forcément...envie de faire autre chose, dans un autre domaine...un peu d'aventure, un peu de social... je voulais voyager un an, sans rien faire, pour moi, mais je me suis dit, ça colle pas trop, je vais me lasser..., il faut que je trouve quelque chose de plus intéressant... Et puis je me suis dit, tiens, si je partais en mission humanitaire, comme beaucoup de jeunes..j'ai commencé à chercher dans les ONG".

LE DEPART : Elle démissionne sans avoir de certitudes quant à son départ : « Faut se donner les moyens de ce qu'on veut ! ». 10 jours après sa démission, on lui propose une mission en Asie.

Elle part comme bénévole pendant une année

Elle demande à changer de statut car n'est pas ok avec le bénévolat

Après une année de mission, elle ne veut pas rentrer : j'avais pas du tout envie de rentrer, mais pas du tout ! Et après discussion avec cette association, on m'a proposé de prendre la direction d'un de mes projets, le plus gros projet qui était un projet d'école dans l'hôtellerie et on cherchait une directrice de l'école pour manager une équipe de 15 personnes.

Les conditions du retour : la difficulté de « s'arrêter ». Suite à sa rencontre avec RH... « Repartir. Je ne voyais rien d'autre en fait, mais tout en me disant que ce n'était pas forcément une bonne idée »
Mais nouveau départ en mission...qui se passe mal

Les difficultés à faire des choix au retour : rester ou repartir ?

Au retour, Carine se demande ce qu'elle va faire « j'avoue que j'avais quelques doutes ! Comment rebondir, pourquoi, comment ! »

Après la mission et un voyage privé de plusieurs mois, elle se sent complètement décalée à son retour en France : « en prenant le transsibérien, j'ai traversé le Tibet, la Chine, la Mongolie, je suis arrivée encore plus décalée en France, encore plus dans un autre monde, après avoir traversé des plaines perdues, monté à cheval dans des étendues désertiques avec des gens qui tiraient à l'arc avec des chapeaux bizarres, je suis arrivée en France en me disant mais qu'est ce que je fais là »

Mais elle n'a pas forcément envie de repartir : « Mais sans vraiment avoir spécialement envie de repartir, non vraiment je ne savais plus, ce que j'avais envie d'être, ce que j'avais envie de faire etc.... »

Elle rencontre alors l'association mais elle s'interroge sur un éventuel départ « C'est à ce moment là que j'ai rencontré RH car on m'avait parlé de cette association, je me suis dit : bon, ça peut peut-être m'aider...J'ai écouté ce qu'il me disait mais ça m'a pas fait beaucoup plus avancer, et puis finalement dans le même temps, j'ai quand même envoyé 10 CV dans des associations pour partir parce que je me voyais faire que cela. C'était cela le problème, alors je me disais je vais couper la poire en deux je vais repartir pour une mission courte, de 6 mois. c'était une grosse bêtise en fait car on ne peut pas enchaîner après 3 ans de Cambodge avec une vraie vie ou on est posé, une maison à soi, et penser qu'on va recommencer comme cela, dans un autre pays, tout recommencer à zéro, et se remettre, heu... Donc évidemment ça n'a pas fonctionné ».

Carine repart sur une mission courte mais qui se passe mal « *je me demandais ce qu'on faisait là, et moi je remettais tout en cause, le choix de l'endroit, tout quoi. Donc c'est vrai que ça s'est pas très bien passé au bout de 6 mois, bien avant au bout de 3 mois je me suis dit ok je vais au bout de ma mission mais pas plus de 6 mois, j'ai signé pour 6 mois mais par contre je ne ferai pas un jour de plus* ».

Elle se prépare au retour : « *Et donc j'ai essayé de me préparer un peu mieux que la dernière fois à rentrer... je n'avais plus envie de repartir parce que ma conclusion de tout cela c'était de me dire que le Cambodge, c'était particulier, j'ai vécu un truc, mais ça fait pas de moi une humanitaire qui va aller de mission en mission, deux ans par ci deux ans par là...mais ça restera une étape de ma vie et ça veut pas dire que je suis professionnelle de ce métier là* ».

La prise de recul sur le statut de bénévole

Au début, Carine était disposée à changer, à donner de son temps et de son énergie : « *Etre bénévole, je pouvais le faire, j'avais un peu d'argent, c'était bon. Je m'en fichais complètement, j'avais 30 000 FF de côté* ».

Pourtant, au fur et à mesure que le temps passe, elle s'aperçoit que le statut de bénévole n'est pas adapté « *Ils m'ont dit : mais non, tu verras, là bas, ça coûte rien, mais ça ne coûte rien si on ne mange que du riz, mais si on se nourrit, ça coûte plus cher. On me donnait 100 \$ d'argent de poche et ça coûtait 100\$ pour se loger...à mes frais, tout, tout à mes frais, donc, c'était un peu limite* »

Alors qu'elle était « pour », elle s'interroge et trouve même ce statut choquant « *je me disais, au bout d'un an et demi, y a un truc qui n'est pas normal dans le bénévolat...on apporte des compétences, on est à temps plein, ...quand c'est sur un boulot ou on vous demande autant de rigueur et ou on nous dit attention, ce n'est pas parce que vous êtes bénévoles qu'il ne faudra pas respecter les horaires, les machins... y a un truc qui est un peu choquant dans le bénévolat* »

C'est même le regard des autres, et leur incompréhension quant à ce statut, qui l'amène à reconsidérer sa façon de penser : « *Y a un truc qui n'est pas normal et je n'ai pas aimé ce statut là. On est mal perçus, tout le monde nous dit : mais pourquoi vous travaillez pour rien c'est ridicule. C'est vrai que c'est complètement ridicule de travailler pour rien* ».

Le retour définitif et les problèmes de logement, de statut, le RMI...

« *ça fait 4 mois, 4 mois avec les problèmes classiques de logement, de RMI, d'argent... je squatte, là en l'occurrence je suis chez une amie que j'ai rencontré au boulot, ouais, ouais c'est pas terrible hein ? ça fait un an et demi que je n'ai pas de logement fixe de plus de 2 mois...* »

Elle se sent un peu comme une SDF « *Depuis un an et demi je suis un peu SDF quoi, au Sri Lanka on a changé 3 fois de maison... j'en ai marre, j'ai qu'une envie, c'est d'avoir un boulot et de trouver un appartement, mais la priorité c'est de trouver un boulot parce qu'il faut payer l'appartement et c'est pas avec le RMI qu'on peut payer un appart* »

Elle a quelques difficultés à travailler son projet professionnel et hésite à repartir : « *J'ai fait un bilan de compétences avec l'ANPE, qui n'a pas donné grand-chose si ce n'est un soutien psychologique, on faisait de petits débriefings, c'était sympa, mais en terme de projet professionnel, on a pas abouti à quelque chose de bien précis... je n'ai pas été très efficace dans l'échange, et dans la volonté de construire un projet professionnel, j'étais pas à fond dedans, je ne pense que c'était très facile de monter un vrai projet professionnel, il aurait pas fallu chercher du travail en même temps, parce qu'entre deux entretiens ça faisait évoluer ce que je lui disais, « Bon écoutez, si je ne trouve pas, dans un an, dans un mois je pars en Irlande chercher du travail là bas ! », donc tu vois c'était un peu difficile pour la pauvre petite dame, elle avait un peu du mal à me suivre !* »

Elle a envie de changer de secteur, elle se dit un peu « usée » par le secteur associatif : « ayant un domaine de compétences avec les diplômes que j'ai en gestion, c'est là dedans que je me suis mise à chercher, pas vraiment parce que j'aime ça , hein, parce que c'est la seule chose ou j'ai un vrai domaine de compétences et ou je peux espérer un salaire à peu près correct, parce que j'ai regardé un peu dans les associations en France, et je me suis dit, non les associations, j'ai envie de m'impliquer dedans en dehors de mon temps de travail et pas, pas encore d'un point de vue professionnel, je suis un peu usée par le monde associatif, enfin je ne sais pas, j'ai envie de faire autre chose, ça ne veut pas dire que je n'y retournerai pas, mais en tout cas à l'heure actuelle l'associatif, les conseils d'administration, les bénévoles, la prise de décision, tout ça, en ce moment ça me tente pas du tout... et dans le domaine de la finance, on m'a déjà dit que j'apprendrai beaucoup moins que dans le privé, et donc je pense qu'il est plus intelligent de repartir dans ce domaine là, dans le privé et éventuellement après, prendre la direction d'organismes, d'établissements, d'associations. Mais à l'heure actuelle avec l'expérience que j'ai, j'apporterai pas grand-chose et réciproquement...

Elle a envie d'apprendre et de développer de nouvelles compétences : « en fait ça fait 4 ans que je me débrouille avec ce que je sais et je ne sais pas grand chose... je vais très intuitif, comme ça, le management d'équipe, sans avoir jamais reçu ne serait-ce qu'un cours de management, tout comme ça au feeling ... alors j'avais des chefs de mission mais ils avaient le même profil que moi. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient comme ils pouvaient mais sans avoir une grosse expérience derrière. En fait ça fait très longtemps que j'apprends plus grand-chose des gens avec qui je travaille. Et ça commence à me peser, je n'ai que 32 ans et je suis quand même en âge d'apprendre pas mal de trucs. Donc c'est vrai mon projet c'était de rejoindre une structure dans une direction financière avec un cadre, des formations, pouvoir évoluer un peu plus vite ... Jusque là j'ai fait plein de choses mais un peu à la force du poignet, alors voilà j'ai trouvé un travail depuis aujourd'hui !

Malgré son discours sur sa volonté d'apprendre, on remarque qu'elle a su développer des compétences très diverses et riches dans ses expériences de terrain :

- Responsabilités, organisation « on est amené à organiser aussi des comités de pilotage avec des gens d'un certain niveau »,

- Capacité à s'adapter, à découvrir rapidement un milieu professionnel différent « parce qu'en peu de temps il a fallu que je comprenne comment fonctionnait un restaurant, un hôtel ... On doit s'adapter à un monde qu'on ne connaît pas, à un nouveau vocabulaire »,

- Gestion d'équipe « on doit gérer des gens qui ont une spécialité différente, qu'il fallait superviser sachant qu'on n'est pas non plus un professionnel de la vente, superviser un professeur cambodgien, de vente ou de restauration, ça demande de trouver des réponses innovantes...

- Communication, relations partenariales, demandes de subventions : « j'ai fait énormément de travail de relations, de contacts, demander des subventions, les contacts étaient vraiment beaucoup plus développés après mon passage »

Un nouveau poste dans le privé

Carine trouve assez rapidement un poste qui convient à sa recherche : « un poste de responsable administratif et comptable...c'est surtout un poste d'encadrement, c'est ça qui me plaisait bien, une quinzaine de personnes, des gestionnaires divers et variés parce que j'imagine que , enfin j'ai aucune idée en fait de ce que je vais faire...je le sens plutôt bien...je pense qu'il y a un état d'esprit assez sympa...je ne sais pas comment je vais le vivre, c'est la première fois que je vais travailler dans une structure un peu plus grosse avec une vraie hiérarchie, une vraie organisation, un vrai suivi, de vraies formations. Le salaire est correct, c'est dans les 40000 euros par an, ça va ! »

Pourquoi êtes-vous partie ? Pourquoi cette vie ? Allez-vous rester ? Avez-vous des amis... ???

Des employeurs qui sondent la vie privée...: *«...pourquoi vous êtes partie, mais est-ce qu'il s'est passé quelque chose dans votre vie, est ce que vous êtes capable de travailler dans une entreprise avec une hiérarchie, est ce que vous vous voyez avec des horaires de bureau, et les 35 heures, ça vous parle ? Et personnellement, comment vous vous sentez en ce moment », enfin tout un tas de questions pour essayer de voir : cette petite qui nous intéresse bien, est ce qu'elle n'a pas un problème psychologique quelque part... elle va nous claquer dans les dents au bout de 6 mois ».*

Qui cherchent le truc...*« ...donc clairement, ça se sentait, on cherchait le truc qui pouvait révéler quelque chose de ... mais comme j'étais très en forme, très bronzée » avec l'air très bien dans ma tête, c'est vrai qu'ils étaient un peu déstabilisés, donc ils cherchent ils cherchent ils cherchent, la famille, l'amour, mais « est ce que vous avez encore des amis à Paris ? Est -ce que vous voulez aller en province... Donc, j'étais épuisée parce que j'en avais 2 comme ça qui me posaient des questions, pendant une heure et demie. Ils m'ont dit : avez-vous des questions ? J'ai dit non, c'est bon ».*

Des entretiens épuisants qui lient le professionnel et le personnel : *« j'étais vraiment épuisée après les 3 entretiens, tellement que je me suis dis, j'ai tellement donné, si eux me prennent pas, je sais plus quoi faire, j'arriverai jamais à m'y remettre, je ne pourrai pas recommencer à zéro, parc que je trouve que ces entretiens, en tous cas, c'est pas ceux dont j'avais l'habitude, ça va plus loin dans le personnel, faut se justifier plus que en temps normal, c'est l'humanitaire qui fait peur et on a besoin de rassurer sur plein de choses, surtout sur les rapports avec la hiérarchie et puis sur l'intérêt de travailler dans un bureau. Voilà, j'ai pas envie de recommencer ça tout le temps parce que là je crise un peu. Mais enfin c'est une chance, au bout de 2 mois de recherche, j'ai retrouvé quelque chose. J'ai une amie anglaise parfaitement francophone qui va rentrer et elle voudrait savoir, géographiquement, rentrer c'est quoi, parce que sa famille est dispersée, et elle ne sait même pas ou rentrer, c'est encore pire, ce sont des expériences où on partage, où on essaye de se soutenir parce que c'est compliqué ! Elle, elle est depuis 4 ans au Cambodge, et elle est usée, fatiguée, elle dit je veux rentrer en Europe*

La peur de l'employeur : l'humanitaire qui s'emmerde et qui ne reste pas : *« J'ai eu un entretien pour un poste dans l'industrie. C'était clairement très différent et pendant une heure j'ai passé un entretien avec une dame adorable, une boîte qui fait des plastiques, et la dame m'a dit « vous savez ici vous allez vous emmerder, ici c'est un gros mammouth » c'est vrai que ces grosses boîtes de l'industrie, c'est des gros mammouths ! Pour évoluer on est 4 ans au même poste, les choses vont doucement, les choses sont un peu statiques alors elle m'a dit « c'est formidable que vous parlez anglais, vous pourrez évoluer à l'international dans 8 ans » alors je me suis dis clairement, ça va pas le faire. Le choix de la structure est super important. Quitte à repartir dans le privé, il faut faire attention à l'environnement. Là, Je vois que les bureaux d'un point de vue esthétique, c'est un endroit agréable, sympa... »*

Elle utilise l'humour dans ses réponses afin de montrer que si les contextes diffèrent, cela reste néanmoins des tâches administratives et de bureau *« par exemple quand ils me disent « est-ce que vous vous voyez travailler dans un bureau de 9 h à 18h avec les 35 heures ? », je les regarde dans les yeux et je leur dis : « oh vous savez au Cambodge je me levais à 7 heures du matin, j'arrivais à 8h et je restais jusqu'à 19 heures, il faisait 35 degrés dans le bureau, vous savez je pense que je vais bien m'y faire à votre bureau climatisé avec les 35 heures ! les 35 heures c'est quoi ? 15 jours de congés supplémentaires ! ah oui oui oui, je vais bien m'y faire ! » ce genre de truc : je leur disais « vous savez on travaille là bas, on fait un vrai travail ! on a des responsabilités », je les ai rassurés sur le type de travail qu'on faisait là bas »*

Elle sait minimiser ses « défauts » et appuyer sur ses qualités *« moi j'ai souvent des problèmes avec la hiérarchie, même à petite échelle je m'engueule pas mal avec les gens mais ça j'essaye de ne pas trop le montrer, en entretien c'est pas toujours facile, ils m'ont posé énormément de questions sur la hiérarchie » et la hiérarchie comment vous gérez... Je leur dis « vous savez je sais très bien trouver ma place dans une équipe, j'ai la capacité de dire non mais je suis tout à fait capable de travailler avec un directeur administratif et financier », bon elle a intérêt à être bonne quoi !*

« On m'a posé des questions sur comment vous allez vous y prendre, je ne me suis absolument pas projetée dans le truc et j'ai eu du mal à répondre à la question, non, je ne sais pas comment j'ai fait pour les rassurer. »

L'atout de l'international et de la langue anglaise

« Je pense qu'ils étaient intéressés aussi par quelqu'un qui avait un parcours un peu différent, dans une boîte qui se veut jeune et dynamique, et sportive, et je suis sportive aussi, je pense qu'ils étaient intéressés par ça, à la fin des premiers entretiens, ils me disaient « merci vous nous avez fait voyager ». une boîte un peu ouverte effectivement, ça joue d'avoir quelqu'un d'un peu original, on est originaux par rapport aux autres, dans l'équipe ça ne peut pas faire de mal un peu d'ouverture, et en plus c'est une boîte qui se développe à l'international et il n'y a pas tant de gens que ça qui parlent bien l'anglais, d'un point de vue perspective, ils peuvent se dire 'bien celle là dans quelques années à l'international, ça peut le faire parce qu'ils se développent beaucoup en Chine, y a 5 magasins par an qui ouvrent en Chine et je leur ai dit clairement qu'à l'heure actuelle je n'avais pas envie de repartir mais que si il y avait des opportunités à l'international plus tard, je serai probablement intéressée, sans en être sûre car je ne sais pas dans quelle situation je serai, mais je pense que pour une boîte qui se développe à l'international, c'est important pour eux de savoir qu'il y a des gens capables qui ont le potentiel pour les suivre. Ça c'est un avantage aussi ».

Un travail intéressant et dynamique dans le privé...« Y'a des choses intéressantes ! Super intéressantes dans... la pression qu'ont les patrons pour fixer des objectifs clairs avec leurs collaborateurs... C'est un truc qu'on retrouve dans l'humanitaire ! T'as ta mission, t'as tes objectifs et de pouvoir mesurer les objectifs... Là c'est du management, avec des entretiens individuels tous les mois dans lequel on revient sur tes objectifs, où tu en es, on en fixe de nouveaux, on fixe les priorités... Le patron est censé accompagner son collaborateur, et l'aider à remplir sa mission correctement... Y'a une démarche pas inintéressante. C'est pour ça que je pense que je vais apprendre des choses en tant que manager »

...mais qui n'exclut pas les coups de blues et la question du sens : « J'ai des coups de blues de temps en temps...sur le pourquoi du comment...quand même...malgré tout...par rapport au sens de la...boîte en elle-même qui est de faire du pognon... Y'a des moments où je me demande pourquoi je suis là en fait, le sens du travail que je fais...mais à part cette petite baisse de régime, ça va, ça se passe bien.

La transition est difficile : « Ce n'est pas évident en fait de passer du milieu humanitaire, associatif, où on se pose pas trop de questions, du pourquoi on fait ça... à un milieu commercial...où le seul...ce qui fait avancer les gens, c'est savoir combien on a gagné, combien on a fait de chiffre sur le mois dernier... combien on a vendu de shorts pendant un mois, et si on a progressé par rapport à l'année dernière, c'est ça qu'on fait toute la journée...ça manque un peu de contenu...je ne suis pas avec des gens qui sont extrêmement ouverts, les gens ne pensent pas trop à ce qui ce passe autour d'eux. Ils sont concentrés sur leur vie de tous les jours, leur travail, et puis voilà, c'est tout ».

Elle le vit comme une étape intermédiaire : « C'est une étape dans ma vie. Je gagne correctement, je mets de l'argent de côté, donc ça me permettra de réfléchir en ayant un petit peu d'argent sur mon compte. Ça aide à réfléchir d'avoir un peu d'argent. "...Il reste l'association à trouver pour donner du sens, et quelque chose qui ne soit pas tourné vers l'argent et l'individu uniquement mais vers les autres, donc là je cherche une association de développement local qui travaille avec des immigrés ou avec des jeunes en difficulté...soit de l'alphabétisation, soutien scolaire... ».

JEAN

« C'est difficile quand on est resté longtemps à l'extérieur, parce qu'on perd complètement ses repères, on perd ses relations, et c'est pas du tout évident... Et je crois que la chose la plus déprimante ici c'est que tu reviens, et tu te retrouves sans ressources. Quand on est encore jeune et chez les parents, ça va... Quand on va en expatriation et qu'on est déjà adulte, quand on revient on a envie d'avoir un peu de ressources... Surtout dans mon cas, c'est quand même traumatisant, parce qu'en rentrant, dans mon esprit, je m'étais dit que je ferais une année avec les Assedic pour pouvoir préparer les choses normalement...

- Et ça n'a pas été le cas...
- Non, ça n'a pas été le cas. »

Jean, entretien du 19 septembre 2006

50 ans, marié, 3 enfants

Formation : DEA d'Economie
DECS CNAM

Raisons de l'orientation humanitaire :

« Disons que les valeurs de solidarité, de partage, et lutter contre tout ce qui concerne la violation des droits de l'homme et tout ce qui a trait à l'environnement, à la solidarité, je les avais déjà. Quand j'étais étudiant au lycée, je faisais partie d'un mouvement de jeunes étudiants. Ensuite, à l'époque, j'étais rentré dans une association qui avait son siège international ici à Paris. Donc déjà en tant qu'étudiant au lycée, je venais ici pour assister à des réunions et on se retrouvait entre jeunes d'Europe, d'Amérique Latine, d'Asie, d'Afrique etc.... Donc déjà très tôt, j'avais envie de faire des activités pour se retrouver, discuter, poser des questions sur le développement, la solidarité... Donc très tôt j'étais sensibilisé à la question. »

« Au lycée, c'est certainement des lectures que je faisais. Et puis, la rencontre avec d'autres personnes (...) J'avais beaucoup de professeurs étrangers, soit des européens, soit des africains ou de l'union soviétique. Chacun parlait de son pays, ce qui a permis une ouverture d'esprit. »

« En fait, c'est une question de valeurs. En faisant de l'humanitaire, je pensais qu'il y avait un certain nombre de valeurs que je voulais défendre, que je ne trouvais pas en entreprise, surtout quand j'étais au cabinet. A cette époque là, il n'y avait pas beaucoup d'entreprises qui avaient intégré l'aspect humain, l'aspect du développement durable, l'aspect solidarité avec les pays les plus démunis. L'objectif principal était d'atteindre un certain nombre de chiffre d'affaire, augmenter le chiffre d'affaire... Du coup, au bout d'un certain temps, ça m'a amené à créer une association qui m'a permis de travailler pas seulement dans l'humanitaire mais aussi dans le domaine des droits de l'homme. Et puis progressivement, j'ai eu une opportunité qui s'est offerte à moi pour rentrer dans une ONG internationale. J'ai donc saisi cette occasion, et c'est comme ça que j'ai pu entrer dans le domaine international »

UNE IMMERSION PRECOCE DANS LE MONDE ASSOCIATIF ET INTERNATIONAL

Jean grandit dans un contexte d'émancipation des pays africains. Très tôt, de par l'environnement dans lequel il est plongé, tout autant que par ses propres aspirations, il assume de fortes responsabilités et s'ouvre à l'international : « En terminale, je suis venu en France pour assister à une réunion du rassemblement de jeunes. Quand je suis reparti au Tchad, on a eu une réunion pour les jeunes de l'Afrique Centrale - Tchad, Cameroun, Centrafrique, Congo, Gabon -, et c'était moi qui étais le président. Par la suite, on a également organisé des rencontres interafricaines, d'abord au Tchad, puis en Centrafrique et au Gabon. Donc ça m'a donné l'envie de continuer cette activité »

Alors même qu'il travaille plus de 13 ans en entreprise, il fonde une association, une structure d'échanges et de rencontres qui rassemblait « tout ceux qui étaient en coopération au Tchad et qui rentraient...et qui n'arrivaient plus à se réinsérer dans la société française » : « J'avais une activité extraprofessionnelle très importante. C'était pour compenser les aspects que je ne trouvais pas en entreprise », « Ca a permis à ceux qui rentrent nouvellement ou ceux qui étaient déjà rentrés et qui étaient en fonction, de se retrouver (...) on a organisé beaucoup de colloques pour représenter un peu la diaspora tchadienne en France, avec le soutien des anciens. Même ceux qui étaient au Tchad pendant la période coloniale se sont retrouvés dans cette association »

« Un jour à une réunion organisée dans le cadre de la conférence internationale, il y a quelqu'un qui m'a dit : « Dans cette ONG, dont le siège est à Abidjan, ils cherchent un directeur financier » (...) « Ils avaient eu beaucoup de problèmes. Donc ils recherchaient quelqu'un qui était aussi ouvert aux questions du développement pour prendre en charge tous les aspects

SON ENGAGEMENT MOTIVE EN ONG

Alors secrétaire général de l'association qu'il a créé, Jean saisit l'opportunité. En 1993, il quitte le cabinet d'entreprise dans lequel il travaille et part en Côte d'Ivoire : « J'avais l'envie de faire quelque chose où je pouvais m'impliquer, où je pouvais sentir que ça apportait quelque chose aux autres ...avec des instruments plus humains de travail. (...) Mettre les compétences que j'avais acquises en entreprises au service de l'humanitaire (...) Donc ça m'a beaucoup intéressé, et j'ai saisi l'occasion »

Dans cette ONG implantée dans une 10aine de pays d'Afrique noire anglophones et francophones, il a le sentiment que « (ses) connaissances en économie, en finances et (son) expérience en cabinet (lui permettent) d'apporter quelque chose » : « Les 1ères années ont été très difficiles, parce qu'il y avait une très forte résistance. Moi j'ai débarqué avec une méthode de gestion complètement moderne, donc ça n'a pas été facile » « On a fait des compressions du personnel pour réduire les effectifs (...) On a revendu le matériel au personnel et on les a aidé à s'installer à leur compte pour créer des emplois, et ça s'est vraiment bien passé... »

En Côte d'Ivoire, il reste 7 ans : « Je suis parti d'abord pour 3 ans. On m'a renouvelé mon contrat pour encore 3 ans, et puis je devais revenir en France, mais ils ont eu des difficultés à me trouver un successeur. Donc je suis resté encore 1 année supplémentaire ».

L'expatriation rend sa situation familiale délicate à gérer : Jean décide de revenir en France

« On travaillait tous les deux, moi j'étais parti et elle m'a rejoint. Elle est restée pendant 1 an et demi et elle n'a pas du tout trouvé de boulot. Donc c'était très difficile »

Jean fait le choix de ne pas renouveler son CDD, afin de préserver son environnement familial : « J'avais des enfants qui étaient à l'école, qui venaient d'avoir leur Bac et qui rentraient à l'université, donc on les a laissés tout seuls ici. Mes deux aînées étaient des filles. Elles avaient un frère qui était au lycée. On l'a fait venir avec nous, mais il ne se plaisait pas, donc on l'a fait revenir ici... Donc sur le plan familial, c'était vraiment difficile à gérer »

Mais Jean est très vite contacté par une ONG tchadienne, qui a écho des améliorations obtenues dans l'ONG ivoirienne. Là encore, il s'agit de restructurer un ensemble aux difficultés financières et humaines importantes.

NOUVEAU DEPART

Finalement, Jean s'engage de nouveau sur le terrain humanitaire : « Comme je suis originaire du Tchad, on s'est dit « Oui, pourquoi pas, ce serait bien de repartir là-bas pour quelques temps ».

« Au retour, ça me faisait presque 5ans au Tchad et 7ans en Côte d'Ivoire, donc pratiquement 12 ans d'absence » :

EN 2005, JEAN DECIDE DE METTRE UN TERME A SON EXPATRIATION ET DE REVENIR EN FRANCE

« C'est vrai que je n'ai plus trop l'envie de repartir encore...parce que j'ai l'impression d'avoir beaucoup vadrouillé. Ca faisait souvent des ruptures et c'est surtout pour mes enfants... Ils changeaient tout le temps d'école, ils changeaient d'amis... C'est une cause de déstabilisation affective pour les enfants »

REPRENDRE CONTACT AVEC LE MARCHÉ DE L'EMPLOI FRANÇAIS

SES AMBITONS : CONCILIER EXPERIENCE EN ONG ET ENTREPRISE PRIVEE

Jean a un capital d'expériences en entreprises privées, dans le secteur du transport, de l'information, ainsi qu'en cabinet d'audit. Ce passage en entreprise est pour lui un profond atout qu'il compte exploiter : *« Ca m'a beaucoup apporté surtout sur le plan professionnel, même si ce n'était pas parfait. Et même sur le plan humain, ça m'a quand même apporté des relations. »*

Jean ne rejette donc pas du tout cette expérience. Il croit, au contraire, en la complémentarité des ONG et des entreprises : *« Je suis revenu vers eux parce que j'ai acquis une expérience en ONG et je pense qu'il y a tout un ensemble de choses qu'il aurait été souhaitable de partager avec eux. (...) Le retour en entreprise pourrait être bénéfique pour les entreprises. Parce que ceux qui ont été en ONG ont développé un certain nombre de compétences techniques malgré tout, même si les domaines et les secteurs ne sont pas les mêmes, qui peuvent être utiles pour les entreprises. Mais le plus important est tout ce qui concerne le management d'équipes. On apporte une nouvelle dimension de motivation, de dynamisme, de créativité, d'implication, d'ouverture d'esprit... c'est une nouvelle culture à apporter que souvent on ne trouve pas dans les entreprises. On a l'impression parfois qu'on peut se scléroser en entreprise (...) Et puis, j'ai travaillé dans un environnement multiculturel. »*

En contrepartie, Jean espère tirer de cette complémentarité la possibilité d'obtenir un poste salarié, celle de rester en France, ainsi qu'une situation sociale et professionnelle rassurante : *« Compte tenu aussi de mon évolution, je me disais que l'entreprise pouvait me permettre de réactualiser certaines connaissances dans certains domaines, notamment techniques (...) En termes...d'avantages sociaux aussi. En ONG, tout ce qui est par exemple la retraite, les cotisations sont vraiment au minimum. C'est peut être essayer de retrouver une situation un peu plus 'normale'... En fait, je recherchais une certaine stabilité mais aussi la possibilité de préparer progressivement la retraite », « J'avais l'impression que les ONG ne pouvaient pas me donner ça... (...) Autant on s'investit beaucoup pour les autres, et autant les structures des ONG ne pensent pas vraiment à leurs salariés en termes de solidarité et avantages sociaux... »*

DES PREMIERES DEMARCHES PEU CONCLUANTES

Jean se fixe deux objectifs. Le 1^{er} est de retrouver un emploi salarié. Le 2^{ème}, de s'installer à son compte. Mais très vite, après avoir réfléchi, prospecté, il se rend compte qu'il ne peut le concevoir sans se créer avant tout un réseau et des relations. Il essaie pour cela de contacter des ONG. C'est peine perdue : *« En France, si tu vas dans une ONG, ils te demandent des références (...) Et n'ayant pas travaillé au siège des ONG françaises, ça a commencé à me poser des problèmes (...) En plus tout se fait par cooptation, par relations... Il faut que telle personne intervienne...ou alors il y a des gens qui ont déjà travaillé dans une ONG sur le terrain, et qui sont revenus, et c'est à eux qu'on donne la priorité... »*

De même, pour *« tout ce qui est création d'entreprise, développement d'un réseau, on ne peut y arriver que si on arrive à avoir une activité »*. Et pour reprendre contact avec l'entreprise, il rencontre également de profondes difficultés : *« Le problème c'est que c'est difficile parce que j'étais absent pendant longtemps. Donc quand je suis revenu, j'ai essayé de reprendre contact avec mes anciens collègues. Mais le cabinet dans lequel j'avais travaillé avait été absorbé, donc il n'existait plus en tant que tel »*

Jean reconnaît n'avoir jamais eu à vivre ce genre de situation : *« Je n'avais pas eu de problème de recherche d'emploi dans la mesure où j'ai commencé à travailler quand j'étais encore à l'université. J'ai fait des stages et puis les stages se sont transformés très vite en emplois. Donc je n'avais pas vraiment eu de difficulté de recherche. Et à 50 ans, je me suis retrouvé au chômage, et il faut réapprendre une nouvelle technique. C'est vraiment quelque chose de nouveau, parce*

qu'il faut connaître toutes les organisations, refaire un CV, comment il faut le faire, le présenter, faire des démarches... On a plus trop l'habitude. Donc ça a quand même été difficile »

Ses démarches sont difficiles à mener seul : d'un CV de 10 pages, il doit en créer un de 2 pages, il doit trouver un terrain d'activité lui correspondant, il lui faut créer une manière de vendre son profil de directeur de 50 ans, et il a lui même des aspirations importantes : « *Il faut être sur un poste d'encadrement. Si on est juste à un petit poste technique, on ne peut pas apporter grand chose »*

Cette situation lui est très difficile. Il prend conscience du changement du regard des autres, et de l'image que ces derniers lui renvoient : « *Il y a 2 ou 3 ONG avec lesquelles on a eu à travailler, à l'époque quand je venais en mission et que j'étais de passage, je téléphonais pour dire 'Je suis responsable de telle ONG, je voudrais prendre rendez-vous avec vous', on m'apportait aussitôt le rendez-vous. Alors que maintenant, quand tu téléphones pour avoir un rendez-vous ou pour obtenir quelques informations, c'est devenu beaucoup plus difficile. 'Qu'est ce que tu fais maintenant ?' Je réponds 'Je suis en recherche d'emploi', et c'est fini. Je trouve que c'est vraiment dommage. C'est un autre monde la recherche d'emploi, et la situation du chômage est complètement autre chose... »*

UNE PREMIERE ANNEE SANS SOUTIEN

DEVOIR GERER LE MANQUE DE MOYENS

Jean rentre en France en août 2005, mais se retrouve très rapidement confronté à des difficultés financières : « *J'avais quand même le logement... Nous vivions un peu de l'argent que j'avais mis de côté. Et après, mon épouse était RMIste. Mais moi, rien. »*

Son statut de salarié, il l'avait réclamé pour ses deux expériences : « *Pour la Côte d'Ivoire, ça ne posait pas du tout de problème parce que c'était une structure internationale, et eux ne connaissaient pas le régime des volontaires. Là-bas, on avait le statut diplomatique puisqu'on avait signé un accord avec le gouvernement ivoirien. C'était donc un statut d'organisme international. Mais au Tchad c'était local. Ce n'était pas le même statut. Tout ce qui était charges sociales étaient pris en charge par la délégation catholique. Mais la seule chose que je ne savais pas, c'était tout ce qui concerne les Assedic. Pour moi, c'était quelque chose de normal. Et puis au retour, j'ai réalisé que non... »*

Son expérience au Tchad ne lui apporte donc aucune compensation financière au retour alors même qu'il avait hésité lors de son embauche pour cette raison : « *Je leur avais répondu que je ne voulais partir que dans le cadre d'une organisation française et non partir dans une organisation au Tchad »*. Jean se croit alors hors du besoin car l'ONG tchadienne est une ONG caritative catholique qui avait pris contact avec la Délégation Catholique pour la Coopération à Paris pour signer le contrat.

Au retour, il prend donc contact avec les Assedic, qui lui demandent alors certains documents : « *J'ai donc demandé à la délégation de me les fournir pour obtenir les Assedic. Et c'est à ce moment là qu'ils m'ont dit : 'Non, on est régis par tel DG du ministère de la coopération et de la solidarité et donc on ne paye pas d'indemnités aux Assedic. Il y a juste une indemnité qu'on vous versera en une fois, qui aide pour le retour, mais sinon, on ne paye pas d'indemnités' »*

« *Je suis vraiment tombé des nues. Comme mon épouse m'avait accompagné au Tchad, on était revenu et on ne travaillait pas. Là-bas, elle était consultante indépendante, donc pas d'Assedic et pas d'employeur. Mais bon, je travaillais depuis plus de 20 ans en entreprise ici, et..... au niveau de la Côte d'Ivoire etau niveau du Tchad. Et au retour, je ne reçois absolument rien du tout. C'était vraiment difficile »*

Dès lors, il s'agit pour cette famille de « se serrer la ceinture » : « Il faut supprimer un certain nombre de choses, vivre avec le minimum. Heureusement que nos enfants avaient commencé à travailler... » La recherche d'emploi entamée par Jean devient du coup cruciale. Il a une famille derrière lui, des enfants à préserver du besoin.

APPREHENDER LES CARENCES DES STRUCTURES D'AIDE

Pour l'accompagner dans sa recherche, Jean se tourne vers l'ANPE, et il cherche à s'investir dans des formations. Il est très vite déçu du manque de suivi de la structure : « Je ne sais pas si l'ANPE trouve du boulot aux gens. Je n'ai pas vraiment bénéficié d'une aide. Quand tu viens, ils te disent ' Voilà, vous regardez là les offres qui sont affichées. On peut vous aider à faire votre CV. On a un logiciel qui est là. Vous venez, vous vous installez devant la machine, il y a des rubriques qu'il faut remplir', et puis ça s'arrête là ! Donc j'ai trouvé que c'était quand même assez déprimant... »

Comme il avait cotisé en tant que cadre lors de ses expériences professionnelles, il finit par se tourner vers l'APEC. Mais rapidement il tombe au coeur d'un conflit opposant les deux structures : « Entre l'APEC et l'ANPE, il y a une grande rivalité. L'APEC est une association. Alors que l'ANPE, ils doivent faire un certain nombre de statistiques pour dire ' Il y a eu tel nombre de personnes qui ont pu retrouver un boulot ». Donc les gens de l'ANPE ne veulent pas que les cadres soient suivis par l'APEC '. L'APEC reçoit une lettre de l'ANPE qui souhaite reprendre le plein contrôle du dossier d'Jean.

La structure arrête donc finalement le suivi de Jean. Celui-ci décide alors de prendre les choses en main : « Avec une copie de la lettre de l'ANPE, je suis retourné à l'ANPE et j'ai gueulé. Je leur ai dit que depuis que j'étais allé les voir, ils ne m'avaient apporté absolument rien du tout. Et puis moi, j'ai cotisé à l'APEC donc je trouve ça normal d'utiliser les services de l'APEC. (...) Ils ont dit « Bon, peut être que c'est une erreur de notre part » et (...) ils ont fait un courrier à l'APEC pour dire que mon dossier pouvait être directement pris en charge par l'APEC »

L'incident passé, Jean peut de nouveau travailler avec l'APEC. Il s'inscrit à une formation d'anglais qu'il obtient au bout d'un mois. Mais le suivi n'en est pas pour autant plus compétent que celui de l'ANPE : « Ils m'ont affecté une nouvelle personne qui est complètement débordée. On s'est vu 2 fois depuis 2 mois... je lui ai envoyé mon CV depuis plus d'1 mois (...) Il m'a dit « Oui, oui, je vais prendre le temps de le lire »... Moi je passe chaque semaine et il ne me répond pas du tout... Donc là, je ne fais plus trop d'efforts (...) A chaque fois que je participais à un petit atelier, il venait y assister, et comme il venait d'être recruté, il voulait voir comment ça se passait. Donc il était débutant, et en termes d'efficacité, ce n'était pas ça... » « J'ai participé 1 fois à la préparation d'entretien. Vous êtes 7 ou 8. Ça ne va pas très loin, c'est très superficiel, et ils ne nous fournissent pas les documents. Après, vous êtes laissés à vous-même. Et même quand on a l'entretien avec le consultant de l'APEC, ça dure 1h mais 1 fois tous les 3 mois (...) Et pour avoir mon 1er rendez-vous avec l'APEC, j'ai attendu 3 mois ! Ensuite, quand vous arrivez, je ne dis pas que vous faites la queue, mais il y a déjà 2 ou 3 personnes avant vous et il y a 2 ou 3 personnes après vous, donc il faut aller vite. On ne prend pas le temps de discuter, d'échanger »

La recherche d'emploi devient pour Jean une démarche particulièrement complexe à gérer, d'autant qu'il a perdu contact avec la société française. Il se retrouve donc seul pour construire et retrouver ses marques : « Tout ceux qui vous proposent une aide, ce sont des cabinets, mais c'est payant et souvent c'est cher. (...) D'autant plus que moi je n'avais pas les indemnités de chômage, donc c'était très difficile pour moi... Et je pense que nous qui revenons de l'humanitaire, nous ne sommes pas les seuls à se retrouver dans cette situation de précarité matérielle, et on n'a pas souvent les moyens de faire appel à des services payants »

SE CREER DE NOUVEAUX REPERES DE RECHERCHE

« ANPE, APEC, on vous envoie de telle personne à telle personne. Ça m'a fait perdre énormément de temps. Heureusement qu'il y avait RH, sinon je continuais à passer d'un endroit à un autre en cherchant quelqu'un qui puisse efficacement m'aider... »

ROMPRE L'ISOLEMENT : PENETRER UN CIRCUIT ASSOCIATIF DE RECHERCHE : LE RESEAU

« Maintenant je suis avec RH. Mon contact le plus important, c'est avec RH. »

Jean comprend rapidement que pour se sortir de cette impasse *« tout se joue sur le réseau »* : *« N'ayant pas beaucoup eu l'occasion de l'utiliser, je n'avais pas pris conscience de l'importance du réseau »*.

Cette étape, primordiale dans le cheminement de sa recherche, requiert l'accompagnement d'un tiers. Et c'est en prenant contact avec Résonances Humanitaires que Jean trouve une manière d'ouvrir son champ de relations : *« Je suis allé au samedi de Cerise, j'ai pu connaître autre chose. Ensuite, il y a l'accueillant qui m'a reçu, et après Eric, et la consultante. Donc, ça m'a permis de voir des gens avec qui je peux discuter de mon problème, et ça c'est vraiment important. J'avais aussi rencontré à l'AG une jeune femme qui m'a mis en relation avec une autre personne qui était aussi à RH, Carine, qui travaille maintenant en entreprise. On a eu l'occasion de se rencontrer. Elle m'a expliqué un peu quel était son parcours, elle m'a donné des adresses. Je voulais savoir un peu comment elle s'y est prise pour trouver un emploi. Donc disons que j'essaye petit à petit de créer comme ça quelques relations. (...) Ça m'a permis de me redonner un peu plus d'énergie et de courage. »*

Résonances Humanitaires lui offre de cette manière les moyens de rompre son isolement : *« A l'époque, j'étais tout seul. Je restais tous les jours devant mon ordinateur. Pendant au moins une semaine, je ne sortais pas. Donc je ne rencontrais pas de gens avec lesquels il faut échanger, discuter. Et puis, quand j'envoie une dizaine de lettres et que je ne reçois aucune réponse, au bout d'un certain temps, je commençais à déprimer... (...) Ce qui est certain, c'est que depuis le mois de juillet, après la première rencontre à Cerise ...j'ai eu l'impression que...déjà, j'ai rencontré des gens qui avaient les mêmes difficultés, donc je me suis dit que je n'étais pas le seul. Ils ont réussi à dépasser cette phase là, et à trouver quelque chose... Donc ça peut m'arriver aussi. Il faut faire en sorte que ceux qui sont dans la même situation ne se retrouvent pas seuls, parce que la difficulté c'est d'être seul et de chercher à s'en sortir seul. C'est vraiment important »*

En ce sens, les cercles de chercheurs d'emploi de Résonances Humanitaires que Jean intègre en novembre 2006, semblent parfaitement correspondre à ce besoin d'échanges : *« C'est vraiment bien. Ça rompt l'isolement et ça permet de se connaître avec d'autres. De temps en temps on s'écrit, on s'envoie des mails, on se communique des informations, etc. Par exemple, Benoît m'a dit qu'il a eu un entretien avec un cabinet de recrutement. Il leur a parlé de moi, et il m'a demandé si je pouvais leur transmettre mon CV, donc en fait, ça permet de se filer des tuyaux. »*

RETRAVAILLER SES OUTILS DE TRAVAIL

« Si j'avais connu RH depuis l'année dernière, et que j'avais pu bénéficier dès le début de cet appui, peut être que je n'en serais plus là... Je crois que RH a bien ciblé l'appui à apporter »

Jean est mis en relation avec une consultante de Résonances Humanitaires. Il trouve là un mode de travail idéal pour améliorer ses outils de travail, et la personne adéquate sachant répondre à ses carences : *« C'est un vrai bilan de compétences. J'ai essayé moi-même de faire des bilans de compétences mais il n'y avait pas quelqu'un d'extérieur et de professionnel qui me pose des questions, qui me demande pourquoi j'ai fait telle ou telle chose. Donc je pense que c'est beaucoup plus efficace (...) Et ça donne un peu plus confiance en soi aussi » (...) « À chaque fois que*

je la voyais, je ressortais un peu plus motivé pour aller de l'avant, pour travailler. Donc je pourrais dire qu'en termes de coaching, elle a été vraiment très efficace »

La disponibilité de la consultante surprend même Jean. Pour une fois, il a vraiment la sensation que quelqu'un est là pour lui, et c'est cette présence qui dynamise son énergie et sa confiance : « *Avec elle, on se voit régulièrement. Quand je lui envoie une proposition et une lettre qui répond à telle ou telle offre, elle réagit aussitôt. Donc ça encourage. Vraiment, c'est très encourageant !* » « *Je sais pas comment c'est avec d'autres personnes de RH, mais j'ai l'impression qu'elle n'est pas débordée. A l'APEC par exemple, ils sont complètement débordés. Même quand on te reçoit, c'est en 10 ou 15 minutes, donc on ne fait pas grand chose. Alors qu'avec ma consultante, on prend quand même le temps, on se voit longuement. On se voit après son boulot, on peut rester 1 heure chaque semaine. Et je trouve ça vraiment important.* »

Ensemble, ils cherchent à revaloriser et à rendre plus efficiente l'image de Jean...

Via son CV : « *La 1ère fois que j'ai remis un CV à Eric, il était très long, pas bien synthétique et certains éléments ne permettaient pas de savoir les compétences développées car elles étaient éparpillées. Donc entre le 1^{er} Cv, le 2nd et le dernier, il y a un grand écart. Et là, actuellement, quand je présente mon CV, les gens pensent qu'il est bien présenté, qu'il met en valeur toutes les compétences en comptabilité, finance, gestion des ressources humaines transférables au niveau des entreprises... Ca peut passer !* »

Son discours : « *La question 'Présentez-vous' (...) On a fait plusieurs exercices. Dans un 1er temps, elle m'a demandé de préparer ça par écrit (...) Je devais me présenter mais sans lire. Puis par la suite, il fallait le faire sans avoir un papier sous les yeux... Ca permet d'avoir une maîtrise de soi, et d'avoir confiance, d'être plus détendu* » « *Plutôt que de dire 'j'ai juste occupé tel poste', il vaut mieux dire 'j'ai été appelé à prendre en charge la responsabilité d'un tel domaine', c'est plus actif, et c'est plus dynamique. Ensuite, le fait de dire 'avec mon équipe, nous avons fait telle chose, nous avons rencontré telle difficulté et voilà comment je l'ai résolue.' ça permet de dire non seulement que j'ai occupé des postes à responsabilités, mais aussi que j'ai été confronté à des difficultés et voilà moi comment je les ai résolues, et sous quelles formes. Comme par exemple les personnes licenciées qu'on a replacées. On a même aidé certains à créer leur entreprise. Ce qui fait que le licenciement n'a plus cette connotation négative mais amène la création, et même l'épanouissement des personnes qui sont devenues des partenaires parce qu'ils sont maintenant eux aussi des chefs d'entreprise* »

La précision des mots utilisés pour répondre à une annonce : « *Je lui ai envoyé toute une série de lettres que j'avais écrites, et elle m'a apporté des corrections 'Il ne faut pas dire telle chose, il faut plutôt dire de telle manière et présenter de telle façon, etc.'* » « *C'était la méthode de Socrate, faire accoucher la vérité, et elle me poussait à penser 'Tel mot, qu'est-ce que ça veut dire ?'* »

L'identification et la présentation de ses compétences : « *Par exemple, tout cet aspect de double compétence, la compétence technique financière mais également la compétence managériale pour animer des équipes, recruter, encadrer, coordonner des services, etc. Tout ça peut se retrouver autant dans une entreprise privée que dans une organisation gouvernementale* »

Pour quelqu'un qui a effectué lui-même des recrutements, « *ce n'est pas du tout évident d'être de l'autre côté du bureau* ». A travers ce travail, Jean apprend somme toute à se vendre : « *Au début, j'avais vraiment des soucis à me présenter, à dire ce que j'ai fait... J'avais l'impression de me vendre, mais il faut se vendre !* ». Dorénavant, Jean se sent prêt à amorcer une nouvelle étape de recherche : « *On a fini une phase avec ma consultante. (...) On a bien travaillé. J'ai des outils qui sont plus performants que ce que j'avais auparavant et le projet professionnel s'est mieux affiné. J'ai aussi eu quelques cours d'anglais aussi sur un mois qui viennent compléter un peu cette panoplie d'outils (...) On a préparé le terrain. Il reste la phase vraiment opérationnelle* »

L'ENJEU DE SA RECHERCHE : L'IMPORTANCE DU RESEAU

Un nouvelle étape commence alors : celle de la constitution d'un réseau. S'il lui faut continuer à répondre aux annonces et faire des lettres spontanées, Jean reconnaît également l'importance de travailler son réseau : « *Donc disons qu'à l'heure actuelle, je suis beaucoup plus dans la recherche, de façon active et avec des outils que j'ai à ma disposition. (...) Il faut donc mettre en place un plan, une stratégie de recherche (...) Ma consultante me disait que 70% des recrutements se font par marché caché. Donc des relations, quelqu'un qui sait à l'avance qu'il y a tel poste qui va se libérer* »

Mais Jean se retrouve rapidement en difficulté. Se créer un réseau n'est pas une chose simple. La tâche est complexe et requiert beaucoup de patience et de persévérance, malgré le peu de résultats probants. Au cours du 2^{ème} entretien que nous avons mené, en décembre 2006, il estime qu'en 3 mois il n'a pas beaucoup avancé : « *Le réseau ne s'est pas vraiment élargi, et je n'ai pas pu vraiment en profiter. Après les derniers bilans qu'on a fait à RH et ma consultante, Eric m'a donné quelques adresses de personnes ou d'organismes. J'ai écrit mais je n'ai jamais eu de retour, bien que j'avais bien précisé que c'était de la part d'Eric, ou de la part de RH. Mais il n'y a pas eu de réactions, pas de réaction positive* » « *J'ai rencontré une personne du CCFD qui m'a renvoyé vers quelqu'un d'autre mais il y a eu une barrière qui s'est établie parce que je n'ai pas du tout réussi à entrer en contact directement avec elle. Je n'arrive pas à dépasser ce stade là... C'est pareil avec l'AFD (...) Je n'ai pas eu plus de 3, 4 entretiens réseau*». De même, les candidatures qu'il envoie (une 20aine pour entreprises, une 30aine pour les ONG) ne reçoivent que des réponses négatives : « *C'est un peu décourageant parce que pour la plupart, j'avais l'impression que mon profil correspondait tout à fait au poste. Mais en général, on me disait 'Votre profil ne correspond pas'. Pour certains, la rapidité avec laquelle ils répondent me surprend d'ailleurs...* »

Cette situation démoralisante amène Jean à se poser de vraies questions quant à sa méthode de travail et de recherche. Le réseau représente selon lui le moyen de compenser l'effet négatif créé par son âge : « *J'ai aussi un handicap important, je le reconnais. C'est que je fais partie du groupe des quinquagénaires, donc des seniors, et là, mine de rien, je téléchargeais ce matin le rapport qui a été fait au mois de novembre sur la discrimination à l'embauche, et la discrimination par l'âge. C'est le premier élément de discrimination (...) Justement, on en a beaucoup discuté avec la consultante, l'âge peut être un avantage s'il y a derrière un réseau. Mais dans le cas contraire, ça apparaît comme un handicap* »

... Et celui de sa surqualification professionnelle : « *Lors du seul entretien que j'ai décroché depuis 3 mois, on me dit 'Peut être que le poste est sous dimensionné par rapport à mes compétences'. En fait, ça c'est un inconvénient. J'en ai parlé un peu avec Eric qui me dit que de toute façon, les postes à responsabilités sont accordés avec les relations : c'est extrêmement difficile d'obtenir un poste à responsabilités uniquement sur la base de réponses à des petites annonces. Mais il n'y a que les contacts réseau qui puissent me permettre d'avoir un poste à responsabilité, et je n'en ai pas beaucoup. Et quand je réponds à des annonces pour d'autres postes, on estime que mes compétences sont au-delà, et c'est ce qui s'est passé par exemple pour cet entretien (...) Ils m'ont même dit 'Est-ce que vous n'allez pas vous ennuyer par la suite ?'* »

Du coup l'enjeu en devient d'autant plus décisif : « *Peut-être que c'est moi qui m'y suis pas très bien pris, je ne sais pas (...) Mais j'ai très peu d'entretiens, et je me disais, comment faire pour plutôt développer des contacts réseau, et rechercher à travers le marché caché, plutôt que de chercher les offres publiées dans la presse ou sur Internet et dont, bien souvent, le poste est déjà attribué. La question qui reste à poser maintenant c'est comment faire... C'est la question qui se pose, pour moi. Peut être pas pour tous, mais pour moi, c'est une question fondamentale.* »

La situation devient donc de plus en plus complexe et difficile à gérer pour Jean : « *À l'issue de notre dernier entretien, j'avais beaucoup d'espoir. Mais rien ne se passe. (...) Je commence effectivement à me poser des questions. Et plus le temps passe, plus la durée du chômage augmente et c'est aussi un événement qui entre en ligne de compte et qui réduit les chances de retrouver quelque chose.* » Les seules perspectives qu'il a sont des propositions d'organismes britanniques pour des missions à l'étranger d'1 ou 2 ans : « *C'est ce que je voudrais éviter, je suis resté longtemps à l'étranger, et en fait, je ne fais que reculer l'échéance du problème que je veux résoudre et au retour, je devrais recommencer tout à zéro* »

En décembre 2006, cela faisait plus d'1 an que Jean était en recherche d'activité : « *Je me sens inutile là, c'est du temps libre imposé, je n'ai pas décidé de le prendre. (...) C'est la 1ère fois où je suis resté pendant 1 an sans travailler. Et en plus de ça, 1 an sans avoir de ressources...ça devient difficile. Donc pour faire le point depuis la dernière fois, sans être découragé, j'avais espéré que les choses se passeraient relativement mieux. (...) Mon fils qui m'a toujours vu actif et occuper des postes à responsabilités, à chaque fois qu'il rentre de l'école, il me pose des questions : 'Papa, est-ce que tu as trouvé quelque chose ?' et ça, moralement, c'est vraiment difficile pour moi. (...) Je me suis déjà donné une date butoir et là, je n'y arrive toujours pas. Et je me dis 'Est-ce qu'il ne faut pas repartir encore ?'. J'en ai un peu discuté avec mon épouse pour dire que si ça ne va pas du tout, moi je partirai, mais ça veut dire que c'est toute la famille qui éclate. (...) J'attends février et puis on verra... »*

ELISA

« Un CDI, financièrement, ça fait une sécurité, et puis socialement parlant, on arrive avec la photocopie de son CDI dans une agence ou à la banque, ça change aussi la donne, je veux dire. On a une autre position sociale, et c'est ça qui est un peu triste à dire, mais c'est une réalité. Donc voilà, ça ouvre d'autres perspectives, ça permet aussi de se construire ici. Ça me permet de m'installer, d'avoir une vraie stabilité en fait. Parce qu'on ne peut pas parler de stabilité quand on est pendant 6 mois au chômage. Une stabilité, c'est une vie professionnelle, c'est se dire que tous les mois il y a un salaire qui tombe et qu'on peut payer son loyer. C'est une sécurité et un ouf de soulagement, et on peut penser à d'autres choses sereinement, penser à s'investir dans d'autres choses... »

Elisa, entretien du 19 décembre 2006

33 ans, célibataire

Formation : Bac + 2, BTS Commerce International
DESS Gestion de projets humanitaires

Raisons de l'orientation humanitaire :

« Le BTS, c'est un premier intérêt on va dire pour un contact avec l'étranger... Ensuite, y'a cette expérience dans le secteur privé : je me suis vite rendu compte que mes valeurs entre guillemets, ou ce que je peux appeler des valeurs, n'étaient pas en adéquation avec ce qu'on me demandait.(...) Y'avait toujours ce souci de rentabilité...qui m'ennuyait profondément... et puis, en fait je me suis dit 'Voilà, j'ai très envie de mettre en œuvre mes capacités au service d'objectifs humains, qui peuvent aider, un temps soit peu, à faire avancer les choses dans certains pays, ou certaines situations...' »

« J'ai fais 1 an d'expatriation entreprise en Irlande. Et là, j'ai discuté avec un couple d'amis qui travaillaient dans l'humanitaire, on a beaucoup discuté et ils m'ont dit « Mais lance-toi ! », parce que j'avais vachement peur, je savais pas trop comment mettre un pied dedans... Je n'avais pas eu d'expérience avant... même pas dans le social, rien. Donc d'abord j'ai commencé à m'intéresser à des ONG irlandaises... j'ai pas réussi mes premiers entretiens sûrement par mon manque d'expérience. J'ai postulé auprès de Bioforce, pour me spécialiser, en me disant « Peut-être que avec les formations spécialisées, ça sera beaucoup plus facile, en toute logique... ». (...) Au même moment, c'était la crise des Balkans, la fin du conflit au Kosovo... donc grosse crise, et les ONG recrutaient, recrutaient, recrutaient. J'ai eu un entretien au moment où je suis allée à Lyon pour passer mes tests. A la fin de l'entretien, on m'a dit « Voilà, c'est bon tu pars...tu pars. »

TROIS ANS D'ENGAGEMENT TERRAIN ET DE CONVICTIONS HUMANITAIRES

- Logisticienne approvisionnement en Macédoine pendant 6 mois (ONG française)
- Coordinatrice logistique au Kosovo pendant 6 mois (ONG anglo-saxonne)
- Responsable logistique et administration au Kosovo pendant 3 mois (OI européenne)
- Responsable d'un centre politique régional au Kosovo pendant 1 an (OI européenne)
- Responsable d'un centre politique régional au Kosovo pendant 6 mois (OI européenne)

« Pour moi c'était du vrai fonctionariat... L'année que j'avais passée auparavant, j'avais des journées très très remplies... Alors que là y'avait des jours où je m'ennuyais, mais à un point ! C'était atroce. Donc j'ai dis stop. (...) J'ai donné ma démission »

« C'était un DESS qui était très bien pour les gens qui n'avaient jamais mis les pieds dans l'humanitaire »

UN PREMIER RETOUR POUR « VALIDER »

Elisa avait déjà préparé ce retour alors qu'elle était en mission : elle souhaite faire reconnaître son expérience humanitaire par un diplôme universitaire. Grâce à la Validation des Acquis Professionnels, et sans avoir à repasser d'épreuves, elle peut alors suivre, en 2002-2003 un DESS de Gestion de projets humanitaires.

Elle est malheureusement très vite déçue des apports de ce DESS : trop théorique, pas assez de techniques de montage de projets. Elle fait son 1^{er} stage de 3 mois dans une association française en charge d'éducation et de développement vers les pays arabophones : « C'était...très intéressant... Ensuite, j'ai continué mon DESS, et après au bout de 3 mois, on repartait en stage ... J'étais assez contente de repartir »

REPARTIR POUR RETROUVER UN MODE DE VIE QUI LUI CORRESPOND

« J'en avais un peu ras le bol du côté scolaire, j'avais super envie de repartir à l'étranger... (...) J'avais pas du tout envie d'être en France ! Je me sentais pas du tout à ma place. Pas du tout »

Elisa ne se trouve pas en phase avec « tous les gens qui se plaignent... cette abondance...la facilité de la vie dans laquelle on évolue » en France.

Pour son 2^{ème} stage, elle part donc sur une mission d'1 an au Tadjikistan : « J'ai eu un déclic, une sorte de coup de foudre pour le projet, pour la mission, pour le pays. Pour moi, c'était aussi la grande découverte d'une zone... d'une zone complètement éloignée, d'une culture différente. Je suis partie comme coordo admin loc, puis chef de mission ».

Elisa se sent « très attachée » à ce pays, mais choisit néanmoins de mettre fin à sa mission :

« On appartient pas au pays dans lequel on va travailler. On se rend compte qu'on a beau être bien, connaître des gens sur le plan local...on a toujours ce besoin de revenir aux sources. (...) J'avais alors 30 ans »

UN DEUXIEME RETOUR POUR SE POSER

Elisa prend alors la décision de revenir une nouvelle fois, mais cette fois dans une optique différente : elle cherche à revivre en France.

Au bout de 2 mois de recherche, en novembre 2004, elle est embauchée en intérim, dans une base logistique d'entreprise. Chef de secteur, elle est chargée de gérer une équipe « en provenance de différentes nationalités et continents » : elle a d'ailleurs été en cela recrutée « non pour (ses) compétences techniques, mais pour (son) ouverture d'esprit », afin de recréer un esprit d'équipe, une cohésion.

L'expérience se passe bien, mais Elisa a du mal à concevoir « les attentes purement financières et économiques, bien au delà de l'humain et du travail de l'être humain » qu'elle rencontre dans cette entreprise : « y'a un côté pas naturel...même si ça fait partie du processus de développement. »

« Et puis j'ai beaucoup de mal avec les gens qui travaillent dans des conditions pas très bonnes (...) et qu'on traite mal. Franchement, y'a du racisme. »

L'opportunité se présente d'elle-même. Au bout de 2 mois et demi d'Intérim, sa dernière ONG l'appelle pour une mission d'évaluation en Indonésie, après le Tsunami. Dans un 1^{er} temps elle refuse, mais quand, une semaine avant la fin de son engagement intérimaire sa desk lui propose le statut de chef de mission, elle n'hésite pas longtemps.

REPARTIR PRECIPITAMMENT PARCE QUE « C'ETAIT PAS ENCORE LE MOMENT »

« Il m'a pas fallu longtemps pour réfléchir : en un week-end j'avais pris ma décision, celle de repartir »

Cette décision elle l'explique par le fait qu'elle ne « se sentait pas tellement bien encore dans le contexte français » : « je n'étais pas prête ». Elle part malgré la déception de l'entreprise. Son supérieur reconnaît lui-même avoir « jouer quitte ou double » avec Elisa, car il avait vécu histoire similaire avec une humanitaire sur le plan personnel : « j'aurais du le savoir » reconnaît-il devant Elisa, même si finalement il se montre très compréhensif.

UN RETOUR DECISIF POUR S'INSTALLER

« Pour des raisons personnelles je suis revenue... J'avais vraiment envie à l'époque de m'installer avec mon copain, d'avoir une vie régulière... »

Après 6 mois d'une mission réussie en Indonésie, elle décide donc de revenir en France pour y aménager. Cette décision lui permet alors de faire le point sur ses ressentis et les perspectives qui s'offrent à elle.

UN CERTAIN RESENTIMENT VIS-A-VIS DU MONDE HUMANITAIRE

Le trajet humanitaire d'Elisa n'a pas été sans obstacles. Les représentations qu'elle avait de ce milieu ont évolué, sa manière de travailler a été mise à l'épreuve. C'est tout au long de ses différentes expériences qu'Elisa a appris à mieux comprendre le milieu qu'elle côtoyait.

De sa première mission, elle sort tout d'abord déçue : de par son statut de logisticienne, elle s'est sentie *« loin des 'bénéficiaires', des programmes »*, elle a eu la sensation de *« faire partir d'un service achat d'une entreprise »*.

Elle comprend finalement qu'elle s'était engagée au départ avec un certain nombre d'illusions : *« Par rapport à l'image que je m'en faisais avant de partir, ben finalement, la démarche humanitaire elle est un peu égoïste. Si on aide les autres, c'est son image à soi même qui est nettement plus forte en fait, qui est rehaussée. C'est très bizarre, une première expérience dans l'humanitaire c'est un peu le cliché de « Je veux sauver la planète »... Même si on attend rien, on attend pas de remerciements, mais au fond... on a envie de le sentir quoi ! ... Personne ne le dit, mais c'est très visible dans les comportements, c'est très visible dans la manière de travailler, soit avec les autorités, soit avec les populations qu'on peut aider, ou même entre nous dans une équipe, c'est très visible »*

Ses idéaux finissent par tomber, elle comprend la place qui lui est attribuée et l'accepte : *« Je me suis dis : 'Si tu fais de la logistique, c'est du soutien. Donc ton projet c'est faire en sorte que les projets se passent bien' »*. C'est au cours de sa formation de DESS qu'elle réalise à quel point sa pensée a évolué : *« Je me retrouvais à côté de gens qui avaient à peu près les mêmes opinions que moi quand j'ai commencé, ce qui est normal. Moi je leur disais pas 'C'est pas comme ça', mieux valait les laisser découvrir par eux-mêmes »*.

Au delà de cette désillusion, somme toute nécessaire, le cheminement humanitaire d'Elisa n'est pas évident, puisqu'il est caractérisé par un certain nombre de difficultés liées aux relations à l'intérieur même des équipes d'expatriés. Ces conflits, souvent des *« enfantillages »*, mettent quelquefois à mal son manque d'autorité et lui sont pesants : *« C'était pas facile, c'est pas la chose que je préfère dans ce poste. Parce que moi j'ai un peu de mal à dire non... Y'a des gens qui comprennent pas qu'on leur dise non, et qui, par manque de maturité, ne facilitent pas ton ambiance de travail... Ouais...c'est une des choses les plus difficiles »*. Ce n'est pas un problème auquel elle avait été confrontée lors de sa mission dans une ONG anglo-saxonne : les choses étaient mieux équilibrées parce qu'au-delà de l'esprit d'équipe, il y avait *« une autonomie et une indépendance pour chacun...chacun gérait sa vie quoi ! »*

Ce rapport contradictoire, interdépendant mais critique, face à l'humanitaire, se cristallise au moment où Elisa décide ne plus partir sur le terrain et de s'installer en France. Les candidatures qu'elle adresse alors aux sièges des ONG sont systématiquement 'lettre morte' : *« Je me faisais jeter (...) On me disait que j'avais pas fais assez de terrain...près de 5 ans de terrain ! (...) Je me disais : 'L'humanitaire et les ONG, je ne veux plus en entendre parler !' »*

EN FRANCE, UNE IDENTITE SOCIALE DIFFICILE A TROUVER

Pour Elisa, la difficulté à trouver une place dans le système français ne réside pas intrinsèquement dans le statut de volontaire de la solidarité internationale qu'elle a elle-même revêtu. Elle l'estime au contraire nécessaire, puisqu'il permet de mieux faire « le tri » entre ceux qui sont « *réellement compétents* », et ceux qui seraient « *sans valeur humaine et totalement désinvestis dans ce qu'ils font* ». De fortes rémunérations apporteraient en ce sens une confusion qui ferait douter de l'engagement réellement désintéressé des personnes recrutées.

Mais elle reconnaît néanmoins le besoin de « *dé précariser les travailleurs humanitaires* » : « *C'est un milieu qui se professionnalise, et la qualité du boulot est très liée aux conditions de vie et d'emploi des travailleurs* ». En ce sens, elle a eu « *un gros choc* » quand elle a travaillé pour l'ONG anglo-saxonne : « *Mon salaire avait triplé. Ma mère m'avait fait la réflexion : 'Ils t'ont payé 3 mois de salaire ?'. 'Non, non, c'est un mois de salaire !' (...) Je trouve qu'il faut quand même assurer un retour aux volontaires ou salariés, une reconnaissance des compétences.* »

Les difficultés que rencontre Elisa à son retour sont donc, selon elle, surtout liées à la précarité sociale et statutaire qu'engendre le manque de reconnaissance du système français. Déjà, au retour de 3 ans d'humanitaire, il lui était impossible de trouver sa place en France : « *Ce qui fait drôle c'est que je n'existais nulle part. Parce que ça faisait 4 ans que je ne travaillais plus en France, donc je n'avais pas de sécurité sociale. J'avais rien ! (...) J'avais cotisé à la retraite toute seule, par ma propre initiative (...) J'étais plus sous le régime général... Mon travail en tant que volontaire n'était pas reconnu... On a finit par me mettre sous le régime de la CMU. C'était assez bizarre...de se dire qu'on est plus présent.* »

Elisa associe cette situation au fait qu'elle manque d'un logement propre : « *Ce qui est important en mission, c'est d'avoir le fameux pied à terre, donc je me suis dit : 'Il faut absolument que je m'installe et que je me le crée en France, avant, s'il le faut, de repartir* ». Jusqu'ici, elle rentrait chez ses parents, ou « squattait » chez des amis. Mais à son dernier retour elle ressent plus fort que jamais le besoin de se créer un endroit à elle : « *Y'a des gens qui vivent comme ça, partent pendant 6 mois, reviennent 4 mois en France, puis repartent... Ben, je crois que c'est pas mon truc. (...) Je veux essayer de construire vraiment quelque chose en France.* »

COMMENT SE REORIENTER PROFESSIONNELLEMENT ?

A son retour, en août 2005, Elisa ne veut faire appel à personne pour la soutenir dans sa recherche d'emploi. Elle a entendu parler de Résonances Humanitaires l'année d'avant, alors qu'elle entamait son travail en intérim, mais cherche dans un premier temps à trouver, seule, la branche professionnelle qui correspond à son profil.

Elle pense tout d'abord au social : « *J'ai fais une grande bêtise en fait, j'ai confondu l'humanitaire et le social. C'est complètement différent* ». Elle s'inscrit à un cours du soir du CNAM sur 2 ans pour être responsable de projets d'insertion. Mais elle réalise très vite qu'elle « *n'accroche pas* ». Le public est composé essentiellement de travailleurs sociaux qui maîtrisaient déjà pas mal la chose, et elle ne se sent pas dans son milieu : « *J'étais beaucoup moins assidue, et ça m'emmerdait parce que c'est moi qui me la payais cette formation* ».

Ses compétences ne semblent pas être reconnues dans le domaine social, et elle finit donc par réaliser qu'elle ne sait pas où s'orienter : « *En fait, je pensais dans le social trouver de l'humanitaire en France, et concilier avec l'envie de construire quelque chose. Mais au niveau boulot c'était super galère* ».

Elisa se résout alors à contacter l'ANPE. Mais l'apport reste minime : « *J'ai pas trouvé les bons interlocuteurs (...) ils n'avaient jamais été en contact avec des personnes de mon cas et avaient une vision très classique (...) La personne en gros disait 'Bon, ben voilà, il faut juste l'aider à ce qu'elle se case quelque part, hop, on la met dans cette case là', sans chercher à savoir qui j'étais, et ce que je voulais...* »

Déçue, Elisa finit par se tourner vers Résonances Humanitaires : « *Je me suis dit : 'Faut que je me fasse aider' (...) Fallait que j'ai un regard extérieur* ».

Elisa entame donc, mi décembre 2005, un accompagnement avec un consultant de Résonances Humanitaires. Cette approche lui plait particulièrement : « *C'est quelqu'un de très ouvert et de très compréhensif et avec qui on pouvait parler franchement. Et moi je le trouvais vraiment très fin. C'est un compliment aussi pour Eric. Il avait une très bonne appréhension et approche de la personnalité des gens. Je ne sais pas comment ça s'est passé pour les autres, mais en tout cas, il savait très bien comment associer les gens. Mis à part ça, mon consultant m'a vachement aidé à faire le tri. Et puis il y a toute cette parole, tout cet échange qui m'a vraiment aidé. C'est pas mon psy mais bon, c'était aussi important de mettre les choses à plat, d'avoir un bon professionnel en face de soi, quelqu'un qui dit cash les choses aussi, mais qui les dit aussi de manière très sensible. Et moi, ça m'a vachement aidé. Et puis il y a toujours un accueil, une ouverture...* »

Le bilan qu'ils mènent ensemble est en fait un point sur ses compétences et sur les perspectives qu'elle peut envisager : « *Est ce que je vais faire de l'humanitaire toute ma vie ? Est-ce une finalité ?* ». Le travail avec le consultant dégage alors des éléments qui l'éclairent un peu plus sur ce qu'elle est capable de faire. Outre son rejet de l'humanitaire, Elisa prend conscience de son profil entreprise : « *On a défini une orientation vers la logistique (...) avec en plus des compétences d'organisation, de management, et une certaine capacité d'anticipation.* » Mais elle reste néanmoins sceptique quant à sa possible réorientation professionnelle en ce sens : « *Pour bosser dans la logistique, il me manque des méthodes, des techniques bien spécifiques (...) parce que moi j'ai bossé dans l'import export, mais ça fait pratiquement 7, 8 ans* »

Mais, alors qu'elle mène ce travail avec le consultant de Résonances Humanitaires, sa situation financière se complique. Au cours de ses premiers retours, elle avait suffisamment mis de côté pour s'en sortir. Après sa dernière mission, elle bénéficiait des Assedic grâce à son statut de chef de mission. Au courant de l'année 2006, et après 6 mois de chômage, les choses se précipitent : ses Assedic se terminent, « *et je ne trouvais pas de travail* ».

En mars 2006, elle décide donc de repartir précipitamment sur le terrain : « *Avec mon ami on a décidé de monter un projet, et de repartir ensemble à l'étranger* »

LES DERNIERS DOUTES AVANT DE TROUVER SA PLACE, POUR DE BON

« *C'est un peu bizarre parce que je suis passée d'une période de 'Non, je ne veux plus de l'humanitaire !' à 'Oui je veux de l'humanitaire* »

UN ULTIME DEPART POUR S'ASSURER DU SENS DE SES CHOIX

Elisa repart donc, mais sur une mission où elle est sûre de pouvoir partir en couple : « *Les ONG ont des facilités à ce niveau là, le billet du conjoint est pris en charge, la sécurité sociale, tout l'aspect médical, si la personne travaille pas elle a une moitié de per diem* ».

Sa mission au Congo ne dure pas. Les conditions de sécurité n'évoluant pas dans le bon sens, l'équipe doit fermer la mission. Après 3 semaines, on propose alors à Elisa un deuxième poste, mais elle demande « *2 semaines de vacances, car (son) copain n'avait pu (la) rejoindre* ». De retour en France, le projet n'ouvre finalement pas. Elle envisage alors de trouver un travail en France, mais est, au dernier moment, envoyée en évaluation pour 2 semaines dans le sud du Congo.

Au bout du compte, ces enchaînements, soudains et rapides, ne font que confirmer les impressions de précarité que Elisa elle-même dénonçait. Alors même que, quelques semaines auparavant, elle refusait de repartir, elle explique son soudain départ par cet état continu d'instabilité : « *On est toujours dans une situation très précaire, on a du mal à prendre des décisions parce qu'on a des contraintes de vie, des contraintes financières* ».

Ce sont ces concours de circonstances qui, soudain, en juin 2006, poussent Elisa à envisager définitivement de « *rester en France, coûte que coûte, quoi qu'il arrive* » : « *Pour faire le ménage, par besoin de me stabiliser... C'est super dur là depuis peut-être un mois, c'est des phases de 'Ok j'essaie de me stabiliser / J'y arrive pas/ Bon qu'est ce que je fais / Est-ce que je suis vraiment faite pour travailler en France ? / Non, je repars à l'étranger / Oui, mais bon, si je repars je vais revenir avec les mêmes problèmes de : j'ai pas de chez moi, c'est quoi ma vie en France, c'est quoi...est ce que je vais faire de l'humanitaire toute ma vie, est-ce que je vais être une expatriée toute ma vie...'.* Enfin voilà, c'est pas une identité...enfin pas une identité mais c'est une certaine précarité... C'est un flou quoi... C'est un entre deux...

En définitive, c'est une nouvelle étape de vie que Elisa franchit : « *C'est une phase où on a envie de construire, d'évoluer, de savoir vers quoi on va... enfin de définir son objectif de vie quoi, même si on a pas vraiment un objectif de vie, mais à peu près ce vers quoi on aimerait aller... Je sais que je change sans arrêt de position et de décisions mais c'est parce que je suis dans le flou... complet !* »

CE QUI LA DEFINIT DANS SES DEMARCHES PROFESSIONNELLES

Ses derniers départs permettent à Elisa de prendre conscience que l'humanitaire reste malgré tout le milieu qui lui correspond, qu'elle « *connaît le mieux et dans lequel elle a évolué* », où personne ne l'oblige à « *recommencer à zéro* ».

Elle définit cet attrait par les valeurs qu'elle partage avec ce monde, en opposition totale avec celles de l'entreprise, poussées à l'extrême : « *Le problème c'est que je suis habitée, par tout ce qui est valeur... ces choses qui énervent dans la vie, ces injustices... Enfin on est pas là pour sauver le monde mais on a au moins envie... d'être acteur de quelque chose... Après on peut le faire autrement, on peut effectivement travailler dans le privé et faire partie d'une association, je sais pas. Militier autrement mais... J'ai l'impression que ça ne me suffirait pas... Je sens que j'ai toujours besoin... d'un engagement. Alors que y'a six mois de ça, quand je discutais avec mon consultant, je commençais à envisager d'aller travailler dans le privé, mais là... on s'est revu là de nouveau et... dans l'humanitaire je me sens beaucoup plus à l'aise dans mes baskets, et... en cohérence avec moi, par rapport à ce que j'ai fait avant... (...) C'est sûr que si je veux retravailler, il ne faut certainement pas que j'aille travailler pour les supers capitalistes. Après en fonction des discussions que j'ai eu souvent avec mon consultant qui me disait 'Mais oui, mais regarde, y'a des entreprises où on parle de rentabilité, de profits, mais qui ont aussi une éthique et où y'a un respect de l'être humain...' donc faut pas non plus être bloqué au privé... Mais c'est encore quelque chose où j'ai du mal...* »

Pour définir la suite de son cheminement professionnel, Elisa ne peut donc désormais mettre de côté cette caractéristique qui lui semble essentielle. Elisa a eu finalement besoin de traverser l'ensemble de ces vas et viens pour en prendre réellement conscience et se l'approprier totalement.

Les démarches qu'elle effectue en juillet 2006, à notre premier entretien, vont donc dans ce sens. Elle passe 3 entretiens : un 1^{er} pour une entreprise d'agro alimentaire, mais sans conviction aucune (« *Elle m'a parlé d'importation de café et de cacao, alors j'ai pensé Afrique, Amérique Latine, et j'ai eu un gros truc dans l'estomac... Jamais je pourrais travailler là dedans !* ») ; Le 2^{ème} pour un poste en CDI d'adjointe de coordination logistique dans une structure sociale ; le 3^{ème} pour un poste d'assistante desk géographique au siège d'une ONG française.

C'est entre ces deux derniers postes que se joue réellement son hésitation. C'est un choix entre la sécurité et la pérennité, incarné par le poste dans la structure sociale affiliée à la fonction publique, et une possibilité d'évolution et d'autonomie forte, proposé cette fois-ci par le poste en siège d'ONG.

Ce dernier semble mieux lui correspondre, de par un domaine d'activité lié à l'humanitaire (« *la structure sociale, je me demande si ça va pas m'ennuyer à la fin...* »), et le fait qu'il lui offre finalement la liberté de pouvoir repartir un jour sur le terrain.

Elisa n'exclut donc pas cette possibilité : « *J'ai envie de mettre les choses à plat, mais je ne peux pas dire que je ne repartirai plus. Je pense que là j'ai vraiment stabilisé les choses, et franchement j'ai des supers opportunités. Je vais les saisir, j'espère que ça marchera, et soit ça évolue sur quelque chose de stable en France, ... ou peut-être ça peut évoluer sur une envie de repartir en mission. C'est aussi l'intérêt de cette ONG, c'est une porte ouverte à ça* »

LA SOLUTION QU'ELISA SE TROUVE

Le mois précédent son choix, Elisa décide de continuer simultanément le processus de recrutement des deux structures, comme pour se donner encore le temps de se déterminer, et se préserver un sentiment de liberté.

A la fin de notre 1^{er} entretien le 26 juillet 2006, ses incertitudes sont somme toute représentatives des mouvements et des dilemmes qui la traversent : « *Je veux avoir le choix jusqu'au bout. (...) Mon parcours, c'est une recherche continue de ce que j'ai envie de faire... Je suis un peu fatiguée de ces allers retours, mais j'ai pas envie non plus de tomber dans un système où je travaille pour travailler, pour gagner des sous, et pour me stabiliser, parce que me connaissant j'ai besoin de faire un métier où je me sens bien. Après y'a des gens qui ont pas le choix, mais moi je peux encore me donner le choix. (...) C'est peut-être spécifique à moi-même là en ce moment, mais j'ai beaucoup de mal à me projeter en fait. (...) Je veux pas fixer les choses... je pense que ça me panique. Mais j'ai toujours été comme ça, parce qu'en fait... j'ai besoin de garder ma liberté, ouais, garder ma liberté de choix, et même quand j'essayais de trouver du travail la première fois en France, ben j'étais en colocation, j'ai jamais voulu faire la démarche de louer moi-même un appartement parce que... j'ai peur de... c'est comme une chaîne ! (...) Je me rends compte que même si dans mon discours j'ai envie de me stabiliser effectivement, mais dans mes actes... Je suis dans ma contradiction complète, où j'ai autant besoin d'avoir cette porte ouverte, cette liberté de choisir et... la stabilité.* »

Le 1 ^{er} août 2006 : Elisa commence son travail d'assistante responsable de programme au siège de l'ONG, en CDD

Lors du 2^{ème} entretien mené avec Elisa, le 19 décembre 2006, nous abordons les raisons de cette décision enfin prise.

Son choix définitif elle l'a fait tout d'abord parce que ce poste en siège représente une véritable « *opportunité* » : « *J'avais vraiment besoin de quelque chose qui me prenait complètement l'esprit, qui m'intéressait et où j'étais vraiment investie* ». On lui confirme la souplesse de la structure et la possibilité donc d'évoluer « *vers un poste de desk* » (responsable de programmes), à l'inverse de la structure sociale qui lui semble « *un peu figée* ».

Finalement, ce poste est une « *continuité* » avec son parcours. Elisa a « *l'impression de parfaire (son) expérience de coordinatrice (qu'elle) avait sur le terrain* ». Elle adhère véritablement avec l'ambiance de travail, les équipes, les valeurs et le militantisme de la structure. La variété des profils l'ouvre à de nouvelles problématiques, à un terrain d'échanges riche. Ce poste lui permet de mieux comprendre les enjeux du siège et de « *se retrouver de l'autre côté* » : « *Parce qu'on a cette impression du terrain que le siège fait rien. (...) Mais moi j'ai vachement besoin de travailler, de m'investir ! On va bosser le samedi quand il le faut, on bosse aussi à la maison quand il le faut. En tous cas, moi j'hésite pas. (...) J'arrive pas à me dire que j'arrive à 9h30 et je pars à 17h30. Y'a vachement d'investissement des gens. Et on sent vachement de solidarité, et d'entraide* ». Ses expériences de terrain la rendent même plus « *opérationnelle* » sur le siège.

En quelques mois, son investissement s'avère plus que positif et elle a fait ses preuves. Elisa s'est assez vite adaptée au fonctionnement, préférant se donner à fond dans son travail et « *y aller doucement au niveau relationnel* ». Et cela donne : ses collègues lui ont « *fait confiance* », elle gagné en autonomie et a prouvé sa capacité de travail.

Les choses aboutissent finalement sur une proposition de CDI : « *J'ai eu une superbe opportunité et ça s'est transformé en quelque chose de concret avec un contrat en CDI. Et je ne regrette pas* ». Au départ, Elisa reçoit « *un choc* » : « *C'est le premier CDI de ma vie. Y'a eu ces petits moments de panique où 'Je suis en CDI', le petit côté enchaîné et tout. (...) Et puis j'ai repensé aux 6 mois de l'année dernière pendant lesquels j'étais au chômage. (...) Donc voilà, j'ai une chance absolument incroyable d'avoir obtenu ce poste. (...) Après le retour sur le terrain, on verra peut-être plus tard. Là pour le moment je suis très, très contente. Au niveau professionnel, au niveau évolution, au niveau des idées et du militantisme, et bien je m'y retrouve.* »

L'opportunité est telle qu'elle lui offre, enfin, les moyens de se créer un lieu, à elle : « *J'espère que je pourrai louer quelque chose assez rapidement parce que je suis en sous-location. Mais ne plus avoir à dormir chez les copains et ne plus avoir à demander 'Est-ce que je peux rester ? Combien de temps je vais pouvoir rester ? Est-ce que ça veut dire que je vais devoir repartir à l'étranger ?' Personnellement, c'est vachement important d'avoir son chez-soi, ses petites affaires, se retrouver, individuellement.* »

Finalement, Elisa réussit à trouver un équilibre, un poste regroupant ses diverses aspirations : une stabilité en France, les moyens de se créer un espace à elle, une certaine sérénité et une sécurité. Et ce poste en siège d'ONG lui permet, par dessus tout, de garder un pied dans l'humanitaire : « *Par rapport à mes questionnements, par rapport à ma réorientation, je n'ai jamais été aussi heureuse et investie, et je ne sais pas si je pourrai l'être effectivement dans d'autres domaines, même si j'ai d'autres compétences, même si des personnes m'ont dit que je pouvais m'investir dans d'autres milieux professionnels que l'humanitaire, et même si l'humanitaire n'est pas quelque chose de parfait. Il y a les financements des bailleurs de fond, le plantage de drapeau, toutes ces choses qui sont un peu difficiles. Comment on aide les gens, comment on se positionne vis-à-vis des gens avec qui on travaille dans les pays étrangers, combien de temps et comment on s'investit. Il y a toutes ces questions. Mais c'est aussi motivant d'aller dans le sens de ses idées, même si on sait qu'il y a un tas de choses qui vont faire que tout ne se passera pas comme on aimerait que ça se passe. Mais au moins, on va essayer de faire ce qu'on peut et de limiter les dégâts, et on ne va pas faire des projets pour dire qu'on fait des projets. En fait, ce qui est important, c'est l'investissement auprès des gens, auprès des communautés, auprès des autorités, qu'elles soient viables, politiquement correctes ou incorrectes. Et puis parfois, il y a aussi l'intention d'une ONG de dire qu'on ne peut pas tout changer. On essaye d'aider à un certain niveau. Et c'est sur qu'on ne peut pas changer une politique, on ne peut pas changer une culture. Mais on essaye d'être présents et d'être là à un certain niveau, à un niveau médical, pour au moins faire en sorte que les gens en bavent le moins possible.* »

VINCENT

« Qu'est ce qui va changer dans ta vie justement à partir du moment où tu vas avoir un boulot ?

- ... (silence)

- Tout ?

- Ben non, rien ! Enfin chercher un logement... Mais... Je vais être occupé la journée. (silence) Je vais avoir une perspective d'évolution. Un avenir. (long silence) »

Vincent, entretien du 03 octobre 2006

26 ans, célibataire,

Famille aux valeurs catholiques, père médecin pédiatre pour handicapés : « Je viens d'un milieu où vouloir gagner de l'argent n'est pas un but qu'il faut rechercher ».

Sensibilisé très tôt à l'international : 5 ans à Singapour de 3 à 8 ans, beaucoup voyagé avec ses parents, stages à l'étranger.

Aide humanitaire avec une tante à Madagascar.

Formation : Bac + 5, Faculté d'Economie et Ecole de Commerce, spécialité Finance

Stage d'1 an à Planet Finance : micro crédit, micro finance > beaucoup de déplacements en Inde, Bosnie, Russie...

Raisons de l'orientation humanitaire :

« Quand on joint international, finances et une compréhension du monde avec un sens qu'on veut donner à sa vie, et bien on arrive quelque part vers la micro finance, le micro crédit ou l'humanitaire, parce que je voulais bien évoluer dans un milieu international, en finances et si possible, dans un milieu solidaire où l'action aurait un but autre que d'enrichir les actionnaires en fait. »

« J'avais envie d'une expérience forte, à l'étranger (...) dans un environnement où t'as souvent des gens qui ont des parcours hyper intéressants, hyper atypiques, et où t'as l'impression que chaque jour il se passe quelque chose de nouveau, que y'a pas mal d'imprévu... et en même temps, t'évolues dans un projet où ton travail a un sens. Tu sais pourquoi tu te donnes et tu vas jusqu'à la fin. Donc voilà. Tout ça fait que je me suis retrouvé dans l'humanitaire. »

SON ENGAGEMENT DANS L'HUMANITAIRE

- Siège d'une ONG française pendant 1an et demi, 3 CDD, mission d'appui aux administrateurs : « Ca m'a permis d'apprendre la rigueur et tous les enjeux qui peuvent y avoir au siège. Par contre, je me sentais un peu étriqué, un peu...cloisonné dans mon truc. J'avais envie de donner plus et... je me sentais assez cloisonné » : il veut partir sur le terrain.
- 9 propositions en 3 semaines, dont volontaire au Sri Lanka pour son ONG : la refuse.
- Salarié pour une autre ONG - 13 mois - Congo - Responsable financier et comptabilité.

Le statut de salarié : « C'était un de mes critères pour avoir les ASSEDIC (...) et pour gagner un peu plus d'argent parce que entre un volontaire payé 600/700€/mois et un salarié 1500€, ça fait une différence. »

L'ARRET DE SA MISSION

« Je m'étais déjà fixé au début pas plus de 13 mois »

« C'est assez usant comme rythme, surtout dans cette mission. Tous mes prédécesseurs ont tenu 6 mois (...) ils ont arrêté parce qu'ils n'en pouvaient plus » « Y'a un moment où on est fatigué aussi. C'est les mêmes problèmes qui reviennent à chaque fois (...) il faut savoir dire stop. Voilà, j'ai rempli mes objectifs, j'ai atteint ce que je voulais atteindre et là. Je me sens plus bien. Je me sens fatigué (...) j'ai fait un peu le tour. »

L'optique : changer de poste, de pays, de problématique

Fin juin 2006 : RETOUR EN FRANCE CAR IL EST TEMOIN AU MARIAGE D'UNE AMIE le 1^{er} juillet

LA DECISION D'ARRETER SON EXPERIENCE HUMANITAIRE

Vincent revient frustré, fatigué et désabusé par les difficultés du terrain, et les résultats disproportionnés aux efforts qu'il a fournis : « Je savais exactement comment faire, j'avais toutes les clés en main, toutes les compétences pour le faire. Mais c'était sans compter avec des problèmes de communication, des problèmes de personnes (...) tu dépenses une énergie folle » « Ca m'a complètement lessivé (...) ça s'arrête jamais. Il y a toujours plus de problèmes qui arrivent derrière (...) c'est un puit sans fin. »

Prise de conscience, en donnant tout ce qu'il pouvait dans son projet, Vincent réalise qu'il s'est lui-même « oublié » dans sa mission : « Je pense que je suis encore en train de réfléchir à ce que j'ai vécu. ...Je pense que j'ai mal géré mon équilibre de vie en fait. Je pense que j'aurais dû plus me concentrer sur moi ...que sur la mission. Enfin, pas dévaloriser la mission mais mieux gérer mon équilibre, et en même temps, si j'avais fait ça, je serais parti avant, je pense. Et je me suis pas pressé parce que je suis allé au bout de ce que je voulais, je suis allé au bout de ce que je voulais mettre en place, mais je pense qu'aujourd'hui j'en paye le prix au niveau personnel en fait ».

Cela le pousse à revenir sur les illusions de son départ : « Je pensais qu'en allant dans un milieu qui te convient, avec des gens qui te conviennent, je pensais être beaucoup plus heureux qu'en France (...) C'était la mentalité des gens... le fait que ça soit un peu lourd en France. Les gens ne vont pas forcément de l'avant, ils sont un peu sur leurs gardes. Alors que là-bas, c'est un peu tout le contraire ».

Finalement, « le fait d'être allé au bout de moi-même, ça m'a montré que c'était pas forcément ça qui t'épanouit non plus. Tu donnes beaucoup mais c'est pas forcément ça qui te rend heureux ». « peut être que c'est tout simplement pas tenable pour une personne. »

Du coup, il prend sa décision : « Au début je comptais repartir dans l'humanitaire, enfin, avant de rentrer en fait, j'avais eu cette idée de chef de projet, qui a été acceptée quand je suis rentré, et j'ai eu une bonne reconnaissance de ma mission (...) Puis le fait de me retrouver en France tout d'un coup, sans vraiment prendre de repères, parce que pas de boulot, pas de direction future, parce que, dans une moindre mesure, pas de logement, et parce que sentimentalement, rien non plus, plus d'énergie, donc du coup, tu te sens pas bien quoi. »

L'héritage de l'école de commerce agit comme une pression supplémentaire : « On te met dans la tête que tu dois être le meilleur. »

UNE PHASE D'ATTERISSAGE TRES DESTABILISANTE

« L'impression que chaque journée est une lutte. Où le matin faut se lever, putain qu'est-ce que je vais faire, ah ouais, tiens, je pourrais faire ça, mais t'as du mal à te projeter. Enfin, tu sens que ça revient mais c'est tout doux, tout doux, tout doux... Tu vois que petit à petit, y'a les automatismes qui reviennent et c'est vraiment un apprentissage de la vie »

Vincent se met d'office en opposition avec sa propre fatigue, il n'accepte pas ses difficultés : « Ce que j'ai énormément de mal à gérer en ce moment, c'est ce passage là de transition où j'ai pas envie de faire grand chose mais je vis mal parce que je fais rien en fait »

Son retour il le vit comme une 'renaissance' douloureuse. Son expérience a été une anomalie confortable dont il subit aujourd'hui les conséquences : il doit désormais réapprendre la réalité du monde qui l'entoure, et cela passe forcément par les critères sociaux qui le rendront 'normal' - l'argent, le logement, le mariage ... : « On a un statut quand on est là-bas.(...) C'est vraiment comme si tu redécouvrais la vie avec des yeux de bébé en fait (...) Et du coup, le fait que chacun ait suivi son rythme et a évolué aussi, dans le bon sens, je pense. Y'en a qui se sont installés, y'en a qui se marient, et toi tu vois que de ce côté là, t'as pas du tout avancé en fait. Et non seulement t'as pas avancé mais t'as reculé en gros (rires) », « Faut que je redéfinisse tout mon projet' si je veux repartir en France dans un truc professionnel, (...) je recommence tout à zéro et que je me retrouve 3 ans en arrière (...) c'est qu'il manque une 3eme jambe ou un truc pour équilibrer. »

Alors qu'il n'a « pas arrêté de prendre des décisions pendant 1 an », Vincent se retrouve « incapable de prendre une décision » : « J'ai l'impression en fait que je me connais pas »



LE CHALLENGE DE VINCENT : SE PROUVER UNE NORMALITE SOCIALE

« Ce que je recherche en fait, c'est un modèle, quelqu'un à qui je puisse m'identifier (...) pour qu'il puisse me comprendre, et qu'il puisse m'aiguiller. Et qu'il me donne une voie nouvelle. »

« J'ai besoin d'être rassuré là, (sur) ma capacité de me réintégrer dans la société (...) En fait j'ai besoin de me prouver à moi-même que je suis capable de trouver un équilibre en France (...) C'est aussi une envie d'être comme tout le monde (...) Arrêter d'être atypique. »

Situation financière : A les Assedic pendant 23 mois

Logement : Vit alternativement chez sa sœur et sa copine. N'habite pas chez ses parents car sont absents.



LA DECISION DE SE PRENDRE EN MAIN

ELABORER UNE « STRATEGIE » DE RECHERCHE ACTIVE ...

MULTIPLIER LES DEMARCHES

Pour Vincent, il s'agit avant tout de retrouver une motivation. N'étant pas sûr de ce qu'il veut faire, il s'impose une rigueur de travail et de résultats : « Comme les pionniers américains, il faut poser ton rail tous les jours », « le train avance en même temps que les rails », « tu sais pas où tu vas, mais tu y vas ». Il s'agit donc pour lui de « postuler à droite à gauche », de « voir du monde pour avoir des entretiens, ne serait-ce que, pour à un moment donné, mieux définir ton projet », et, « plutôt que de ne partir de rien et de venir de rien », de « se fixer un ou deux objectifs et d'y aller » : « La motivation reviendrait en cherchant ».

En un mot, pour Vincent se fixer des projets est comme respirer : « On se rend pas compte mais on doit respirer toutes les secondes : si on arrête de respirer ben on vit plus. Pour les projets c'est la même chose ».

C'est dans cette optique qu'il décide de remplir un « tableau d'envoi de LM » en se disant que « ça peut toujours ne pas marcher ». Cela lui permet de « garder une certaine pression » et de « continuer le processus ».

SE RAPPROCHER DES BONNES PERSONNES

Les recherches de Vincent se sont faites essentiellement à travers le réseau :

- de ses amis employés dans les boîtes auxquelles il postule, à qui il transmet son CV pour obtenir des entretiens. C'est pour lui la solution la plus réactive.
- de l'annuaire de l'Ecole de commerce.
- de Résonances Humanitaires.
- de Viaduc.

Son amie travaillant dans les ressources humaines a représenté une « mine d'informations pour savoir comment on pouvait (l') attaquer dans (ses) entretiens ». C'est d'ailleurs elle qui a refait son CV.

Le consultant de Résonances Humanitaires lui a apporté pendant un mois et demi « une base de préparation importante » car il donne des « échéances » et les moyens de « mieux se positionner dans les entretiens ». Il a permis à Vincent de « mettre le pied à l'étrier ».

Les cercles de chercheurs d'emploi de Résonances Humanitaires a aidé Vincent à mieux accepter sa solitude : « Vous êtes plus tout seul au milieu de nulle part », « c'est un endroit pour se détendre, où on rigolait bien ». Ces rencontres hebdomadaires lui ont permis de « décompresser » car il n'était « redevable de rien ». Finalement, « ça redonne du courage de voir des autres qui sont dans la même galère que vous, et de partager nos phases foireuses ».

MAITRISER SON DISCOURS

Vincent insiste sur la nécessité de connaître le « jargon » de l'entreprise, ses « valeurs », sa « culture » à travers « la mémoire orale de l'entreprise » : il décide donc de « faire parler les gens (amis qui sont déjà dans l'entreprise), noter les mots importants, et (de) répéter ces mots dans l'entretien » « ou d'un entretien à un autre ». Le « tri entre ce qui est important ou non » est ainsi déjà fait.

Il s'entraîne à dire les choses à l'oral, à se poser ou se faire poser des questions telle que « pourquoi est ce que j'ai fait de l'humanitaire ?... » afin de maîtriser et « choisir les mots qui vont ».

Il apprend des « phrases clés » qui sont ensuite la structure de son entretien.

Il change la cohérence de son parcours selon le poste auquel il postule (terminer par sa première expérience par exemple)

Et enfin, il se place d'égal à égal avec le recruteur : « ils sont en demande », « ils recherchent quelqu'un, donc faut vraiment aller (à l'entretien) sur un pied d'égalité ». C'est alors pour lui une question d'auto motivation « T'es le meilleur, tu vas de façon ouverte, à l'attaque, t'es convaincant ».

... POUR MIEUX AFFRONTER SES DOUTES APRES SON EXPERIENCE HUMANITAIRE

LE BESOIN DE « SE RASSURER » : L'ENTREPRISE APPORTE LA « SECURITE »

- Vincent a la sensation d'avoir « pris conscience de la précarité » : « C'est peut-être aujourd'hui pour ça que j'ai pas envie de me lancer dans des aventures folles et d'avoir un truc plus classique, posé, etc. » « parce que la précarité elle est pas loin, on est tous pas loin de la précarité ». Il s'agit maintenant pour lui de ne « être dépendant de personne ».

- L'entreprise est un lieu de défi : il s'agit pour lui d'arriver à la « reconnaissance par mes pairs » : il veut voir « ce qu'il vaut en entreprise », face à ses pairs qui n'y croient pas : « C'était horrible ! (...) Les gens me regardaient avec des grands yeux en disant que j'allais jamais pouvoir me réintégrer... » (réunion des anciens de l'école de commerce)

- A travers l'argent qu'il souhaite maintenant gagner, Vincent exprime le besoin de penser à lui et de rentrer dans la norme, s'opposant ainsi au milieu culpabilisateur de l'humanitaire : « J'ai besoin de me dire que je gagne de l'argent, que je fais comme les autres, que je peux mettre de l'argent de côté (...) plutôt que de continuer dans l'idéal de l'humanitaire et de vivre pour les autres ». Le monde du privé lui enlève ses « (j'ai moins de) scrupules », il peut « être payé pour le travail qu'il fait ».

> D'où ses recherches d'abord tournées vers les banques d'affaires : « Quitte à se lancer dans un monde capitaliste, autant être bien payé ! (rires) » : Démarches auprès du Forum des banques d'affaires de l'ESCP, Réunion anciens ENM Lyon, mais ne donnent rien car lui manque de l'expérience.

LE BESOIN DE SE RETROUVER : QUELLE EST L'ENTREPRISE QUI LUI CORRESPOND ?

Vincent reconnaît malgré tout les limites de son attrait pour l'entreprise : « *Je ne sais pas si aujourd'hui j'ai encore le courage ou la capacité de donner à ce rythme là (celui de l'entreprise), ou si j'aspire à un équilibre personnel* ».

Pour lui, dans l'entreprise il y a « *moins de motivations* » que dans l'humanitaire, et de surcroît Vincent estime qu'il a « *moins d'énergie* » pour affronter cela. L'image qui lui est renvoyée de l'entreprise est celle d'un endroit déshumanisée : « *(On m'a prévenu que) j'allais rentrer dans un milieu pas du tout philanthrope, (que) ça va être un problème pour moi* », « *Je vais travailler avec des gens dont le seul but est de faciliter le profit, sans tenir compte de l'être humain* ». Vincent n'est donc finalement pas si rassuré que ça par sa décision : « *Je ne suis pas certain de faire le bon choix...dans ma carrière* », « *C'est vrai que je le sens pas très bien* », « *J'ai 2, 3 ans difficiles devant moi avant de pouvoir me retourner vers quelque chose de plus humain...qui me correspond le plus, bien qu'aujourd'hui je ne sais pas ce que c'est.* »

C'est cette incertitude face à son avenir qui explique son choix de continuer dans la finance, les Transaction Services des Boîtes de conseil, malgré ses envies de changement au retour de mission humanitaire : « *Je m'étais quand même dit que je voulais quitter le milieu de la finance et faire quelque chose de plus opérationnel* », « *finalement je me relance dans la finance* », il y a « *plus d'opportunités* », cela lui permet ensuite d'« *intégrer plus grand* » et éventuellement de « *monter sa boîte* ». Il souhaite avoir la possibilité d'évoluer, ne se « *fermer aucune porte* » et ne « *s'enfermer dans aucun secteur* » pour éventuellement plus tard intégrer un fond d'investissement.

Ces deux besoins se concrétisent dans son choix final : Vincent se retrouve confronté à un dilemme : deux entreprises lui offrent un poste, il doit choisir entre deux aspirations qui lui tenaient à cœur à son retour de mission humanitaire :

- « *Avoir un certain équilibre personnel* » : « *C'était important parce que je me suis beaucoup donné sur ma mission, et tout mon côté personnel ça m'est revenu en pleine figure* ».

Dans ce cas, il s'agirait de choisir une des deux entreprises qui, selon lui, a compris que « *pour que les gens soient bons en conseil, il faut qu'ils soient bien dans leur vie* ». Pour Vincent, cette entreprise qui accorde une « *marge de liberté pour le développement personnel* » et offre des « *missions variées* », « *correspond exactement à (sa) personnalité* » : « *quelqu'un de fonceur mais qui a besoin de liberté aussi pour s'exprimer, tout en respectant la qualité de travail* ».

- « *Me rassurer et rentrer dans une boîte connue* » : qui correspondrait à la seconde entreprise, mais où le « *rythme de travail (est) très soutenu* » (rentrer à 2 ou 3h du matin...).

ANTOINE

« Ce qu'on entend beaucoup chez les humanitaires, quand ils arrivent au niveau du ras le bol, c'est 'Je voudrais faire fleuriste, je rêve de m'occuper d'un jardin', et ça c'est symptomatique. (Rires) Je le vois moi j'aime jardiner quand je vais en Normandie, je plante des arbres, des arbustes, des fleurs... C'est vraiment le 'Candide' de Voltaire, c'est incroyable ! Et on arrive à ça, à cultiver son jardin. (...) C'est une réalité du monde et elle est belle... c'est positif, ça pousse, c'est beau, c'est doux... C'est un peu quitter les hommes, le monde politique, la vie de la cité, pour aller vers le monde de la Nature. C'est un symptôme je pense... mais bon, il est sympa comme symptôme ! (rires) »

Antoine, entretien du 12 décembre 2006

37 ans, célibataire

Formation : Sport Etudes
Faculté de Lettres Modernes
Ecole de Librairie
Educateur sportif, puis libraire indépendant de 1994 à 1998
Bac + 5, Master Solidarité et Action Internationale

Raisons de l'orientation humanitaire :

« ... C'est la question à laquelle ne répondent jamais les humanitaires ! (rires) Ben moi y'a toute une réflexion, je dirais philosophique et politique. (...) Comme j'étais objecteur de conscience, ma question de faire de l'humanitaire dans les guerres c'était d'avoir une action positive au coeur des conflits sans être un porteur d'armes. »

« J'y ai pensé assez vite ouais... Mon premier entretien avec une ONG c'était en 95, j'avais quoi, 25 ans, donc à ma sortie de ce service national bis (rires). (...) Et c'est en 98, à 28 ans, que j'ai commencé à dire 'C'est absolument ce que je veux faire' et à me donner les moyens de le faire. (...) Pourquoi ? Pour concilier mes contraires. C'était là mon seul moyen d'avoir à la fois l'action et la réflexion, un engagement par rapport au monde... et répondre à un certain nombre de questions que j'avais par rapport à la guerre. »

« J'ai fais un stage avec Aide d'Urgence Internationale, qui était une petite ONG mais spécialisée dans les catastrophes naturelles. J'ai rencontré l'ancien chef de mission de Solidarités en mission, et après j'ai donné mon CV à Solidarités. Quelques semaines après y'a eu la guerre du Kosovo et je suis parti. Ma seule compétence c'est que j'étais le type qui a accepté de partir. »

UN DEBUT D'EXPERIENCE MARQUE PAR UN PROFOND TRAUMATISME

1999 - Albanie - 5 mois : Manager de programme - « *Au niveau professionnel, j'ai trouvé ça complètement excitant ! J'étais très très content ! (...) Ce qui me plaisait c'était les responsabilités, la rapidité d'action, la nécessité de comprendre très très vite un environnement et de mettre en place une logistique.* »

Mais dès le 3^{ème} mois, il est menacé de mort et subit un choc psychologique puissant. Le traumatisme qu'il en garde par la suite est appelé PTSD - Post-Traumatism Stress Disorder.
« *J'étais un jeune perdreau de l'année qui s'était fait tiré en plein vol.* »

1999 - Afghanistan - 9 mois : Coordinateur de programme dans la même ONG - « *Encore une mission très difficile avec d'autres incidents de sécurité* »

« *Après 1 an d'humanitaire, j'étais... burn out... et le traumatisme s'est déclenché.* »

Les symptômes du PTSD se manifestent régulièrement, mais Antoine n'y voit pas de danger potentiel : « *J'avais vu une intervenante sur les traumatismes, ça m'a débloqué : 'Ok, j'ai un traumatisme faut que je vive avec et je repars'* »

« GERER SON ENERGIE » AU RETOUR

« *Je lisais des piles de bouquins, c'était comme une chambre de décompensation, j'étais très mal* »

Antoine part écrire un documentaire au Timor Oriental, puis fait quelques mois d'intérim à Paris car il n'a « plus de sous » : « *Je ne restais jamais plus d'une semaine au même endroit. Je trouvais ça marrant de passer dans toutes ces boîtes et d'être nulle part.* »

LA FASCINATION POUR UN PAYS

L'Afghanistan : « *C'est une relation amoureuse en soi* ». Qu'importe l'ONG, Antoine veut assouvir son attachement pour ce pays. Il y part donc, en été 2001, avant que les attentats du 11 septembre n'entraînent une évacuation des expatriés humanitaires installés sur le territoire.

Il y retourne en tant que Coordinateur pour une ONG italienne de juin 2002 à mars 2003 : « *Je n'avais plus de sous, et je devais régler cette évacuation du 11 septembre, finir le chapitre, une histoire qui s'était finis de manière trop abrupte et désagréable.* »

Après cette 3^{ème} fois, il prend la décision définitive de ne plus retourner en Afghanistan : « *Même encore aujourd'hui je me le dis ! C'est trop rude, tu t'amputes d'un certain nombres de choses* »

A son retour, tout en poursuivant son master, Antoine n'a qu'un objectif : rentrer au CICR. Le recrutement a lieu en novembre 2003.

« *J'étais relativement blindé, mais j'avais cette faille ouverte par le traumatisme, qui faisait qu'en fait j'étais une éponge. Cette rentrée dans l'intimité des gens, leur drame individuel, leur histoire tragique... dans les mauvais traitements, dans leurs peurs, et leurs souffrances psychologiques, là effectivement ça m'a fait craqué. Le côté miroir....* »

SES DERNIERES EXPERIENCES SUR LE TERRAIN

CICR - 2004 / 2005 - Rwanda - 13 mois : Délégué polyvalent
CICR - 2005 / 2006 - Colombie - 9 mois : Délégué responsable de bureau

« *Avec le CICR, y'avait tout le travail de protection, tous les témoignages qu'on prenait. Là ça ne concerne plus le corps, l'eau, la nourriture, la santé, mais l'âme de l'être humain (...). Dans l'humanitaire massif, quelqu'un qui pleure, t'es pas là pour aller le voir, c'est pas ton boulot ! Au CICR ça devient ton boulot, d'aller le voir et lui dire : 'Mais qu'est ce qui se passe ?'* »

En janvier 2006, Antoine est obligé de rentrer :

« *J'étais sur le terrain, je pensais que j'allais craquer, et on m'a proposé des vacances à Bogota. Je pensais que ce serait suffisant (...) J'étais loin du compte, c'était beaucoup plus grave parce dès que j'ai posé le pied à Paris j'ai couru chez le psy.* »

Antoine, conseillé par le CICR, est alors suivi par un psychiatre psychothérapeute pendant 10 mois, jusqu'en novembre 2006.

Ce sont ces 10 mois de psychothérapie qui donnent à Antoine les moyens de revenir sur les événements qui ont caractérisé son trajet humanitaire, et d'en tirer le sens.

« C'EST UN PARCOURS PHILOSOPHIQUE »

Travailler dans le milieu de l'humanitaire répond à un double besoin chez Antoine : « *Quand je faisais du sport (éducateur sportif) me manquaient les livres, et quand j'étais dans les livres (libraire) me manquait l'action (...) L'humanitaire conciliait ces deux contraires, l'aspect action et le côté réflexion, ça me convenait.* »

La réflexion littéraire est donc élément moteur et essentiel tout au long du parcours humanitaire d'Antoine. Il s'en sert comme clé de compréhension pour analyser les situations dans lesquelles il se trouve : « *C'était une excitation intellectuelle... mais réelle. (...) C'est décrypter le livre de la vie, les situations politiques...les organigrammes (...) les situations psychologiques, les mécanismes, ce qui évitait d'avoir des lectures trop simplistes des choses* ». Il utilise notamment certaines références littéraires pour mieux décrypter les comportements, ses propres attitudes, celles de ses collègues sur le terrain, et les interactions entre humanitaires : « *Reconnaître des personnages de romans dans mes collègues m'amusait beaucoup. Les personnages de Conrad, Lord Jim (...) Courts (...) Moi j'avais tendance à me comparer à Marlo qui est toujours l'observateur... (...) J'étais toujours à la recherche d'archétypes littéraires ...et on les croise dans les médias, les interlocuteurs qu'on rencontre, les humanitaires... Sauf que c'est plus douloureux que la littérature.* »

Cette nourriture intellectuelle et réflexive sur le terrain humanitaire a une double conséquence pour Antoine. Elle lui permet d'apprécier pleinement son action et son rôle : « *Ce que j'aime dans l'humanitaire c'est l'esprit de synthèse que ça demande, et la projection réelle qui est la conclusion de l'analyse (...) C'est une de mes rares compétences : comprendre vite, savoir faire des choix et les réaliser dans un cadre fixé. (...) J'aimais le pouvoir sur les événements et comprendre les situations politiques complexes.* » A l'inverse, l'action humanitaire lui permet maintenant de mettre des images derrière les mots : « *Je ne lis plus les livres pareil ! Je lis mieux (...) Je comprends ce qu'il y a derrière les mots... la pitié, la compassion, la peur, la terreur...ce ne sont plus des mots vagues, ils ont un vrai sens.* »

Finalement, lier action et réflexion est, selon Antoine, la condition pour capitaliser les savoirs humanitaires et en tirer le meilleur : « *On me dit 'Mais vous avez le temps de réfléchir quand vous faites de l'humanitaire ?' et je dis 'Mais heureusement !' (...) Pour avoir une action qui tienne la route il faut réfléchir (...) C'est comme ça qu'on devenait plus efficace : en étudiant tel programme, tel mécanisme, j'arrivais dans un autre pays avec le même programme et je savais automatiquement les points où ça n'allait pas fonctionner (...) Ca aiguise le regard* ».

Au delà de cette approche intellectuelle de l'action humanitaire, Antoine veut également donner à son parcours une trame idéologique et philosophique. Le CICR semble répondre aux principes qu'il s'est fixé. Il s'accroche donc à l'idée de rentrer au CICR. Le recrutement est long, il repart entre temps avec d'autres ONG, mais son objectif reste le même : « *Plus le temps passait, plus je le voulais. En rentrant pour la dernière fois d'Afghanistan, c'était le CICR sinon rien !* ». Selon Antoine, le CICR serait la seule structure qui aurait mandat pour être présent dans les conflits. C'est le cadre légitime et idéologique dont Antoine se sent le plus proche : cette pensée l'aide dans l'action.

L'INCIDENT DE SECURITE ET LE TRAUMATISME VECU PAR ANTOINE

A 18 ans, Antoine se rend en Pologne pour y voir le rideau de fer, puis à Belfast en Irlande du Nord, à 19 ans. Il veut réaliser ce qu'est un conflit civil et « *voir la guerre* » : « *J'étais sorti de là en me disant 'Mais je n'ai rien à faire là dedans, c'est pas mon histoire !'* ». Il s'en suit plusieurs années, où il ne veut plus entendre parler de conflit armé. Au point de choisir d'être objecteur de conscience dans l'armée. En fuyant Belfast, Antoine refuse d'être tué. En devenant objecteur de conscience, il exclut aussi d'être celui qui tue.

« Mais ce n'était pas tenable ! A 20 ans, de dire 'Le monde des hommes et leur violence' ne me concerne pas. Si je refusais le drame des hommes, je n'avais pas de place ». Finalement, il doit faire un choix pour agir : « Le fait de refuser d'être tué m'empêchait d'avoir une action dans la vie. (...) L'humanitaire c'était accepter. Et pour faire ce métier, il fallait que je casse une partie de ma proposition... J'ai pris 'J'accepte d'être tué'... Et c'est ce qui m'est arrivé. »

En Albanie en 1999, au 3^{ème} mois de sa première mission, il est menacé de mourir à l'arme blanche. La seule chose qu'il reste alors « d'humain » dans la scène qui l'entoure est le regard qu'il échange avec son agresseur : « C'est une relation intense et incroyable de regarder qui va te tuer dans les yeux (...) Tu rencontres l'être humain ». Pour Antoine, « celui qui tue quelqu'un en le regardant dans les yeux passe le cap de l'humanité, casse ce miroir et reste contaminé par le dernier regard de sa victime ».

Faisant référence au livre « Les Bienveillantes » de Jonathan Littell (« Il a fait 15 ans d'humanitaire à ACF, ce n'est pas pour rien qu'il a écrit ça ! »), Antoine estime que les bourreaux ne sont pas des monstres mais « des êtres humains traumatisés ». Le Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD) vécu par Antoine est également le grand traumatisme des soldats, donc de ceux qui tuent : « En voyant les soldats revenir avec leurs mains qui tremblaient, je voyais mon traumatisme ». L'effet miroir, le double de sa proposition tuer/être tué, est au cœur même de l'expérience humanitaire d'Antoine, et de l'analyse philosophique et intellectuelle qu'il en tire.

« Je suis content d'avoir persévéré pendant des années, jusqu'à m'effondrer, parce que ça m'a permis de rencontrer quelque chose de l'être humain, la souffrance des autres (...) L'être humain dans le sens où il n'est pas une victime donnée pour la vie, il n'est pas un bourreau donné pour la vie. On est toujours face à l'être humain. Quelque part, ça m'a apaisé. »

Des conséquences de cet incident de sécurité, Antoine s'est relevé chaque fois, mais chaque fois plus atteint : « On tombe de cheval, on remonte à cheval. On tombe de cheval, on remonte à cheval. Et puis un jour, on tombe définitivement de cheval. C'est un peu un combat perdu...contre toi-même. (...) C'était un peu la boîte de Pandore qui s'est ouverte, tout est ressorti, d'un seul coup, les choses que tu as vues et que tu avais mis dans un coin de ton cerveau (...) Je pensais pas que j'avais vu autant de choses morbides. » Il regrette désormais de n'avoir pas été pris en charge plus tôt.

LE MANQUE DE PRISE EN CHARGE DES ONG

La « désocialisation » du statut de volontaire

Antoine est volontaire lors de ses 3 premières missions de 1998 à fin 2001 en Albanie et en Afghanistan. Son désintérêt pour la question pécuniaire le pousse même à choisir, sans hésiter, de partir une 2^{ème} fois en 2001 en Afghanistan, recevant alors 4 000 Francs alors qu'on lui proposait d'en recevoir 30 000 en travaillant pour une organisation intergouvernementale européenne.

Après l'évacuation du 11 septembre 2001, Antoine se retrouve donc avec 4 000 Francs sur son compte et aucun droit au chômage. « C'était affolant ! ». Il en vient très vite à emprunter de l'argent à sa famille. En suivant de nouvelles études, il obtient également le droit de recevoir quelques subventions.

A distance de son parcours, Antoine est très critique sur le statut de volontaire. Selon lui, le métier humanitaire dé sociabilise déjà en lui même fortement les acteurs de la solidarité internationale, les rejetant « dans les limbes de la société ». Etre volontaire n'arrange donc pas cette situation.

Quant à s'inscrire à l'ANPE, Antoine n'a jamais été réellement enthousiaste à cette idée : il souhaite rester libre, sans être poussé par les pressions des employés de la structure. « En plus je ne pense pas que ce serait bénéfique pour moi de me percevoir comme un chômeur... ce n'est pas ce dont j'ai besoin en ce moment (...) C'est un statut, tu le prends, tu l'as et ça implique un certain nombre de choses » : Antoine préfère somme toute garder cette place de « dilettante » lui permettant d'affirmer qu'il vit une période où il « s'occupe de lui » plutôt que de rentrer dans la catégorie des chômeurs.

La « faille morale » des ONG

Globalement, Antoine estime que le discours et les actes des ONG sont totalement remis en cause par le manque de suivi qu'elles observent envers ceux qui ont travaillé dans leur structure. Alors qu'elles se disent « responsables des malheurs du monde », elles se dénierait la responsabilité de ceux qu'elles envoient sur le terrain et de leurs vies futures. Antoine parle en ce sens de « faille morale ».

En ce sens, il se dit même « curieux de voir une enquête sérieuse un jour menée » sur le retour des expatriés humanitaires : Que sont devenus ceux qui n'ont passé que 6 mois ou 1 an sur le terrain ? Ont-ils des symptômes traumatisants qu'ils n'ont pu régler ? Comment vivent-ils ? Selon lui, cela « pourrait révéler de nombreuses choses assez graves, notamment au niveau du suicide ». Antoine relève le fait qu'il est impossible de comptabiliser les suicides au sein de ce milieu car ces actes sont souvent faits après, quand ils ont quitté les ONG : « il y a en a plus qu'on ne le pense ».

Selon Antoine, ce manque de suivi et le déni des ONG s'expliquerait aux vues de la philosophie même qui fait le cœur de l'action humanitaire française. Ces ONG auraient construit leur identité sur le culte de l'héroïsme, dans des années 60. Or Antoine estime qu'il n'a jamais vu « une seule personne qui n'ait pas été meurtrie, blessée, par la réalité de la guerre ». L'imaginaire chevaleresque des « cow-boys » restant au milieu des bombes et bravant l'impossible pour sauver les populations, n'aurait finalement aucun sens : les populations fuient, les humanitaires ne sont pas d'utilité dans les combats, mais là où les réfugiés se déplacent. Prenant conscience qu'ils se retirent des conflits, les acteurs humanitaires blessent ainsi leur ego et ne le supportent pas, n'étant pas à la hauteur de l'image que l'on renvoie d'eux. Selon Antoine, « beaucoup traînent leurs casseroles dans les ONG ». Atteints psychologiquement, ils sont finalement les jouets de ce qu'Antoine appelle un « tabou » : ils recherchent le pire pour se rapprocher de cette image héroïque, mais on leur a pas dit que « tous ceux qui ont été confronté à ces choses là ont été irrémédiablement blessés. »

Une partie du recrutement en ONG, et le manque de suivi au retour, seraient selon lui basés sur le partage de ces valeurs : « On a pas admis d'avoir cassé son idéal et son ego, donc quand on revient de mission, on dit qu'on est fort, et machin qui craque ben il est pas fort, donc il partageait pas notre idéal, donc on lui doit rien car il n'appartient pas à la bande ». Ce mécanisme de déni pousse certains à dépasser leurs limites, dont Antoine qui, malgré son traumatisme persiste à travailler sur le terrain : « Ils le savaient mais ils m'ont laissé comme ça, repartir en Afghanistan », « on aurait du me proposer un suivi psychologique depuis très très longtemps, dès 1999 ». Aucune aide, seul un avertissement lancé à ses collègues (« Y'a un type qui arrive un peu échaudé par l'Albanie »), et Antoine qui « croyait qu'(il) maîtrisait ».

Le CICR, une structure à la hauteur de ses attentes

Dans ce mécanisme, où « rien n'est proposé, ou sinon, tu es mis carrément à la porte », Antoine espère un jour voir se mettre en place un suivi, simple mais redéfinissant la responsabilité des ONG. « Quelqu'un par exemple, un psy, qui téléphonerait à chacun des expatriés humanitaires partis avec la structure, 2 ou 6 mois après pour demander comment ça va » : « on sait pas ce que deviennent les gens, c'est un problème ! ». Résonances Humanitaires en ce sens, « récupère une partie des gens qui reviennent, mais c'est infime ».

Finalement, Antoine trouve au sein du CICR la structure répondant à cette critique. « On entend encore trop souvent dire que l'humanitaire ce n'est pas une profession, et qu'il faut aller là où c'est dangereux », et cette vision « romantique et révolutionnaire » renvoie le CICR dans les rangs de « l'establishment », au lieu de reconnaître que « la réalité est souvent bien différente de l'image qu'on en a ». Antoine reconnaît lui-même qu'il « portais (lui) aussi un romantisme, mais c'était pour lui tordre le cou ! : je n'étais pas dupe des profondeurs tragiques de la guerre, et du fait qu'on part souvent pour comprendre le tragique que porte sa famille ».

Engagé au sein du CICR pendant 4 ans, c'est cette structure qui lui propose à son dernier retour en 2006 « d'être suivi » : « j'y ai couru ! ». C'est le CICR qui lui donne également, dès 2002, un statut de salarié, salarié de la Croix Rouge, lui permettant donc de toucher le chômage à son retour et surtout de ne pas être coupé de la société. La notion de sécurité est récurrente dans le discours d'Antoine. Elle est fortement liée à la dimension financière et a joué dans ses choix de parcours, dont celui de se diriger vers le CICR : « j'avais vu ce que ça donnait de repartir sur le terrain par solution de facilité », « je voulais donc avoir une sécurité pour les périodes où je ne pourrais pas travailler », « c'est rassurant ».

SE RELEVER APRES UNE EXPERIENCE HUMANITAIRE TRAUMATISANTE

UNE NOUVELLE PHASE DE VIE

L'incident de sécurité qu'a vécu Antoine au début de son expérience reste le fait qui l'a marqué pour toute la suite de son parcours : « Ca m'a pénalisé pour toute la suite et ça va encore me pénaliser ». Cet événement l'empêche finalement de vivre pleinement sa passion et de mettre en œuvre ses compétences : « Ce qui est peut-être le plus douloureux c'est le fait que c'était devenu mon métier, et je ne peux plus exercer mon métier, en tous cas sur le terrain. »

De plus, Antoine n'a pu prendre le temps de préparer son départ du terrain humanitaire : « Ce n'était pas prévu. C'est une fin d'humanitaire abrupte... impérative, quasi obligatoire...mais pas vraiment souhaitée » « (Si j'avais pu), j'aurais peut-être continué jusqu'à 40ans. Ou en tous cas j'aurais programmé une sortie plus... calculée. »

Mais désormais, après les 10 mois de psychothérapie qu'a suivie Antoine, il se sent prêt à entamer une nouvelle étape d'existence : « Maintenant je vois les choses beaucoup plus clairement. Avant je trimballais toujours des ressentiments, des rancunes, par rapport à mes collègues d'alors pour un accident de sécurité qui n'aurait pas du se produire, et vis à vis de mon agresseur ». Tout cela est dorénavant « évacué », « pour mieux vivre ».

Antoine se sent à présent « lucide, sur cette histoire, les symptômes et la nécessité de rééquilibrer (sa) vie et de la tenir en harmonie ». Cela lui demande néanmoins une certaine vigilance, « une forme de responsabilité par rapport à moi même et par rapport aux autres ». Il n'est donc pas question pour lui de repartir sur le terrain, où il risquerait de « rouvrir » sa blessure et d'empirer les choses. Il reconnaît qu'il ne peut plus faire le travail qu'il effectuait au CICR car il se « blinderait trop » : « Je ne serais alors pas forcément à l'écoute (...) D'autant plus que ce qui me fait le plus peur en repartant sur le terrain, c'est les victimes. (...) Je ne supporterai plus de voir les blessures par balles par exemple, cette espèce de solitude dans les yeux de quelqu'un qui vient de croiser la mort, comme si il portait le néant dans ses yeux ». En ce sens, le fait même de revoir des humanitaires sur Paris lui est difficile : « Je vois leurs blessures, leurs masques, la tristesse qu'ils portent. Je ne pourrais pas repartir car je verrais trop chez mes collègues ce qu'ils cachent, je le ressens trop ».

« Je passe à une 2^{ème} phase de changement de vie » : c'est une phase qu'Antoine veut à la fois ouverte sur les autres et recentrée sur lui. Dans un premier temps, il lui faut donc sortir de la « protection » qu'il s'est construite, ce « Bunker » d'isolement (en référence aux vétérans du Vietnam), et retrouver « une vie normale (...) quitter ses défenses et revenir vers les autres, le travail, les associations ». Plus que de combattre son souvenir douloureux, il s'agit de s'en dégager, « vivre avec et le maîtriser ». Frapper à la porte de Résonances Humanitaires représente pour Antoine un premier cap.

Au final, Antoine n'exprime pas réellement de regret pour le parcours qu'il a vécu : « Parce que je dois en tirer quelque chose de bien, une sagesse, une harmonie ». Il estime qu'il a progressé humainement, qu'il est plus attentif aux autres : « Je suis plus dans le registre du conflit parce que je le fuis ! (...) C'est une richesse, (...) une réponse aux questions que je me posais jeune. (...) J'ai réussi mon pari de départ avec moi même ». Son seul regret est le sentiment d'avoir été « flingué » dès le départ, de ne pas avoir eu le temps de vivre son parcours dans la sérénité.

UNE ORIENTATION PROFESSIONNELLE A DEFINIR

Qu'en est t-il donc de ce pas, qu'effectue désormais Antoine en France ? Toujours tiraillé entre son besoin d'action et de réflexion, il reconnaît que ses « *capacités intellectuelles sont à peu près intactes ! (rires) Mais l'action en prend un coup !* ». Le problème est qu'il ne sait pas comment il va répondre à ce besoin. La « *notion de déplacement physique* », est essentiel pour lui : sur le terrain, il pouvait épuiser cette forme d'énergie, et même s'il reconnaît qu'il l'a « *peut-être moins qu'avant* », il ne sait pas « *comment (il) supporterait d'être enfermé tout le temps dans un bureau* ».

Au delà de cette question, Antoine recherche avant tout un domaine d'activité et un environnement apaisant et paisible : « *Suite à mon PTSD, je fais totalement tout ce qui est agressif* ». En intérim, il avait compris que l'entreprise n'était pas le milieu qui lui convenait. Il serait confronté à plusieurs difficultés, les situations agressives, mais également sa propre « *tendance à commander* », due au statut de manager qu'il avait sur le terrain : « *Le problème c'est de trouver sa place et celle qu'on nous assigne, sans déborder. Rester dans un poste défini et carré me paraît difficile* ». Mais son « *plus gros souci* » serait qu'il ne « *prendrait pas ça au sérieux* ». A la différence des enjeux humains énormes au cœur du métier humanitaire, les enjeux industriels et commerciaux sont à ses yeux moindres, et le questionnement philosophique moins passionnant.

Concernant le travail associatif, Antoine se montre relativement sceptique. Il reconnaît que les relations humaines sont globalement plus chaleureuses qu'en entreprise, mais le « *manque de professionnalisme* » y est « *agaçant* ». Sa base de comparaison est double. Le CICR et les ONG d'un côté, tourné vers la réussite d'un programme dans des délais rapides. De l'autre les clubs associatifs de kayak qu'il a côtoyés avant de s'engager sur le terrain humanitaire : il y voit beaucoup de débats et de discussions pour arriver à définir les stratégies, ce qu'il juge « *sympa, mais fatigant* ».

Quand au social, Antoine estime que c'est un domaine qui touche directement à ses limites. En intérim, il avait travaillé de nuit pour les maraudes du Samu Social à Paris. En passant à son retour devant un centre d'accueil de SDF, il se dit désormais incapable de faire ce travail. A partir d'une anecdote, la rencontre avec un mendiant réclamant à manger dans le métro, Antoine explique qu'il « *ne peux plus* » : « *J'ai reçu une décharge (...) J'ai beaucoup de connaissances, mais aller dans le social me serait trop difficile* ». Antoine n'a pas encore passé cette étape : de retour sur Paris il ne voit pour le moment que les gens qui ne le mettent pas en danger, il est encore dans son cocon. « *Est ce que je supporterais les souffrances de gens dans la misère ?* »

Antoine se donne 6 à 8 mois pour trouver une orientation qui lui convienne. Il n'a pas d'urgence, ni d'impératifs financiers : son dernier statut de salarié au CICR lui permet de ne pas se précipiter, de prendre son temps. Il n'« *appréhende pas tant que ça* » cette phase de recherche : « *Si j'appréhende quelque chose, c'est de me tromper. Je n'ai pas envie de me tromper. Je dois tirer des conclusions de tout ça et je dois les accepter définitivement. Je ne sais pas encore ce que je vais pouvoir garder de mon expérience, utiliser et transposer... et les choses que je pourrais mais qu'il ne faut plus que j'utilise* ». « *Résonances Humanitaires, c'est un 1^{er} pied dans le processus de recherche (...) C'est un travail de réflexion et d'analyse, il faut que je me donne les moyens et le courage de le faire* ».

MARINE

Après des études de géographie, Marine a mené des recherches sur les migrations et le rôle des diasporas dans le développement de leur pays d'origine. Elle entre par ce biais dans le milieu associatif. Elle n'a pas d'objectifs clairs et précis. Intéressée par la question des flux migratoires, elle travaille sur la question de l'aménagement urbain des villes du sud. Originnaire d'Asie, elle part chercher des réponses quant à sa double culture.

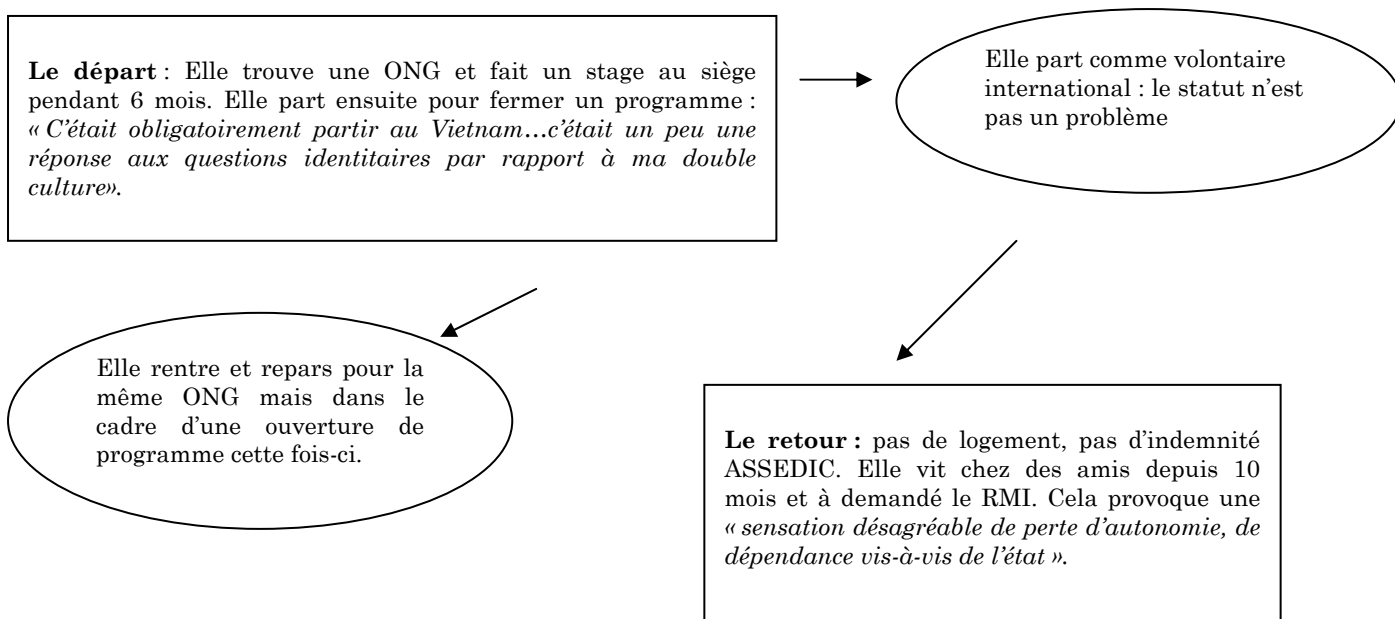
Des études généralistes sur les mouvements de population: *Je n'avais pas d'objectifs clairs et précis. C'était des études suffisamment ouvertes pour me permettre d'aller vers plusieurs branches différentes et j'ai choisi celle de l'international et tout ce qui était flux migratoires qui m'intéressaient un peu plus, parce qu'il y a pleins de spécialités en géographie. Je travaillais pas mal sur l'aménagement urbain des villes du sud, mais je n'avais pas d'idées précises de ce que je voulais faire derrière. Et c'est vraiment le fait d'avoir mis le pied dans le milieu associatif qui m'a décidé à m'orienter vers ce secteur là.*

Le départ en mission, un retour aux origines : *« C'était obligatoirement partir au Vietnam la première fois parce que c'était un peu une réponse aux questions identitaires que je me posais par rapport à ma double culture. Et parce que c'était aussi l'aboutissement des recherches que je menais dans le cadre de mon mémoire de maîtrise. Donc, oui, j'avais de toute façon l'objectif de partir au Vietnam et d'y travailler dans le cadre d'un projet de développement pour me donner une idée en gros de comment mettre en place un projet sur le terrain. Parce que j'avais vu la partie préparation, recherche de financements en France, mais je voulais voir l'autre versant »*

Les débuts du parcours humanitaire : *« Mon parcours humanitaire a d'abord démarré en France. Dans le cadre de mes études de géographie, j'ai été amenée à mener des recherches sur les migrations et le rôle des diasporas dans le développement de leur pays d'origine. Donc je suis rentrée par ce biais là dans le milieu associatif. Je me suis spécialisée dans la communauté vietnamienne parce que j'ai des origines vietnamiennes. Et donc, c'était mon premier pied dans le milieu associatif. Et dans le cadre de mes recherches, j'ai pris des responsabilités dans une association sur tout ce qui était projet de solidarité menés vers le Vietnam par des jeunes d'origine vietnamienne en fait. Donc ça a été un peu une découverte. Après j'ai eu envie d'aller un petit peu plus loin dans ce que je pouvais apporter à cette association là.*

Une formation pour partir *« Alors, la formation s'appelle « Préparation au premier départ » chez HUMACOP. Et il y a des intervenants de Bioforce dans le cadre de cette formation. Ça a la particularité d'être une formation courte. Parce que Bioforce, c'est des formations de longues de 6 mois à 1 an, et beaucoup plus techniques. Alors qu'avec Humacop, c'est un peu plus généraliste, mais ça reste un bon panorama de ce qu'est le paysage de la solidarité internationale en France et au-delà. Donc après cette formation, je cherche un travail en France, et j'ai cherché à faire un stage au sein du siège d'une ONG pour appréhender ce qu'étaient les réalités d'une ONG, parce que l'expérience que j'ai eue c'était dans une association où on procédait de manière un peu collégiale. Et j'avais besoin de me rendre compte un peu de la structuration des ONG aux sièges.*

Donc j'ai réussi à trouver un stage dans une ONG avec laquelle j'ai travaillé pendant 6 mois au siège et qui a finalement débouché sur une mission sur le terrain avec cette même ONG, au Vietnam



Des missions spécifiques : ouverture et fermeture de programme : *« La première mission était de 6 mois qui visait à fermer un programme et ensuite une deuxième mission de 3 mois qui visait à rouvrir un programme. Donc voilà, j'ai eu le droit à la phase fermeture et ouverture de programme, c'était une expérience assez intéressante et complète. C'est-à-dire que, contrairement à certaines missions où on remplace un volontaire qui est parti ou on reprend quelque chose qui existait déjà. Moi je suis arrivée et il y a eu un poste qui a été créé pour moi et j'ai mis entièrement en place un poste d'administratrice, toute la partie administrative de la mission, au niveau budgétaire, au niveau comptabilité, au niveau des ressources humaines et au niveau logistique »*

Elle reste un peu sur place *« Oui, ça m'a beaucoup plu ! Du coup, entre les deux missions, je suis restée sur place parce que je m'y sentais bien, et la mission a pris fin en février dernier, donc je suis rentrée en mars en fait »*

Les compétences acquises en mission : *« Gestion de programme, gestion financière, élaboration d'un budget, élaboration de rapports financiers parce qu'on était dans une phase de fermeture, donc on avait à rendre des comptes à tous nos bailleurs de fonds. Et je dirais que c'est plutôt des compétences que j'ai acquises sur place que des compétences que j'ai apportées directement... Apprendre à travailler dans un contexte culturel différent, apprendre à travailler avec du personnel national qui fonctionne pas forcément comme nous, apprendre les législations relatives au travail dans le pays de la mission et également apprendre à intégrer une équipe qui est déjà formée et arriver à... pas à s'imposer dans l'équipe mais à prendre sa place au cœur de l'équipe »*

« ... En fait, c'était une toute petite équipe. On avait une chef de mission expatriée, une assistante de mission qui était en gros le binôme de la chef de mission et qui connaissait très bien le programme, et on travaillait avec un partenaire institutionnel sur place qui menait toute la partie opérationnelle du projet. Et là-dessus, moi je n'avais pas du tout à gérer leur fonctionnement à eux. Moi je m'occupais de tout ce qui nous concernait nous. Et c'était un peu compliqué d'arriver à prendre ma place parce que je venais pour combler un manque de cette équipe là, c'est-à-dire, un manque par rapport à la gestion financière du projet qui nous amenait en réalité à fermer le projet. Donc il y a eu assez rapidement des tensions parce que j'ai demandé des comptes, j'ai demandé à pouvoir fourrer mon nez dans tous les comptes qui remontaient à deux années en fait ! Donc ça a été un petit peu difficile, bizarrement avec l'expatriée, et pas du tout avec notre assistante de mission vietnamienne avec qui ça s'est très bien passé »

La recherche d'une petite association pour conserver l'esprit associatif : *« J'avais fait le choix de pas travailler avec une grosse ONG parce que j'avais l'impression de m'éloigner du secteur associatif en fait. Donc je souhaitais une association pas trop importante. Et il se trouve que cette association est petite en termes de moyens humains, mais une grosse association en termes de moyens financiers quand même, avec des budgets assez importants. Et du coup, dans le cadre du travail que je menais au siège, il y avait un vrai esprit associatif dans l'action qu'on menait. Et c'est pour ça que j'ai fait ce choix là... Parce que je n'avais pas envie de me retrouver dans une ONG qui fonctionnait comme une entreprise. La démarche de choisir de travailler dans le domaine de la solidarité internationale était aussi parce que je m'étais rendue compte que le domaine privé ne correspondait pas à mes attentes, à mon éthique et seule l'association pouvait répondre à ces attentes, en tous cas à cette époque là ».*

Cette expérience l'aide à affiner son projet professionnel : polyvalence des postes et interactions dans les services : *« Alors elles n'étaient pas forcément très bien formulées à l'époque, maintenant elles le sont beaucoup plus. Mais c'est vrai que de travailler dans une organisation où c'est pas très bien structuré et où les postes sont souvent polyvalents est beaucoup plus intéressant que de travailler dans un service fermé et avec peu de relations avec les collègues qui font autre chose. Et là, le fait d'avoir une petite structure me permet d'avoir beaucoup d'interactions entre les services, et d'être à l'écoute de ce que les autres font, et ce qui permet aussi un peu plus la capitalisation des expériences ».*

Elle conserve une mauvaise image de l'entreprise privée : *« Alors, j'ai commencé par 3 ans d'expérience dans un institut de sondage où j'ai démarré en tant qu'enquêtrice sur des sondages à la fois politiques et un peu marketing. Et après, j'étais dans l'encadrement et la formation de ces équipes. Et pour moi, il y avait toujours l'idée derrière, par rapport à l'idée qu'avaient mes responsables hiérarchiques, que il y avait toujours cette attente de profit, il faut aller plus loin, il faut en faire toujours plus. Il y avait une espèce d'esprit concurrentiel dans lequel je ne me reconnais pas en fait. Après, il y a eu d'autres petites expériences dans d'autres secteurs d'activité, et pareil, j'ai toujours ressenti ce besoin de faire du bénéfique au détriment du bien être de la personne dans son environnement professionnel. Et il n'y avait pas toujours une vision globale de ce que l'entreprise cherche à faire en gros... Ce n'est pas forcément une très bonne vision du privé... »*

Le retour et le statut de volontaire : la précarité

Les questions liées au statut deviennent actuelles... au retour : *« J'avais un statut de volontariat de solidarité internationale, avec un premier contrat de 6 mois et un second de 3 mois... je me suis pas trop posé la question en partant en fait, par rapport au statut de volontariat international, par rapport à ce que ça impliquait au niveau social... Je m'en suis rendu compte qu'en rentrant en fait...*

L'absence de droits aux ASSEDIC : *« J'avais plus de droits ouverts au niveau des Assedic. Etant donné que la mission était courte, j'avais pas réussi à mettre suffisamment de côté pour pouvoir me rétablir et retomber sur mes pattes en France. Et du coup, j'ai eu l'impression que c'était un statut qui amenait vers la précarité si on ne prolongeait pas la mission sur minimum deux ans je crois. Parce que c'est pas possible avant je pense...alors, au bout de deux ans avec le contrat de statut de volontariat de solidarité internationale, et pas forcément en continuité d'ailleurs, il peut y avoir des gaps entre les missions, en fait on touche une indemnité qui permet de rebondir après en retour de mission, et qui permet de financer en gros son retour, donc tout ce qui est réinstallation en France, tous les frais qui sont liés à la recherche d'emplois... »*

La demande de RMI *« En rentrant, je me suis renseignée par rapport à mes droits Assedic, et j'ai vu que j'étais arrivée en fin de droits, donc je n'ai pas pu toucher d'allocation chômage. En revanche, j'ai monté un dossier pour pouvoir être bénéficiaire du RMI. Donc actuellement, je survie avec le RMI ».*

Elle doit aller squatter chez des amis : « *Donc en gros, je rentre du Vietnam après 10 mois... Je me retrouve sans logement parce qu'en fait, j'avais gardé mon logement pendant tout le temps où j'étais au Vietnam parce que j'étais en colocation et j'avais réussi à sous-louer la partie que j'occupais dans la maison, donc je gardais mon statut de locataire en France. Mais en fait, quand je suis rentrée, mes colocataires m'ont annoncé que chacun prenait des directions différentes et que chacun s'installait en couple. Du coup, je me suis retrouvée sans logement et à chercher dans mes relations qui pourrait m'héberger en attendant que je puisse trouver quelque chose... Et bah je crèche toujours (rires), ça fait 10 mois que ça dure. Je suis chez des amis qui ont la gentillesse de m'héberger, qui n'ont pas forcément la place pour, mais on arrive à s'en sortir quand même... Donc voilà, j'ai le droit au canapé dans le salon (rires) »*

Une situation difficile à accepter car elle renvoi une image de « non autonomie » : « *Bah difficilement parce que jusque là... Même avant mon expérience au Vietnam, j'ai toujours été autonome financièrement, au niveau de mon logement. Et là, j'ai vraiment l'impression d'être dépendante non seulement des aides de l'Etat, mais aussi des personnes qui ont la gentillesse de m'accueillir. Donc, c'est pas forcément facile à gérer, mais j'arrive à peu près à m'en sortir on va dire... Mais le besoin financier arrivé très vite, j'ai pas réussi à trouver encore le poste que je souhaitais en France, mais la question financière fait qu'il fallait que je trouve un travail, donc là, je vais démarrer un remplacement dans un secteur qui n'est pas du tout le mien ».*

Une piste : le travail « alimentaire » « *Je vais démarrer... un CDD, remplacement de congé de maternité au CNRS, dans un service administratif qui gère en gros les allocations qui sont attribuées pour les unités de recherche. Par relation, justement d'une amie avec qui je travaillais au Vietnam et dont la maman travaille là-bas et qui cherchait quelqu'un pour remplacer une des ses collègues.*

Elle projette de continuer à travailler dans la solidarité internationale : « *Alors, ça a pris un petit peu de temps en fait. Quand je suis rentrée, je me suis mise très vite dans ma recherche d'emplois, en sachant qu'à ce moment là, je souhaitais continuer à travailler dans la solidarité internationale en France.*

La rencontre affective influence le projet professionnel... la liberté n'est plus totale : « *Parce qu'il se trouve que j'ai rencontré quelqu'un qui s'est installé en France en même temps que moi, et qui était au Vietnam avec moi. Et donc on a décidé d'essayer de vivre dans la même ville, ou dans le même pays en tout cas ! Donc voilà, c'est pour ça que mes recherches sont plutôt orientées vers quelque chose en France... Lui vient de trouver un emploi à Paris. Donc voilà, j'étais plus tout à fait libre dans ce que je voulais faire, mais si j'avais été seule, j'aurais continué un peu mon expérience sur le terrain. Donc très vite j'ai envoyé un certain nombre de candidatures, j'ai été reçue en entretiens par pas mal d'ONG ».*

La difficulté de trouver un poste au siège des ONG françaises...l'absence de légitimité du terrain : « *Je répondais plus à des offres dans des services de gestion dans des ONG. Donc des postes de chargé de gestion. Ils ont des dénominations différentes selon les ONG mais ça pouvait être chargé de finances, ou responsable financier... Je cherchais ce genre de poste. Et il se trouvait qu'à chaque fois que j'allais voir une ONG, elle me disait « Ah mais on est intéressé par ton profil, mais on aimerait bien que tu passes d'abord par la case mission à l'étranger... On me reprochait un peu d'avoir une mono expérience avec qu'une ONG, et d'avoir une mono expérience par rapport à la destination géographique. Et du coup, on me demandait que, pour valider mes acquis dans le cadre de cette mission là, il fallait que je refasse une mission avec une autre ONG, avec d'autres méthodes de fonctionnement, avec d'autres outils de travail et avec une politique d'ONG différente. Et moi j'ai travaillé uniquement sur des programmes de développement, et donc on me demandait aussi parfois de passer du côté de l'urgence.*

Refaire une formation ? « *Cette phase a duré à peu près 3 mois et elle s'est terminée par une discussion que j'ai eue avec une DRH qui me disait : « Tu es arrivée à un cap dans ton parcours où soit tu poursuis dans l'international et tu repars dans une mission, soit tu te relances dans une formation qui permet d'avoir assez d'outils pour pouvoir travailler au sein d'un siège ». Donc là je me suis dit « Repartir, c'est non. Eventuellement formation, pourquoi pas... »*

Elle décide ne pas se lancer dans cette formation qui l'a conduit à repartir et à s'éloigner de son ami : « Avec comme objectif au départ un poste au siège, sachant que BioForce prépare pour des gens plutôt orienté terrain... y'en a une qui m'intéressait un peu plus qui était très spécialisée en fait. C'était une formation de coordinateur de projets spécialisé sur l'Océan Indien. Donc tu étais en plus décentralisé à la Réunion... (rires). Donc à cette époque là, mon ami n'avait pas encore trouvé son poste, donc on envisageait éventuellement de repartir à l'étranger... Et très vite il a trouvé quelque chose, donc du coup j'ai abandonné l'idée de repartir à la Réunion, surtout pour un poste qui devait déboucher sur un poste dans la région Océan Indien. Et au final, je me suis dit que j'allais trouver une autre formation en France cette fois ! Donc les formations de BioForce ne correspondaient pas à ce que je recherchais, et du coup, je me suis plus posé la question sur le secteur dans lequel je souhaitais travailler. Et c'est à ce moment là que j'ai élargi mon champ d'action à l'associatif, en dehors de la solidarité internationale. Donc tout ce qui était associations qui travaillaient sur le développement local, sur la question de citoyenneté, sur éventuellement des projets de solidarité mais qui prenaient pied en France. Et à élargir aussi aux collectivités territoriales qui mènent des actions dans le cadre de la coopération décentralisée .Et donc, c'est à ce moment là que j'ai rencontré Résonances Humanitaires.

La rencontre avec RH : « Alors Résonances Humanitaires m'a été conseillé par l'intermédiaire d'amis, par une personne qui travaille maintenant à Genève à l'Unicef, qui a été l'un des membres fondateur de Résonances Humanitaires. Et il m'a conseillé de prendre contact avec Résonances Humanitaires ».

Le contexte de la première rencontre à RH n'était pas « motivant » : « L'accueil a été très sympathique. Alors en fait, je ne l'ai pas trouvé très sympathique la première fois à l'espace Cerise. Ca se passait au mois d'août, donc il y avait la réunion mensuelle à l'espace Cerise organisée par Résonances Humanitaires où on rencontre l'équipe RH et les volontaires rentrant de mission. Et il se trouve que l'Espace Cerise était fermé ce jour là, donc on s'est retrouvé dans la cour assis en cercle, et j'ai eu l'impression au moment où je suis arrivée, il y avait une personne qui venait de rentrer de mission et qui était en train d'expliquer toutes les difficultés auxquelles elle était confrontée et son incapacité à se remettre dans le... circuit professionnel français... Ca faisait un espèce de tour de table comme ça, et j'ai eu l'impression que c'était une sorte de réunion des Alcooliques Anonymes ou je ne sais pas quoi ! La première impression n'a pas été la bonne ! (Rires).

Pas trop envie d'entendre les mêmes expériences : « Et moi, j'en ai rencontré pleins par mes relations des humanitaires qui sont dans la même position que moi, donc je connais ce truc là et je n'avais pas envie d'entendre les mêmes trucs en arrivant, mais plus envie d'entendre des réponses concrètes... Ensuite ce tour infernal de table s'est terminé ! Et là, on a pu discuter en petits groupes avec des gens... Et là, j'ai été prise en charge entre guillemets par François Dubois qui m'a fait remplir ma petite fiche d'inscription de suivi... Et puis il m'a dit que se serait peut être mieux pour moi d'avoir un suivi individuel pour m'expliquer ce que Résonances Humanitaires peut m'apporter et quelle était leur philosophie etc. »

La deuxième rencontre se déroule mieux et elle perçoit l'intérêt de RH dans sa volonté de se repositionner sur le marché du travail français : « Et ma deuxième rencontre avec Résonances Humanitaires s'est beaucoup mieux passée, avec un accueil très sympa, rue Orfila. C'est le directeur qui a repris contact avec moi. On s'est rencontré sur l'espace d'une matinée pour voir un peu quelles étaient mes attentes et de quelles manières RH pouvait y répondre. Et là j'ai senti qu'il y avait potentiellement des choses à prendre à RH, et quoi moi aussi je pouvais apporter des choses à des personnes qui n'étaient pas forcément dans le même cas de figure que moi, mais comme ça faisait déjà quelques mois que j'étais rentrée, il y avait des réseaux dans lesquels j'étais rentrée et dont je pouvais leur faire profiter... »

Besoin de développer son réseau professionnel : « On a dressé un peu mon parcours et ce que je recherchais maintenant. C'est-à-dire que je n'avais pas forcément besoin d'un accompagnement type bilan de compétences, ni accompagnement pour tout ce qui est passage d'entretiens ou recherche d'emploi, écriture de lettres de motivation, tatati tatata... Mais plus une ouverture des réseaux et des contacts, des gens qui travaillent dans les milieux où je souhaite travailler".

Elle s'inscrit dans une formation dans le champ de la coopération décentralisée : « *En fait je m'étais inscrite à la session de formation de l'agence Coop Dec au mois d'octobre et puis finalement ils ont annulé leur session parce qu'il n'y avait pas assez de monde. Donc je suis sur la prochaine qui devrait être en janvier... il s'agit d'une formation pour préparer au chargé des relations internationales dans les collectivités territoriales. Et il me semble que cette formation est plus réservée aux gens qui travaillent déjà dans les collectivités qu'aux humanitaires qui souhaiteraient se réorienter vers ce secteur là.*

Les dispositifs d'accompagnement à l'emploi du droit commun... la difficulté du suivi ANPE : « *Si on peut appeler ça un suivi... Donc premier contact Anpe juste quand je suis rentrée il y a 6 mois. Donc à l'époque, j'étais encore domiciliée en banlieue sud, en banlieue parisienne. Et je m'apprêtais à faire mon changement de domiciliation sur Paris. Donc le suivi a été très bref. Et le rendez-vous avec mon conseiller Anpe m'a dit que ça ne servait à rien qu'on avance dans le dossier maintenant parce que mon dossier allait être déplacé sur Paris, donc il fallait que j'attende d'avoir un rendez-vous avec un conseiller de Paris. Donc j'ai eu une convocation deux mois plus tard avec l'Anpe parisienne du 14eme arrondissement qui m'annonce qu'on n'allait peut être pas faire de suivi parce qu'on est en train de restructurer entièrement les Anpe sur Paris par secteur d'activité. Et donc, je n'étais plus dans le 14eme mais dans le 20eme ! Ok, c'est pas grave ! Sachant qu'à chaque fois que j'ai eu des entretiens avec des conseillers Anpe, d'une part c'était jamais la même personne, en plus les dossiers sont pas transmis, donc il fallait qu'on ré explique ce qu'on a fait parce qu'on a un parcours atypique et qu'on rentre pas dans leur listing, dans leur code de professions, ils arrivent pas à nous retrouver dedans, du coup, ils nous remettent à la dernière profession exercée qui correspond pas du tout à ce qu'on recherche... Enfin, c'était un peu maladroit de leur part ! Et en fait, ça ne m'avait rien apporté jusque là. Jusqu'au jour où ils décident de m'envoyer à l'Anpe du 20eme qui elle est spécialisée dans tout ce qui est développement local et qui sait ce que c'est le travail en association, avec un conseiller Anpe unique, qui est censé me suivre jusqu'au bout, jusqu'à ce que je retrouve un emploi. Et donc ça, ça s'est passé la semaine dernière. Donc il y a eu quand même 6 mois entre l'entretien post-retour et le vrai entretien pour voir où j'en étais à l'Anpe du 20eme. Et c'est vrai que là, j'ai trouvé beaucoup plus de répondant, avec quelqu'un en face de moi qui comprenait ce que j'avais fait déjà ! Et qui comprenait ce vers quoi j'allais, et qui du coup m'a apporté des réponses beaucoup plus cohérentes on va dire sur ce que j'avais envie de faire que ce que j'avais eu précédemment avec d'autres Anpe. Donc là, c'est un bon point pour l'Anpe du 20eme !*

La réorganisation de l'ANPE et le suivi mensualisé : « *Je leur ai dit en dehors du fait que c'est bien qu'il y ait quelqu'un qui vous suive régulièrement (parce que maintenant c'est des entretiens tous les mois maintenant normalement, et non plus tous les 6 mois où on a le temps de se perdre dans la nature), j'ai dit à mon conseiller que j'étais suivie par Résonances Humanitaires qui était une association spécialisée dans l'accompagnement des humanitaires qui recherchaient du travail en France ou à l'étranger et qui avait le même langage que moi et que je préférais être suivie par ces personnes là que par un conseiller qui ne pourra pas forcément m'apporter plus qu'une liste de sites Internet à aller regarder... Voilà !* »

Des pistes de réflexion quant à l'amélioration du travail de RH...l'emploi mais aussi le logement, les lieux ressources «*Alors peut être l'accès (je sais pas si ça existe) à tout ce qui est documents de travail, documents de suivi en fait, ou bien un service Intranet, qu'on ait pas forcément à se déplacer dans les locaux pour avoir accès à telle ou telle information, ou pour avoir le contact de telle ou telle personne... tout ce qui est dans la petite salle de réunion, sur le tableau d'affichage, que se soit des offres d'emploi ou je sais pas... des ventes d'équipement mobilier ou des recherches d'appartement, tout ce genre de choses, ce serait bien qu'on ait accès à tout ça sur internet. Ça pourrait être pas mal. Après, il faut qu'il y ait quelqu'un qui actualise les choses assez régulièrement, ça demande pas mal de boulot.*

L'impression d'être sollicitée mais de ne pas travailler sur son projet professionnel : « *C'est vrai que j'ai eu l'impression d'avoir rencontré pleins de gens différents dans les 3 passages que j'ai fait chez Résonances Humanitaires. Il y a eu Cerise la première fois. La deuxième fois avec Eric Gazeau où on était que tous les deux et ça s'était très bien passé. Après j'ai rencontré François Dubois, donc j'ai eu l'impression de passer mon dossier à quelqu'un d'autre. Peut être qu'il aurait fallu que je rencontre François Dubois depuis le début quoi !*

"Et puis après, j'ai été mise en relation avec plusieurs personnes, donc toi, Marie qui est en train de mettre en place des cercles de recherche d'emplois. Donc j'ai l'impression que ça part un peu dans tous les sens alors que j'ai un projet très précis et que finalement, j'ai l'impression qu'on essaye de me tirer les ficelles de toutes les choses que je pourrais apporter à Résonances Humanitaires et à son réseau, alors que moi, je n'ai pas encore de réponse concrète dans l'attente que j'ai. J'ai l'impression d'arriver chez Résonances Humanitaires, d'avoir une demande spécifique, qui est la mise en place de réseau avec des personnes qui travaillent en milieu de coopération décentralisée... ou au moins des outils qui me permettent d'aller vers ce secteur là, un espèce de décryptage de ce secteur, et en fait, je suis accaparée de demandes de la part de personnes qui sont dans les locaux : y'a Marie, ça serait bien que tu la rencontres parce qu'elle peut avoir des choses à t'apporter et tu peux avoir des choses à lui apporter, mais en gros ça n'existe pas encore et il faut qu'on mette en place un truc... Du coup, j'ai l'impression de pas avoir de réponse par rapport à mon attente, en revanche, je peux avoir pleins de réponses à pleins d'autres gens... Pleins de trucs différents, la mise en réseau parce que j'ai un réseau important dans le cadre d'autres activités associatives dont je peux faire profiter effectivement à d'autres personnes. J'ai l'impression de complètement m'éparpiller alors que j'arrive chez Résonances Humanitaires avec une demande très précise. Mon projet ne part pas dans tous les sens, à priori, je sais ce que je veux, je fais en sorte d'aller dans ce sens là. Et en gros, il pourrait y avoir qu'une réponse à mon attente, c'est la mise en relation avec des personnes qui peuvent m'aider à décrypter un peu le secteur... Alors pas directement en fait. Ils m'ont donné accès à la base de données qui est très bien faite d'ailleurs, la base de données des adhérents de RH. Donc j'ai relevé les différents contacts qui pouvaient être intéressants pour moi. J'ai pas encore contacté les personnes mais je pense qu'effectivement, il y a des personnes qui peuvent m'apporter leur aide".

RH va trop vite ? *« Je pense que la demande va trop vite. Dans l'accueil des nouveaux adhérents, il faut passer par une phase d'écoute un peu plus longue. Apporter déjà des éléments de réponses avant de solliciter une autre personne pour ses compétences à elle qu'elle peut apporter aux autres. Même si le principe de Résonances Humanitaires c'est ça, de l'échange, le partage d'expériences, de l'accompagnement mutuel etc.... Mais je pense que quelqu'un qui rentre dans Résonances Humanitaires parce qu'il se retrouve dans une situation où il est un petit peu perdu ou il a pas réussi à trouver par ses propres moyens le filon pour trouver un boulot ici ou ailleurs, je pense que cette personne là a besoin d'abord d'écoute, avant qu'on lui donne des réponses, des réponses un peu précises, avant de la mettre complètement dans le réseau ou qu'elle soit sollicitée de part et d'autres par des personnes qui ne font pas forcément du tout la même chose...C'est dans ce sens là. Après, j'imagine que moi j'étais suffisamment ouverte pour qu'on me le propose. Je ne sais pas comment ça se passe avec les autres, mais j'imagine qu'il y a des expats qui rentrent et qui n'ont pas forcément envie d'être mis en relation avec d'autres, mais moi je pense que j'étais suffisamment ouverte pour qu'on me le propose ».*

« ... Après mon expérience avec RH, elle est quand même courte. Ca ne fait que 2 semaines que je les connais. Mais peut être que c'est très différent avec d'autres personnes, peut être que je me fais aussi une fausse idée de RH. Je pense que j'ai pas encore eu tous les outils que RH met à disposition non plus... Alors François s'occupe effectivement de mon suivi, sachant que dès que je vais commencer à travailler, on va se voir un peu moins souvent. Ce qui m'intéressait beaucoup plus en fait, c'était le travail sur le cercle de chercheur d'emploi. Donc à priori, ça ne démarrerait qu'en janvier seulement où je serai à nouveau disponible »

Recherche de logement *« Je commence à chercher un logement là sur Paris... Parce que je vais à nouveau avoir un salaire donc je vais pouvoir à nouveau chercher un logement ! Ce qui n'était pas possible avec le RMI. Donc je pense que d'ici 2 mois, je serai à nouveau chez moi... j'ai la chance d'avoir un bon garant derrière pour pouvoir prendre un appartement donc on devrait y arriver quand même. Et je ne prends pas toute seule l'appartement. Je m'appuie sur quelqu'un qui est en CDI et qui est beaucoup plus solvable que moi on va dire, parce que c'est généralement ce que recherche les propriétaires. Donc voilà, je pense que je n'aurai pas trop de soucis à trouver quelque chose »*

LAURENT

« Ca va, j'étais clair ? Pas trop confus ?

- Non, non, impeccable. J'ai tout compris au contraire, tu m'as tout bien détaillé.
- Parce que j'ai un parcours un peu atypique.
- Tu trouves qu'il est un peu atypique ton parcours ?
- Ben je sais pas, qu'est ce que t'en penses toi ? J'ai pas un parcours commun (Rires !!!!) ... Vu de l'extérieur, y'a pas forcément de cohérence... Et puis c'est vrai que je me suis pas complètement réalisé »

Laurent, entretien du 20 juin 2006

41 ans, célibataire

Formation : Bac + 5, Master de Sciences Politiques, Géopolitique et relations internationales, Institut d'Etudes Politiques
Diplôme d'Ecole Supérieure de Commerce International, Ecole Internationale de Commerce et de Développement 3A (EICD)

Raisons de l'orientation humanitaire :

« Comment ça a démarré ?... C'est né en plusieurs étapes... J'ai toujours été intéressé par le social, pendant un moment je voulais être infirmier, ou assistant social, ou éducateur spécialisé... (...) J'avais envie d'aider. C'est peut être mon père qui m'a influencé. Je me souviens qu'il était inquiet et il m'avait dit que je ferais mieux d'aller dans le tiers monde plutôt que d'aller aider les cas sociaux difficiles...

« J'avais le goût des langues, le goût de l'aventure... J'ai fait l'armée, ça m'a donné un peu le temps de réfléchir. Après j'ai hésité (...) fac de psychologie, langues étrangères... Et puis comme j'étais aussi intéressé par les relations internationales, j'ai fait droit... Ca a pas marché... (...) C'est en feuilletant l'Etudiant que je suis tombé sur une annonce de l'école 3A, à Lyon. C'est école commerce et développement spécialisée sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique Latine... En fait c'était soit pour travailler dans les entreprises, dans l'exportation ou des entreprises locales sur les trois continents, ou pour travailler dans des organismes d'opérations, des ONG. Et puis bon comme j'aimais toujours un peu l'international, ça m'attirait... bon je me suis lancé. »

SA DECEPTION SUITE A SES PREMIERES EXPERIENCES HUMANITAIRES

« *C'était l'aventure* »

Stage de 2 mois pour une petite ONG en Irak - 1991 : Logisticien - « *C'était désorganisé, c'est l'humanitaire...c'est pas mal d'attente...pas mal de frictions entre expatriés par moment... quand tu trouves tes marques, t'es un peu laissé à toi... (...) J'ai été moyennement content de l'association, de l'encadrement, ça m'a un peu refroidi.* »
Stage à Genève dans un institut de recherche pour le développement social : « *C'était pas très intéressant (...) c'était très cher, et j'étais pas rémunéré, donc j'ai laissé tomber.* »

LE CHOIX DE SE FAIRE UNE EXPERIENCE EN FRANCE

« *Dès le début dans l'humanitaire, je savais un peu ce que c'était, que c'était mal payé, enfin bon j'étais bénévole, que y'avait pas de retraite...que y'avait le décalage aussi quand on revient en France (...) Je voulais pas repartir tout de suite, parce que je voulais faire une expérience en France mais je savais pas trop quoi faire* »

En 1991 et 1992, Laurent multiplie les recherches et les expériences en France. Il « *apprend le recrutement de A à Z* » lors d'un stage de 3 mois dans un cabinet de recrutement, et fait du « *porte à porte* » comme conseiller en prévoyance et retraite dans une compagnie d'assurance.

Il finit par intégrer MAC DONALD'S comme assistant manager pendant 2 ans (1993 / 1995). Cette expérience lui permet de mettre en pratique son intérêt pour l'hôtellerie restauration manifesté quelques années auparavant. « *C'était assez dur comme tu l'imagines (...) Ca m'a apporté bien sûr. Au niveau du management... la rigueur... la réactivité. Non, ça me plaisait, j'ai toujours été attiré par les Etats-Unis, bon comme j'avais envie de travailler je me suis dit 'Hop Mac Do !', société américaine (...) Ca a été dur, je veux dire en deux ans j'aurais été en mission c'est pareil.* »

Cette intervalle en France ne représente néanmoins pour Laurent qu'une étape transitoire. En témoigne le fait qu'il ne souhaite alors pas investir dans un appartement car il « *pense toujours repartir* »

« *Entre temps ça a été fini avec ma copine* »

Décision de s'expatrier pour de bon

« *Prise de conscience par rapport à ma vie, arrivé à 29 ans je me suis dit : 'Bon j'arrive à 30 ans, si je veux repartir c'est maintenant qu'il faut que je le fasse'. Donc j'ai démissionné* »

Cette décision, avec du recul, Laurent la juge comme « *inconsciente* » : même s'il avait toujours continué ses recherches, il ne retrouve pas immédiatement - « *J'ai encore galéré quelques mois* »

UNE SUCCESSION D'ALLERS-RETOURS POUR MIEUX CERNER SES PREFERENCES

S'en suit alors un enchaînement de missions, de retours et d'expatriations pour diverses structures :

- en Bosnie pour une ONG française pendant 4 mois en 1996
- en Bosnie pour une OI en 1997 pendant 2 mois 1/2
- en France pour retravailler 9 mois à MAC DONALD'S en 1997
- au Canada pour une association pendant 2 mois en 1998
- au Kosovo pour une OI pendant 3 mois en 1999
- au Canada pour retravailler 2 mois à l'association
- en Albanie pour une ONG belge 10 jours en 1999 ...

La plus longue de ces expériences sera aussi la plus significative : 4 ans et demi au Kosovo pour les Nations Unies, de 1999 à 2004 : « *Moi je m'intéresse plus au politique, parce que je pense que c'est plus le politique qui peut faire quelque chose que l'humanitaire (...) Qu'est ce qu'ils font les humanitaires ? Ils reconstruisent les maisons, ils gèrent les camps de réfugiés, la nourriture (...) En fait, j'aurais bien aimé continuer (...) dans les missions de maintien de la paix.* »

« *Mon collègue (...), lui, a réussi à décrocher un poste (...) lui, il avait fait Sciences Po Paris, il avait un DESS à Paris II (...) Et il avait aussi un Master d'une université américaine. Moi, j'avais qu'un Bac+4, donc c'est sûrement pour ça qu'il a été pris.* »

Il décide alors de devenir professionnel au sein des Nations Unies.

Mais les démarches que Laurent entreprend dans ce sens sont un échec. Il envisage donc de reprendre une formation universitaire, avant de repartir une nouvelle fois comme observateur électoral pour l'OSCE en Ukraine et en Albanie.

« *En 2006, quand je suis rentré de ma mission en Albanie l'année dernière, j'étais pris dans un Institut d'Etudes Politiques, pour un master en géopolitique et relations internationales.* »

Lors de nos rencontres, Laurent choisit de retracer consciencieusement le panorama de ses expériences. C'est cet exercice qui lui permet finalement d'en cerner les principales composantes. C'est de ces nombreux allers-retours que Laurent dégage ses préférences, ses déterminations et souligne les problématiques qui caractérisent son retour.

UNE VISION ASSEZ NEGATIVE DE L'HUMANITAIRE

Très vite Laurent présente son vécu de l'humanitaire en ONG comme des expériences non professionnelles. Son départ en Bosnie en 1996, qui s'est fait « *très rapidement* », est, encore une fois après son expérience en Irak, source de déception: « *je trouvais que c'était un peu désorganisé, pas très professionnel comme ONG (...) c'était pas vraiment ce que je m'imaginais comme boulot, tu sais, encadrer du staff, trier des médicaments...* », « *Ca reste quand même un métier à part... Les zones dans lesquelles on travaille, la vie qu'on mène, même si l'ONG se professionnalise de plus en plus... Ouais enfin, pour moi, on vit un peu le rôle des pompiers en fait* »

Quelquefois, les relations difficiles qu'il entretient avec certains collègues l'obligent à « *trouver des bouées de sauvetage pour respirer. J'avais sympathisé, y'avait un groupe de militaires français qui étaient là, un ancien officier supérieur de l'armée, un colonel à la retraite, très sympa, et puis des gendarmes sénégalais. Ouais donc je sortais pas mal pour me changer les idées, en dehors parce que c'était vraiment.... [silence].* »

Finalement, c'est la politique qui semble le mieux incarner son souhait de professionnalisation car les humanitaires, eux, sont des « *cow-boys* ». Après le récit de son expérience en Bosnie, à la question « *Qu'aurais-tu préféré?* », il répond : « *plus un boulot, peut-être pas dans un bureau, mais où on fait de l'administration, des finances, ... un boulot de représentation. Heureusement, y'avait quand même un meeting de coordination avec le HCR* ».

D'ailleurs, sa plus longue mission est celle qu'il a menée pour les Nations Unies au Kosovo en 1999, pendant 4 ans, une mission grandement politique : « *Le but de la mission c'était de remettre en place des structures au niveau municipal, au niveau de la ville, avant qu'un maire soit élu (...) j'étais le conseiller et le bras droit de l'administrateur municipal des Nations Unies, sur tout ce qui concernait les minorités, la sécurité, le domaine politique, économique, le développement, les projets, retours des réfugiés, le transport...* »

UN FORT DESIR DE PROFESSIONNALISATION

Rapidement, Laurent alimente ce désir de professionnalisation vers le politique d'une volonté de quitter la précarité du statut de volontaire : « *Et en plus j'étais pas payé. Avec PSF les 3 premiers mois t'es pas payé. T'es nourri, logé, t'avais peut-être un per diem de 300 dollars, non même pas dollars, deutschemark* ». « *C'est pareil (avec les Nations Unies), moi j'étais volontaire, on était payé 2000 dollars par mois :VLA (Volunteer Living Allowance). Sinon, il y avait le statut de professionnel aussi où là, t'as un meilleur statut, une meilleure couverture. Tu commences à avoir une retraite* »

Aux Nations Unies en 2004, il entreprend d'ailleurs rapidement les démarches pour devenir professionnel : « *La VLA, ça couvrait tous nos frais sur place. Mais bon, on a pas de retraite. C'est vrai que c'était un peu de l'exploitation (...) j'espérais toujours essayer de changer de statut, j'essayais toujours de me professionnaliser... Au début, quand j'étais arrivé, y'avait un circulaire qui disait « Si vous êtes volontaires, vous pourrez changer votre statut seulement après 1 an d'expérience. » Y'en a pas mal qui ont réussi à changer leur statut... Après ça a changé. On nous a dit que c'était 18 mois. Et puis 24 mois. Et après, ils nous ont dit « Non, c'est plus possible » (...) Ou il fallait qu'on démissionne, quitter son emploi, se retirer pour avoir un poste professionnel (...) C'est le système qui est pernicieux. Moi j'ai vu des personnes qui étaient volontaires comme moi, et qui sont passées professionnelles alors que moi j'ai rien... C'est écœurant* »

C'est cet échec, l'entretien mené avec le conseiller des carrières de l'ONU à New York - « *Il m'avait dit que si j'avais un Bac+5, ce serait quand même mieux* » - et l'exemple de son collègue, qui le pousse à envisager, à son retour, de compléter sa formation universitaire par une dernière année de master : « *J'ai postulé à Sciences Po Paris. Ce qui m'intéressait, c'était de*

faire un double diplôme qu'il y avait entre Sciences Po Paris et Columbia University à New York. J'ai été reçu à l'écrit mais pas à l'oral. La formation, c'était un Master de deux ans en affaires internationales. Moi je me disais « Y'a pas de problème. Avec l'expérience que j'ai, ça va marcher ». Les choses ne sont pas évidentes, il rencontre très rapidement des réticences : « Ils me disaient que j'allais vouloir repartir parce que je tiendrais pas en place. Instable quoi (...) on m'a dit aussi « Vu votre âge, pourquoi vous ne faites pas une formation d'1 an, parce que 2 ans ça va être trop long ».

UNE MULTIPLICITE DE MISSIONS REVELANT SON ATTRAIT POUR L'EXPATRIATION

En définitive, la difficulté de Laurent réside plus dans son attirance constante et profonde pour l'expatriation en tant que telle. Chaque fois, à chaque étape de son parcours et à la fin de ses missions, le processus se réitère. Que ce soit après la Bosnie en 1996 où, ayant une petite amie là bas, il souhaite « *rester un peu sur place pour voir s(il) peut trouver quelque chose avec les autres ONG* » ... ou encore après sa première expérience au Kosovo en 1999 : « *Moi mon idée en fait, c'était que je voulais retourner au Kosovo. Après ma mission humanitaire, j'étais reparti au Kosovo pour voir ce qu'étaient devenus mes interprètes (...) Je suis reparti au Canada, et là toujours pareil, je regardais pour y retourner...* », Laurent est pleinement porté par le fait même de vivre hors de France, un goût qui lui est essentiel.

Son lien avec le Canada prend d'ailleurs forme en ce sens : « *Je voulais faire la démarche pour immigrer* ». En 1997, il rentre en France pour retravailler 9 mois à Mac Donald's : « *C'était plus dans l'attente de repartir en fait, de partir au Canada (...) j'avais commencé le processus... j'avais fait la procédure...* »

Laurent se retrouve donc, finalement, à vivre en continu les problématiques liées au retour d'expatriation : « *C'est une expérience très riche, mais bon...c'est déstabilisant. (...) Et puis en plus moi, pour cumuler... Même des personnes qui sont dans le secteur privé, qui sont expatriés à l'étranger, c'est pareil, c'est toujours difficile de revenir. Je regarde souvent sur un site des témoignages de Français qui s'installent au Canada, et surtout au Québec, on voit que y'a pas mal de déceptions. C'est vrai que le retour, c'est une autre immigration. C'est vrai que moi j'ai fais pas mal de pays et en plus j'ai fais aussi de l'immigration au Canada (...) je te dis, j'ai un peu la tête comme si elle avait fait plusieurs tours.* »

Et là encore, Laurent trouve le rempart à ses difficultés en repartant, de nouveau : « *J'ai du mal à me poser... (...) les Balkans aussi ça me tente pas mal. J'ai des amis et y'a des possibilités et puis comme je parle la langue... Serbo-croate. Et puis quand je vois la situation ici, je me dis « Pourquoi pas essayer d'aller creuser les possibilités sur place ? » [silence] (...) Et puis c'est vrai que j'ai du mal en France... c'est vrai que j'aime bien vivre à l'étranger aussi. J'aime bien parler les langues étrangères... J'ai déjà vécu presque 8 ans à l'étranger. (...) du coup, c'est difficile de se stabiliser en France. Sinon, il faudrait que j'aie un job qui me permette de faire des déplacements, de travailler à l'étranger à l'occasion peut -être, ou d'être en liaison avec l'étranger... [Silence]*»



LE CHALLENGE DE LAURENT : DETERMINER UNE VOIE LUI PERMETTANT DE CONCILIER SES DIFFERENTS DESIRS ET DE REpondre A SON DILEMME... RESTER OU REPARTIR

Situation financière : - Sans RMI : « *Je leur ai pas demandé* »
- Vit de « *l'argent qu'(il) a mis de côté* »

« *J'ai un ami qui était au Kosovo et il m'avait dit qu'il avait reçu quelque chose... des Assedic ou de l'ANPE en rentrant. Mais moi j'ai jamais rien eu. Je leur ai demandé pourtant mais ils m'ont dit « Non, non, vous avez droit à rien »*

Logement : Logement familial

UN RETOUR EN FRANCE DOULOUREUX, DES QUESTIONS NON RESOLUES

« Disons que j'ai fais plusieurs virées mais je ne me suis pas vraiment encore arrêté sur quelque chose »

A son retour, Laurent se retrouve de nouveau partagé entre son envie d'approfondir son parcours humanitaire, son désir d'expatriation, et le besoin de s'implanter en France. Dans ce sens, toute porte ouverte semble être une opportunité, mais finalement aucune d'entre elles ne répond totalement à ses aspirations: *« En fait, je suis resté 2 mois et demi là-bas [Kosovo], en espérant que j'allais décrocher quelque chose, et puis non. Ça n'a pas marché. Donc, en mi-septembre 2004, je suis rentré en France (silence). Et puis je suis reparti au Canada. J'en avais un peu marre de faire des allers-retours. Je n'y suis pas resté longtemps parce qu'après, je suis reparti en mission. Et puis, en fait, je pensais reprendre mes études. Donc j'ai regardé pour des formations... Pendant ces deux années, j'étais en mission d'observation électorale, mais j'ai perdu pas mal de temps aussi... Je sais plus trop dans quelle direction aller... »*

Dans ces conditions, la réalité de son retour en France lui semble particulièrement complexe à gérer : *« C'est la sinistrose en France quand même... la situation économique, les médias ... Et puis bon, l'âge aussi... Je viens d'avoir 40 ans tu sais bien aussi quand on arrive à 40 ans en France c'est pas évident quand on a fait un parcours comme le mien... (silence) (...) j'essaie de prendre du recul par rapport à ma vie aussi. Et puis si tu continues là-dedans, après t'en sors plus ».*

« Moi j'étais toujours dans l'idée de reprendre les études, alors je lui ai dit que je n'étais pas disponible pour le moment »

Laurent continue à chercher dans les ONG, avec cette préférence qu'il a toujours eu pour les pays de l'Est, mais sans motivation réelle, ni résultats : *« J'avais postulé pour un poste de coordinateur pour couvrir l'ensemble des Balkans et Albanie, Macédoine, tout ça (...) J'ai eu pas mal d'entretiens quand même : en 2004 quand j'étais encore au Kosovo pour le poste d'administrateur financier, après, mi-septembre avec l'OSCE pour aller au Monténégro pour un poste d'admin et finances. Mais ça n'a pas marché, ils m'ont dit que j'avais un super CV, c'est bien, mais ils ne m'ont pas pris. Ensuite, en rentrant d'Ukraine, pour un poste de Humanitarian Affairs Officer, s'occuper des affaires humanitaires en République Démocratique du Congo, avec Oxfam, au bureau des affaires humanitaires. J'avais eu un entretien pendant 1 heure au téléphone qui était en duplex avec celui de Genève et celui de New York. »*

C'est finalement lui qui fait le choix de stopper ses démarches pour pleinement s'investir dans sa dernière année universitaire, d'autant que certains terrains d'interventions ne semblent pas lui convenir : *« C'est vrai que ça avait l'air assez chaud et je n'étais pas prêt à partir dans ce coin là, dans ce genre de conflits... (...) Je sais ce que c'est, dans quel climat de vie, le travail intense, le stress, l'insécurité... (...) En fait, moi je préfère l'Europe de l'Est ou l'ex Union Soviétique, être sûr.»*

Il est pris à Sciences-Po, pour un master en géopolitique et relations internationales en formation à distance. C'était à son retour d'Albanie : *« C'est dans la continuation de ce que j'avais commencé... arriver à avoir un poste professionnel avec les Nations Unies. Intégrer les institutions européennes. Ou sinon dans les collectivités locales... un poste plus politique... »*

Mais la formation ne correspond pas à ses attentes : *« C'était pas une bonne idée. La formation était pas bonne (...) j'étais parti en mission en Ukraine de janvier jusque début avril, et j'avais essayé de faire mes devoirs par correspondance. Mais c'était souvent des photocopies de journaux et on avait pas beaucoup de devoirs à faire, les cours sont creux (...) je comptais peut être repartir au Congo avec l'union européenne et je leur demandais de me dire quand seraient les dates d'exams. J'ai pas eu de réponse ! C'est pas très professionnel ! »*

Lors de notre premier entretien, Laurent en est là de ses questionnements : « *Je me suis dit « Est-ce que je dois laisser tomber la formation ou pas ? » Mais si on me recrute avec cette formation, c'est quand même une étiquette, un passeport. Mais finalement Marne La Vallée, ça aurait été aussi bien. Ils sont nettement plus professionnels, plus rigoureux (...) c'est une erreur de ma part. J'aurais du choisir une formation à temps plein... Et puis recommencer une année là, c'est un peu du temps de perdu. Donc je vais essayer de valider cette formation »*

RETROUVER LA MOTIVATION POUR REBONDIR

« J'ai plus trop la possibilité de me planter maintenant... »

JUIN 2006 : UNE PREMIERE PHASE DE RECHERCHE SANS REPERES

A l'heure de notre premier entretien, en juin 2006, Laurent entame une période de flou : il s'estime instable, incohérent, et manque d'énergie morale et physique. Sa difficulté réside dans son parcours qu'il juge non linéaire, ponctué d'interruptions, un parcours qui lui demande donc une réadaptation continue.

Cette impasse, il la vit comme quelque chose d'extérieur à lui : Laurent n'incarne pas ses choix.

La période de juillet à octobre 2006 ne lui donne pas plus les moyens d'avoir une vision globale de son cheminement. Ses démarches de recherche d'emploi sont rares, souvent dissociées de son bagage professionnel et sans résultats : collectivités locales et territoriales, assistant parlementaire, intérim - « *mais c'est vrai que ça me gonfle un peu d'aller faire du télémarketing ou tenir un poste de commercial dans une entreprise...le problème c'est qu'on devient exigeant* » -, des offres au Canada, un stage au ministère des affaires étrangères en ambassade à New York - « *mais bon, t'es pas rémunéré. En plus après t'as aucune garantie d'avoir un boulot* ». Et toujours le même problème : « *Il faut que je prenne le risque d'aller sur place là-bas et si ça marche pas, retour en France...»*

Laurent vit cette situation avec une forme de pression : « *C'est vrai que c'est assez dur l'atterrissage là... (silence) Et puis j'ai des décisions à prendre aussi. Dans 2 mois, j'espère que ça aura évolué* ». Il se doit au plus vite de trouver sa future orientation, notamment pour, à 40 ans, pouvoir se détacher de la dépendance financière qu'il a vis à vis de ses parents : « *il va falloir que je trouve un appart parce que là... c'est dur. J'ai besoin d'avoir mon indépendance* »

Dans cette optique, il ne s'interdit pas de repartir s'il le faut. C'est « *un peu une roue de secours* » pour lui, mais encore une fois un choix par défaut : « *Et là, dernièrement, j'avais passé le roster pour faire parti du HCR (...) c'était fin mai (...) mais c'est pareil, c'est pour repartir en mission. Je l'ai passé à tout hasard pour voir un peu ce que je vaux (...) C'est pas que ça m'intéresse des masses, mais bon... C'est vrai que financièrement, c'est plus intéressant que ce qu'on me propose ici...et puis ouais, si je vois que dans 5 ou 6 mois je galère encore, et on me propose quelque chose, et bien je le prendrais peut être... »*

Dès juin, il manifeste donc le besoin d'être accompagné par un consultant de Résonances Humanitaires : « *Je pense qu'il me faudrait un spécialiste genre coaching... (...) Pour me remettre dans les rails... parce que j'ai tendance à partir dans toutes les directions* ». Ce travail lui permettrait de « *transférer* » ses compétences - « *le côté humain, l'expérience que j'ai, les langues étrangères... L'animation de groupes et de réunion aussi* » - dans un job en France. « *C'est une remise en question. Ouais, un professionnel en ressources humaines et en coaching, j'espère qu'il pourra m'aider, ... peut-être me mener vers certaines voies... professionnalisation... (...) Qu'il m'aide à me donner des réponses par rapport à ce que je pourrais faire, en entreprise...»*

JUILLET / OCTOBRE 2006 : UN MANQUE D'ÉVOLUTION PESANT ET DEMOTIVANT

Trois mois plus tard, lors du deuxième entretien mené avec Laurent, il estime qu'il en est toujours « *au même point* » : « *On dit que c'est facile en France, je ne sais pas... (...) je pensais que l'intérim, j'y arriverais quand même facilement oui. (Long silence)... Pourtant je n'ai pas des prétentions salariales trop... très élevées* »

Laurent a obtenu son diplôme, alors qu'il ne pensait pas « *arriver au bout, surtout par correspondance* », ce qui le libère d'un « *poids* » certain. Mais alors qu'il y comptait particulièrement, le travail mené avec le consultant de Résonances Humanitaires n'a selon lui pas porté les fruits attendus : « *Hormis le CV, j'en suis toujours au même point* ». Le premier contact fut bon, mais à la 2^{ème} séance, il sent que son consultant est « *dépassé* » : « *De toute façon moi je m'en doutais... j'ai voulu essayé mais... je savais qu'il me fallait un bilan plus approfondi... (...) Disons que ce n'est pas vraiment coach... Je m'attendais à... (silence)... (...) A avoir des outils qui m'aident à avancer* »

La solution préconisée par Résonances Humanitaires ne semble donc pas lui convenir : il reconnaît avoir « *mis en valeur son CV* », l'avoir « *adapté en fonction de ses compétences* », mais il espérait « *faire le tri* », obtenir « *des choses plus concrètes* », et qu'à la fin de la session « *(il) saurait quoi faire de (sa) vie* » : « *Peut-être que j'ai avancé... d'une certaine manière... même si je m'en rend pas... compte* ».

De cet accompagnement, Laurent n'a donc pas tiré de réels bénéfices, et manque de confiance pour valoriser son parcours : « *Je continue un peu à me heurter à un mur (...) par rapport au CV... par rapport aux réponses que j'ai... (...) Je suis encore gêné dans les entretiens... je ne donne peut-être pas le meilleur de moi-même (...) Non ça doit être par rapport à mon profil... (silence)* ». Cela lui est d'autant plus difficile qu'il bute contre certaines représentations récurrentes : « *Ben c'est la mentalité française... (rire)... en général ! « C'est bien mais bon... est ce qu'il va rester stable?... Est ce qu'il va rester avec nous ? » ou je ne sais pas... (silence) (...) Ils demandent à chaque fois une expérience dans ce domaine en France... En fait je suis un peu comme un jeune diplômé je veux dire... et en plus j'ai l'âge... J'ai le handicap de l'âge aussi... »*

Il continue à postuler à droite à gauche, sans objectif déterminé, la variété des postes reflétant finalement ses différentes aspirations. « *J'ai continué à envoyer des candidatures dans les entreprises ou les organisations qui m'intéressaient. C'est vrai, c'est pas mal encore à l'étranger que j'ai envoyé...* » : L'ambassade d'Australie à Paris pour être responsable des visas, la mairie de la ville de Montereau, l'intérim pour être comptable, un cabinet expertise pour être secrétaire comptable, une organisation canadienne de maintien de la paix, une ONG danoise à Belgrade, le conseil régional de Seine et Marne pour être collaborateur de cabinet...

Toutes ces démarches s'avèrent être, au final, sans résultats, et la période de recherche que Laurent a entamé finit par lui peser : « *Je ne peux pas rester trop longtemps sans rien faire, ça fait 6 mois... Bon je fais quand même... je fais quand même mon master donc... Je ne suis pas complètement inutile (rires)* ».

Cela lui est d'autant plus difficile qu'il vit de plus en plus mal le fait de n'avoir de logement à lui : « *C'est psychologiquement assez dur par rapport à l'environnement familial quoi... Le regard des autres et puis des fois les commentaires (il souffle) On est encore plus mal à l'aise ! Ce serait ça qui me ferait repartir aussi à l'étranger... (...) Le stress... là où me mettre... je bouge avec mon ordinateur portable pour ne pas déranger quoi ! Un coup je vais travailler dans telle pièce, un coup dans une autre pièce... ce n'est pas facile... Là ça fait deux ans, je suis rentré... Tout est encore dans ma valise quasiment, puisque je n'ai pas de place.* ».

Ce n'est pas faute pourtant de multiplier les démarches en ce sens, mais il se trouve malheureusement confronté aux barrières liés à son manque d'activité ou de reconnaissance : « *Depuis que je suis rentré j'ai démarché pas mal... 10 ou 15 fois... aussi bien agences immobilières ou directement des particuliers... / Qu'est ce qui bloque ? / ...Que je n'ai pas de boulot... même en disant bon que j'avais de l'argent de côté, qu'on pouvait se porter garant... (...) C'est vraiment... je dirais le gros point mort... Ah oui, je n'ai pas d'indépendance. (...) en plus mes dernières missions avec l'OSCE en observation électorales, je n'ai pas de fiche de salaire, je n'ai même pas un document qui dise combien j'étais payé, enfin bon... »*

Cette situation oblige encore une fois Laurent à tourner en rond dans ses intentions : « *Je ne sais pas si ça marche avec l'ONU, j'ai vu qu'il y avait... Il recherchait pour Haïti, pour une mission de 6 mois, une équipe électorale... voilà... Puis euh... Ouais, peut-être le Canada. Enfin ce qu'il y a, je ne sais pas, je ne sais plus trop ce qu'il en est pour mon statut car ça fait un moment que je ne suis pas...je ne suis pas allé. Ouais peut-être, peut-être le Canada oui... (silence)* » « *Ca sera vraiment la dernière solution mais...éventuellement dans le... (il souffle)... dans le commercial ou... ouais l'hôtellerie... (silence)... Sinon ça m'embête un peu d'avoir refait un 3ème cycle et puis de reprendre des boulots qui vont être sous qualifiés par rapport à ce que j'ai fait... mais bon, peut-être je vais devoir y venir... (très bas) si j'y arrive pas (...)* Non par rapport à il y a 6 mois... hormis ce qui a avancé au niveau de mes études, j'en arrive à la même constatation c'est que... j'ai l'impression qu'il faut que je reparte à l'étranger pour arriver à m'en sortir... parce que là... »

A force de difficultés, c'est toute l'image que Laurent a de lui même, et de ses chances de rebondir, qui s'en trouve affectés : « *c'est une expérience enrichissante et valorisante...mais bon, l'atterrissage !!!* » (...) *L'humanitaire c'est quand même... assez scabreux hein ! Surtout pour les profils comme moi qui sont généralistes... Ceux qui sont ingénieurs ou contrôleurs de gestion, infirmières... ou qui sont dans le médical... ils peuvent se réinsérer facilement en France (...)* *Moi je pense que mon CV quand même en refroidit plus d'un !* »

« *J'ai vraiment l'impression que c'est bloqué partout... Désolé, mais je ne suis pas très positif. C'est hard !* »

« *Regretter, ben non je veux dire c'est fait, c'était l'état d'esprit dans lequel je me trouvais à chaque moment... C'est vrai que si c'était à refaire, peut-être que je le ferais autrement. Déjà je sais pas si j'aurais fait cette école. On peut pas revenir sur le passé, ce qui est fait est fait* »

NOVEMBRE 2006 / JANVIER 2007 : FRANCHIR UN CAP ET DEBLOQUER LA SITUATION

« *L'insertion ici... ça pourrait être quelque chose...ça me plairait...* »

Résonances Humanitaires a toujours gardé avec Laurent un contact attentif. Lui-même manifestait un certain plaisir à nous rendre visite, à discuter avec nous, à prendre le temps à nos côtés.

Le 09 novembre 2006, nous organisons une réunion d'information auprès de ceux qui, au sein de Résonances Humanitaires, abordaient une phase de recherche d'emploi. Celle-ci avait pour but de mettre en place de nouveaux cercles de chercheurs d'emploi : cette méthode de recherche groupée, avec rencontres hebdomadaires avait déjà fait ses preuves à Résonances Humanitaires et permettait notamment aux chercheurs de se créer un repère fixe dans leur recherche souvent routinière, les coupant ainsi de leur solitude et les amenant à réaliser de la richesse de leurs échanges et de leurs interactions.

Laurent, malgré quelques premières réticences, choisit de se joindre à un groupe, attiré par certaines des personnalités qu'il y rencontre alors.

De cette initiative, il revient changé. La dynamique de cette forme groupée de recherche à Résonances Humanitaires, et l'atmosphère qui se crée alors dans son groupe, lui correspondent finalement bien mieux que le coaching initialement proposé. Il regagne en motivation, en enthousiasme, et multiplie ses démarches de recherche.

Ce groupe lui permet somme toute de rompre son isolement.

Le 06 décembre 2006 : Laurent commence un CDD dans une association d'insertion (association d'insertion)
--

Il semble dans un premier temps ravi : l'activité lui plaît, l'investissement dans un secteur jusqu'ici inconnu le motive particulièrement. C'est une activité qui lui demande beaucoup de déplacements, d'énergie, à laquelle il peut donc s'investir pleinement.

Les derniers contacts téléphoniques que nous avons eus avec lui laissent pourtant entendre qu'« *il ne ferait peut-être pas ça toute sa vie* » et qu'il espère, dans le fond, un jour « *repartir* ».

ANNE

« Et je crois que j'ai mis... Mon nom ! [rires] Avant, mon nom était en tout petit. Et franchement, même encore aujourd'hui ça me fait rire. Je voyais, je ne voyais pas trop le problème. Mon nom était au même niveau que toutes mes expériences. Et en fait ... y'a plusieurs personnes qui m'ont dit « Ca va pas ! Faut mettre ton nom, ton identité, ton état civil plus en valeur ! On voit ton CV, on se souvient même plus comment s'appelle la personne de ce CV ! »... alors que moi c'était caractères 12 comme le reste tu vois. Ca j'ai complètement changé : je crois que c'est caractères 16 maintenant [rires]. Il paraît que c'est normal. Mais c'est assez révélateur de ma personnalité, faut que je me mette plus en avant. Y'a pas de honte je crois, t'es là pour te vendre... Donc tout ça, ça a vachement changé... »

Anne, à propos des changements effectués sur son CV, entretien du 03 octobre 2006

28 ans, célibataire, parents entrepreneurs

Formation : Bac + 5, Ecole Supérieure de Commerce, spécialité marketing
DESS Gestion de l'humanitaire
Année de césure chez Ford France, comme assistante chef de produit

Raisons de l'orientation humanitaire :

« J'ai été diplômée en 2001 et j'avais 23 ans. Et je me disais : '23 ans avec un bac+5, j'ai peut-être le temps de faire autre chose avant d'entrer dans la vie active'. Et surtout j'avais envie de donner, de consacrer une année de ma vie, à des gens qui en avaient besoin. Donc je me suis dit « je vais bosser pendant six mois pour gagner de l'argent, et me payer une année de volontariat, de bénévolat. »

« J'ai bossé pour payer mon année (...) J'ai fait vendeuse, j'ai fait du marketing, j'ai fait de la compta, j'ai accepté tout et n'importe quoi pour gagner au plus vite un petit pactole »

« Pendant six mois j'ai cherché en m'adressant à toutes les ONG, sans rien connaître du milieu. On m'a fermé pas mal de portes parce que j'avais absolument pas un profil médical, ou un profil d'administrateur ou un profil de logisticien. J'étais juste diplômée d'école de commerce sans aucune culture du monde du développement »

UNE 1^{ère} EXPERIENCE HUMANITAIRE QUI LUI REVELE SES VALEURS

2001/2002 - Haïti - 9 mois : Coordinatrice de projet - « *Ma première mission, ça a été la plus intense et celle qui m'a le plus marquée en fait. Et ça a été le tournant de ma carrière* ». Néanmoins, l'humanitaire ne représente qu'une trêve « *avant la vie active* », et non d'une démarche professionnelle en tant que telle.

MISE A DISTANCE - RETOUR AU POINT DE DEPART

En France, Anne postule chez L'Oréal et Danone en tant que chef de produit : « *Dans les écoles de commerce, ils te forment à ces grandes entreprises : Coca, L'Oréal, Danone, Ford... (...) C'était très valorisant, très prestigieux d'intégrer une entreprise pareille. Et comme j'avais toujours pas satisfait ce fantasme là, de retour je me suis entêtée et je leur ai écrit* »

Débriefings des entretiens : « *Anne, vous êtes beaucoup trop humaine, vous allez vous faire bouffer. Ici on a besoin de tigres et de gens qui veulent faire du profit.* »

Prise de conscience : « *Là, je vais essayer de vendre le maximum de pot de yaourt, ou des mascaras, ou je ne sais quoi. C'est quoi le combat de fond? (...) En quoi je serais motivée, qu'est-ce qui va me faire tenir ?* »

« *Et c'est quelqu'un de mon entourage qui m'a dit, et ça m'a fait pleurer, mais qui m'a dit : « Anne, tu te mens à toi-même (...) Sois honnête avec toi-même. Tu n'as rien à faire dans un département marketing.* »

Décision de changer son orientation professionnelle

« *Département marketing L'Oréal, c'est me mentir à moi-même... Même si tu vois j'aurais pu m'adapter, j'avais les compétences, ou les études pour, j'aurais pu être heureuse, c'est à la surface, c'est pas ce qui me motive (...) je n'aurais pas pu être autant épanouie que dans l'humanitaire* »

En mai 2003, Anne est prise comme responsable de projet d'une exposition photo dans une ONG française : « *C'est génial ! Parce que ça avait un côté commercial, faire le maximum d'argent, mais pas pour faire du profit, le but était pas le même* »

A la rentrée, elle décide d'approfondir cette voie et débute alors un DESS en Développement.

ETAPE 3 : LA VOLONTE DE DEVENIR UNE PROFESSIONNELLE DE L'HUMANITAIRE

« *Mon but c'était d'être administrateur à part entière* »

Elle enchaîne donc sur un stage de 4 mois en Afghanistan dans cette même ONG : Assistante contrôle de gestion « *Je me suis retrouvée avec une équipe avec une moyenne d'âge de trente ans, hyper dynamique, place aux initiatives, c'était...génial. Ils m'ont demandé de renouveler en Afghanistan mais j'avais commencé ce troisième cycle.* » -> Retour en France pour terminer son DESS

A la rentrée 2004, Anne suit une formation de 5 semaines pour être administratrice dans une autre ONG. Elle est envoyée en Sierra Leone pendant 4 mois : « *Ca a été assez dur, mais...fascinant. Dur au niveau de l'ambiance d'équipe des expat qui était bien pourrie... (...) énormément de jalousies, des personnes aigries de 45 ans...* »

Anne repart en Somalie en mars 2005 pendant 1 an : « *C'était professionnellement richissime. Socialement je me suis fait des amis pour la vie. En revanche, on était comme des prisonniers. Aucune liberté. couvre feu. des armes partout... Contexte super difficile. contexte sécuritaire hyper dur* »

« *Ils vivent des choses tellement difficiles qu'ils se protègent et ça devient des monstres.* »

INCIDENT SECURITAIRE EN SOMALIE

« *On a failli me tirer dessus* »

Arrêt de la mission - Retour en France

ETAPE 4 : LA DECISION DE FAIRE UNE PAUSE DANS SON PARCOURS

« *Risquer sa vie c'est bien, mais à ce point là c'est trop* »

« *Je me suis dit : Ok Anne... Haïti, Afghanistan, Sierra Leone, Somalie, c'est bon, t'as donné, c'est pas les pays les plus faciles... t'as le droit de te protéger un peu, t'as le droit à un petit peu de douceur... (...) Je me sentais plus fragile. Alors que j'ai toujours été très solide (...) Je me suis dit : « Il est temps, c'est peut-être un signe, faut s'arrêter là ». Enfin, faire une pause en France, à Paris, près de mes proches, je me dis que ça me rééquilibrerait... »*

La brusque interruption de sa mission oblige finalement Anne à réfléchir sur l'évolution de son parcours et à discerner les éléments qu'elle juge fondamentaux pour la suite de son cheminement.

UN PARCOURS D'ABORD MARQUE PAR LA RECHERCHE D'UN METIER IDEAL

La première partie des démarches initiées par Anne est avant tout marquée par la quête d'un avenir professionnel.

Dans un premier temps donc, l'humanitaire ne semble pas répondre à son attente. Elle le conçoit avant tout comme un lieu où peuvent s'exprimer ses croyances. L'expérience à Haïti lui permet ainsi de mettre en œuvre ses valeurs et son idéal : *« C'est pour ça que c'est magnifique, c'est un don de soi énorme, moi j'essaie de tout donner (...) J'y crois, je crois à la bonne intention, et je crois que c'est possible de changer le monde chacun à son échelle. Ça j'y crois mais dur comme fer ! (...) Pour moi, ces missions c'est contribuer aussi à changer le monde, à faire en sorte qu'il y ait moins d'injustices sur Terre, entre le Nord et le Sud. Sœur Emmanuelle dit ça : ' Ce sont des gouttes d'eau ce que vous faites, mais y'a pas de grand fleuve sans goutte d'eau.' C'est vrai ! Cette image je trouve qu'elle est vraie ! »*

Ce vécu reste donc de l'ordre du personnel : l'humanitaire n'est pas un métier, il est un état d'esprit. Les valeurs qu'elle a découvertes au cours de cette expérience restent dissociées de son désir professionnel.

Les débriefings des entretiens qu'elle passe dans le but d'intégrer de grandes entreprises de renom à son retour en France, ainsi que les retours de son entourage, sont un choc et agissent alors comme un révélateur : ses valeurs lui sont inhérentes et Anne se doit de les intégrer à son métier. Il lui faut donc se trouver un métier à finalité juste.

Le milieu de l'humanitaire qu'elle a d'abord vu sous un prisme personnel et émotionnel, prend peu à peu forme et gagne en technicité. *« (rires) Je savais pas ce que c'était. En fait, pour moi... En prépa, j'allais dîner avec des SDF tous les mois par le biais de la banque alimentaire. A l'école, y'avait une association humanitaire, je faisais trois fois par semaine du soutien scolaire pour des enfants placés par la DAS dans des foyers. Ça pour moi c'était ça l'humanitaire, c'était vraiment aider l'autre, aider l'autre, point. Y'avait pas... (rires) ... toute cette notion de bailleur de fonds, j'savais pas ce que c'était, cette notion de cycle de projet, d'évaluation, de monitoring, de cadre logique. Tout ça, j'étais à mille lieux de savoir ce que c'était ! Je ne savais pas que ce monde pouvait être aussi professionnel, parce que c'est réellement professionnel ! Ce qu'on fait sur le terrain, franchement, des fois c'est un poste de management à part entière ! Et ça je le savais pas du tout à ce moment là ! Pas du tout ! Pour moi c'était des infirmières, des médecins et des profs. Je ne voyais pas le côté gestionnaire. Après, à force de creuser, tu te dis : « Mais si, pour mener un projet, t'as besoin de quelqu'un pour coordonner tout ça. Pourquoi pas un chef de projet... ». Mais ça n'allait pas de soi. Tu vois, j'avais la vision... très catholique de la chose... Le grand cœur... Plus maintenant évidemment ».*

C'est la maîtrise, les compétences et l'efficacité qu'elle découvre notamment au contact de la réalité du terrain qui la conduit finalement à l'envisager comme une orientation en tant que telle.

Cette révélation prend tout d'un coup sens dans sa recherche du métier idéal : le milieu de la Solidarité Internationale peut à la fois être l'espace d'expression de ses valeurs et celui de son ambition professionnelle. Ses deux principes de vie sont réunis et conciliés dans un même domaine d'activité. *« J'ai trouvé un boulot dans une ONG ici, en tant que responsable de projets, c'était pour l'expo photo (...) l'objectif de l'expo c'était de récolter des fonds pour former les Afghans au métier du journalisme. Ça a été un grand succès, ça a super bien marché, y'a plein de visiteurs, super ambiance, plein d'animations, super belle couverture médiatique. On a fait 250 00 euros de chiffres d'affaire. Et ils m'ont demandé de partir en Afghanistan pour structurer un peu le service financier. Je suis partie quatre mois, faire pas mal de finance, de compta, de formations comptables, un audit financier et administratif. Je prenais toujours autant mon pied pendant ces missions, j'apprenais à fond. Ici c'était génial aussi parce que je sentais que je menais un combat, je faisais partie d'une équipe qui avançait dans la même direction, tous les membres de l'équipe avaient les mêmes valeurs, les mêmes convictions... quasiment, à peu de choses près. Enfin, les valeurs fondamentales on les partageait. Et ça c'est essentiel pour moi »*

LA RECHERCHE DE L'ENVIRONNEMENT ADEQUAT

Si le parcours d'Anne est dans un premier temps marqué par l'évolution de ses représentations de l'humanitaire, une forte rupture s'opère au cours de ses expériences de terrain.

De Sierra Léone, elle rentre affectée par le contact qu'elle a eu avec des équipes trop marquées par la dureté de leurs expériences. Entre ses deux missions, (Afghanistan / Sierra Leone) il n'y a pour elle « *rien à voir, pas du tout la même ambiance, pas le même dynamisme, et surtout des gens amers, qui sont restés dans un monde dur trop longtemps, peut-être trop longtemps. Et qui du coup, pour se protéger, ils en deviennent quasiment insensibles* ».

La fréquentation de ceux qu'elle nomme elle-même comme des « *monstres* » est sa première désillusion concernant l'humanitaire. Lors du dernier entretien effectué en décembre 2006, elle en viendra même à affirmer, hors enregistrement être vraiment heureuse d'avoir quitté le milieu humanitaire, parce que c'est un milieu « *froid* » et « *triste* ». Pour elle, rester 10 ans sur le terrain humanitaire, ça « *détruit* », c'est trop « *déprimant* ». Elle prend donc une décision : « *Je me suis dit qu'une seule chose c'est que je voulais pas être aigrie comme ça, et je voulais pas terminer routarde de l'humanitaire* ».

Finalement, même si elle repart une dernière fois en mission en Somalie, Anne se découvre une composante essentielle pour son parcours : elle a besoin d'être entourée d'un environnement de travail positif et engagé. Elle avait déjà perçu cette nécessité lors de son passage à Ford : « *y'avait 300 salariés, on était 100 stagiaires, ambiance de jeunes. Mais en fait, ça veut dire qu'on avait tous des vrais postes. Et tu vois, j'étais « Assistante chef de produit » alors que je n'étais même pas diplômée tu vois ! (...) Ouais, c'était un boulot classique, normal, mais ce qui était génial c'est que je m'entendais super bien avec mon boss. Y'avait une ambiance de feu dans le département, on était 2 filles pour 12 hommes, on était les princesses, c'était très macho tu vois. Donc tu vois on était les « bien entretenues », ils nous respectaient en même temps ! (...) Ouais, l'automobile c'est un secteur assez sympa ! Bon y'a des bourrus et des machos qui travaillent là dedans, des gens un peu rustres. Mais y'a des choses à faire ! C'est dynamique, hyper dynamique (...) je me suis éclatée* »

Malgré le fait qu'elle était peut-être dans un milieu un peu éloigné de ses convictions, elle avait été séduite par l'ambiance et l'atmosphère sympathique et hyper active qui régnait dans l'entreprise.

C'est cette condition qui, au sortir de son expérience humanitaire, va prendre le dessus. Après l'incident qui survient en Somalie et le repos qui s'en suit, Anne se remet à chercher un emploi. Mais elle ne cible plus uniquement les ONG. La question n'est plus de savoir uniquement si la structure a une finalité juste et idéale, mais dans quel dynamisme elle travaille. Au-delà des convictions et des valeurs, la question même de l'environnement de travail devient primordiale.



LE CHALLENGE D'ANNE : TROUVER UNE STRUCTURE DYNAMIQUE A LA HAUTEUR DE SA VALEUR PROFESSIONNELLE ET DE SES EXIGENCES MORALES ET ETHIQUES

Situation financière : RMI, sans Assedic, a pu faire des économies

Logement : Logement familial, mais envisage d'acheter un appartement avec ses économies

REPRENDRE LE CHEMIN DE L'ENTREPRISE, DIFFEREMMENT

POUR RETROUVER UN EQUILIBRE FINANCIER ET UNE LEGITIMITE SOCIALE

ETRE PAYEE A LA DIMENSION DU TRAVAIL QU'ELLE FOURNIT

Pour Anne, au retour de mission, c'est une évidence : les compétences et les capacités qu'elle a développés lors de ses expériences méritent d'être autrement mieux rémunérés : « *(J'aimerais) gagner ma vie correctement. Correctement, donc en gros, être capable de vivre à Paris de manière autonome. Jusqu'à présent j'étais volontaire, donc là j'ai besoin de gagner un peu ma vie correctement* »

Ce statut, elle reconnaît l'avoir choisi, même si elle n'en est elle-même pas totalement certaine - «*Ah ben je l'ai choisi à chaque fois tu vois. Ça a été un choix, j'ai accepté. J'avais pas... trop le choix non plus mais je l'ai accepté. Je l'ai fait en connaissance de cause* ». Elle n'estime pas en avoir souffert réellement jusque là : il lui offrait une certaine liberté: « *à l'étranger j'avais pas de charges, j'avais de la chance, j'ai même réussi à un petit peu économiser (...) Non non, mais c'est pour ça que j'ai aussi choisi ce statut là, c'est parce que j'ai une chance extraordinaire, je pouvais me le permettre... je vivais de ce que je gagnais et comme j'avais pas de charges j'étais très libre ! J'étais hyper libre !* »

Néanmoins, et puisqu'elle a finalement inscrit son expérience à un niveau professionnel et non plus uniquement charitable, ce statut précaire provoque chez elle un sentiment d'injustice. Anne estime qu'elle mérite plus : « *Mais là... c'est même plus la peine de m'en parler. (...) j'ai 28 ans, gagner 600 euros par mois c'est pas possible ! (...) Sauf si ouais, je repars à l'étranger, là je peux continuer à gagner 600 euros par mois. Mais ça va faire de moi quelqu'un de moche, d'aigri, d'amer, je perds ma crédibilité, non c'est... c'est pas possible quoi. Faut arrêter, y'a aucune cohérence par rapport à ce que j'ai fait avant, par rapport au milieu d'où je viens (...) je pense que quelqu'un, je sais pas quelqu'un qu'a...n'importe qui, n'importe qui, pas forcément moi, Bac + 6, 4 ans dans des pays pourris, ça se valorise je pense. C'est fou tu vois. Bosser gratuitement ça va un moment mais... Et je l'ai fait en connaissance de cause, je l'ai choisi et si c'était à refaire je le referais. Mais y'a un moment donné tu vois, j'ai aussi envie de, comme là je souhaite ré habiter en France, particulièrement à Paris, (...) Avec 600 euros je peux pas. Et si je veux un appart, un appart et pas vivre chez mes parents, avec 600 euros je peux pas. C'est juste avoir une vie normale, avoir une vie normale. Indépendante, autonome... »*

> Elle ne peut donc plus concevoir de rester en marge d'une normalité salariale et il s'agit désormais pour elle de tourner une page : « *J'en ai bien profité, mais... (...) c'est plus possible, donc faut passer à autre chose. Et un statut de salarié je pense que c'est normal, j'aimerais bien avoir un statut de salarié ! [rires]* »

HARMONISER SES EXPERIENCES HUMANITAIRES

Anne ne veut pas être marquée « humanitaire » pour la suite de son parcours. Elle refuse de s'enfermer, souhaite découvrir d'autres milieux et s'aventurer vers d'autres formes d'emplois. Intégrer une structure privée lui semble être la solution : « *Pour rééquilibrer mon CV. Ça fait 4 ans je suis en ONG, j'ai pas envie d'être étiquetée ONG parce que je pense que ça serait passer à côté de quelque chose. Je respecte le monde des ONG, je respecte le monde de l'entreprise, mais je pense qu'on va être amené de plus en plus à travailler ensemble, et si je veux vraiment être efficace, il faut aussi que je travaille dans le monde de l'entreprise avant de pouvoir faire l'interface... Avoir une expertise. Et après, malheureusement en France, tu travailles dans une ONG c'est pas forcément très valorisant... (...) rebalancer mon CV, retrouver du privé, ça complétera bien cette expérience ONG. Je veux capitaliser sur ce que j'ai fait à présent et le compléter par quelque chose d'un petit peu différent pour continuer à me garder des portes ouvertes, si jamais je sais pas un jour j'ai besoin de me réorienter ou j'ai besoin de gagner plus d'argent* »

POUR ALLIER SES CONVICTIONS ET UN ENVIRONNEMENT DE TRAVAIL DYNAMIQUE

« - C'est quoi ton rêve aujourd'hui ? - Mon rêve, en termes professionnel... Ca serait vraiment trouver un super poste dans une super structure brillante, pure, qui mène... des activités louables et nobles »

Sans se fermer le chemin vers les ONG, Anne envisage de trouver le poste adéquat dans une entreprise éthique, lui permettant de préserver ses valeurs et de répondre à son attrait pour l'entreprise. Cette vision idéale lui est notamment rapporté par un livre : *« Quand tu lis 'L'Entreprise Verte' d'Elizabeth Laville qui est la fondatrice d'Utopie... Utopie, c'est un cabinet de conseil qui aide les grandes entreprises comme L'Oréal, Danone et tout à rédiger des chartes de développement durable. Pour les entreprises cotées en bourse maintenant t'as une loi qui est posée qui les oblige à rédiger un rapport pareil. Et Utopie s'est créé pour aider ces boîtes à rédiger ces rapports là, et après ils ont développé leurs services, ils essayent de revoir les stratégies d'entreprises et d'inclure plus de respect, plus de respect de l'environnement, respect des employés, payer correctement ses employés, quand tu délocalises ton entreprise essaies au moins de ne pas exploiter tes employés mais de les payer un prix juste pour qu'ils puissent scolariser leurs enfants... En fait, t'as plein de critères que tu peux respecter et si tu les respectes eh ben voilà, tu contribues à un meilleur monde. En fait, elle parle de l'entreprise comme élément moteur, pour changer le monde. Elle dit : « Aujourd'hui, profitez de l'entreprise, arrêtez de la critiquer, elle peut aussi contribuer au changement de la planète ». Donc c'est pour ça que maintenant je ne sais pas trop si je vais me réorienter vers les ONG... »*

L'ambition d'Anne se porte sur ce type d'entreprises, *« de belles entreprises qui sont dirigées par des mecs qui croient en ce qu'ils font. Le meilleur exemple c'est Nature et Découvertes. C'est un écolo à la base, il a entraîné tout le reste de sa structure par cette envie de respecter l'environnement, et c'est pas pour rien que ça marche. Le mec je l'ai rencontré, c'est un écolo (...) un vrai. A tel point que sa vie perso et professionnelle, tout est lié. »*

APPRENDRE A SE VENDRE ET S'APPROPRIER SON PARCOURS

LA REALITE ABRUPTTE DE LA RECHERCHE D'EMPLPOI EN France

En explorant le marché de l'emploi français, Anne se retrouve tout d'abord en difficulté : juillet et août est une période de vacances, tout *« est super calme »*. Elle se dirige dans un premier temps vers les fondations privées, *« j'ai fait pas mal de candidatures spontanées parce que en fait il y avait très peu d'offre »*, mais elle n'obtient aucun résultat positif.

Elle décide finalement de se retourner vers le milieu des ONG, qui reste malgré tout, son domaine d'exercice privilégié, et, *« au cas où »*, *« une bonne roue de secours »*. Elle s'adresse aux sièges : *« C'est un milieu qui me plaît. Et en plus je connais pas le monde de l'ONG depuis le monde occidental j'ai envie de dire. Je connaissais le terrain, j'ai des idées de la manière dont ça se passe ici, mais j'ai des idées de quelqu'un qui est sur le terrain. Et je pense que c'est très différent de la réalité »*. Elle postule pour Action Contre la Faim, Médecin du Monde, Médecins Sans Frontière, Solidarités, la Croix Rouge ... mais les ONG finissent toujours par prendre des gens plus seniors qu'elle.

Face à la démotivation et au calme plat de l'été, elle décide de prendre du recul et se met à travailler à l'organisation d'une exposition liant l'Art et le développement durable afin de se concentrer sur autre chose : *« J'en avais ras-le-bol. Je me disais j'vais jamais trouver (...) alors que je sais que j'ai un parcours intéressant. ...Que j'ai des compétences réelles et que y'a des trucs à vendre, je le sais !...mais quand ça fait 3-4 mois que t'es seule et que tu réfléchis seule sur ton projet et que finalement t'es toujours seule, tu commences à perdre confiance (...) Je me suis dit que ça sert à rien de lutter contre quelque chose que tu maîtrises pas (...) J'aurais été en... perpétuelle introspection et c'est pas bon quoi. Au bout d'un moment, réfléchir sur toi tout le temps, ça suffit ! Donc avoir un projet qui permet de te sortir de ça, c'est génial. Ca m'a permis de rencontrer pas mal de gens... de continuer à me motiver mais sur autre chose tu vois. »*

Retrouvant son entrain, Anne choisit donc de fonctionner différemment : « *Ca se passe toujours super bien aux entretiens, mais... y'a toujours d'autres candidats plus âgés ou plus convaincants qui passent devant (...)* Tu te dis *J'ai beau être intéressante, je ne suis pas la plus convaincante (...)* ce que j'ai fait c'est qu'en août, j'ai un peu retravaillé mes outils, CV, lettres (...) j'ai revu mon discours avec des gens, je me suis fait aider. »

L'OPTIMISATION DE SES OUTILS : LE DISCOURS, LE VOCABULAIRE, LA PRESENTATION

Il s'agissait pour Anne d'« être plus convaincante », d'« employer des tournures plus audibles ». Anne reconnaît qu'elle n'avait pas encore « atterri » : « *Je crois que j'ai atterri en août tu vois, ... mais vraiment!!* ». Ce travail sur ses outils représente finalement le moyen de reprendre contact avec un fonctionnement de société français dont elle avait en quelque sorte décroché : « *J'ai eu le sentiment... d'adapter mon discours en août seulement. J'étais encore perchée* »

A la question « *C'est quoi être plus convaincant ?* », Anne répond que c'est « *déjà gagner de la confiance en soi* ». Elle estime qu'elle manquait encore d'assurance et de « fermeté ». Elle commence donc par éliminer toutes les tournures « *qui pouvaient laisser penser qu' (elle) n'était pas sûre (d'elle)* » : « *'Je pense que', ou 'j'espère vous montrer'... Tout ça c'est à bannir. C'est pas 'je pense que', c'est 'j'ai ces compétences-là' ou 'je suis sûre de pouvoir vous apporter machin'...* »

Elle apprend également à utiliser « *le langage d'ici* », un vocable parlant pour le marché de l'emploi français : « *Ne plus parler de 'sécurité', parce qu'en France, ça fait rire les gens, on parle de sécurité, c'est : videurs, interphones. Alors que quand t'es expat, c'est pas du tout ça ! Maintenant, je parle de 'relations diplomatiques avec le ministère de l'intérieur, de la défense' (...)* Pour moi, ce sont des grands mots que j'osais pas employer alors qu'en fait, ben si, ça représente une grosse partie de ce que j'ai fait. Donc y'a des mots comme ça que j'ai appris à intégrer dans mon discours... »

De même, elle travaille sur la présentation de ses compétences et de son CV : « *Ces trois derniers mois, j'ai essayé de mieux cerner ce que je voulais faire ou ce que je pouvais vendre tu vois. Je crois que au moment où je t'avais rencontrée, j'avais fait un CV ultra méga financier, limite on voyait mon CV et on disait 'Elle, elle va être contrôleur de gestion' ! ... (...)* Je l'ai complètement refait mon CV, franchement il est 10 000 fois mieux ! (...) On m'a dit déjà *'présentation plus originale que la norme', que je me distingue des autres (...)* Il fait moins pack. » « *Je me suis pas exprimée de la même manière : par exemple j'ai enlevé 'responsable de la sécurité' (...)* La gestion des ressources humaines... *Je l'ai beaucoup moins détaillée parce que c'est une notion qui parle, qui parle d'elle-même. Mais ça j'avais oublié, mais en France, 'gestion des ressources humaines', c'est super clair ! (...)* Mon expérience chez Handicap en Somalie elle prend moins de place (...) Quand on s'est rencontré, j'avais que mes expériences en ONG. Plus du tout maintenant. Maintenant j'ai raccourci un peu Somalie, laissé les autres, mais surtout j'ai rajouté mes 3 expériences en entreprise qui sont intéressantes... (...) 1 an chez Ford, 4 mois chez Guy Degrenne, c'est des noms qui en France parlent vachement. J'ai été à Manchester pendant 2 mois, et tout ça c'est du marketing, donc tout ça je l'ai rajouté aussi » « *Donc là, apparemment maintenant j'ai un CV fidèle à l'image de ce que j'ai fait* »

Elle change aussi son discours, en adéquation avec ce nouveau CV : « *Y'a plus de partie compétences sur mon CV. ... Parce que quand j'avais mis mes compétences de gestion en valeur, je trouvais que ça m'enfermait dans un type de job trop précis. Or j'ai fait des choses très différentes, (...)* je suis une généraliste, j'ai des compétences de management. Donc je peux avoir des postes de responsable de projet, mais aussi des postes de DAF, des postes de responsable administratif et financier, des postes de contrôleur de gestion, des postes de responsable de ressources humaines (...) (Mes compétences), je les dis à l'oral en fait » ; « *Et quand on te demande de parler d'une expérience, tu dis 'Ma mission, mon objectif c'était ça. J'ai développé cette activité et j'ai atteints ces résultats'. Et du coup, ça fait un discours plus structuré* »

L'ABOUTISSEMENT DE SES RECHERCHES

Ce travail qu'elle effectue pour se mettre en valeur, croire en ses capacités et le montrer à travers ses outils, Anne l'a fait avec l'aide d'un certain nombre de personnes de son entourage : une très bonne amie à elle qui cherche également du travail, et un professeur de Science Po qui lui « a sorti 'Ton CV te dévalorise'. Elle a également rencontré 2 agences d'intérim : « Et pareil, ça aide toujours parce qu'il regarde ton CV face à toi, ils essayent de reformuler certaines choses... ils te donnent confiance et te disent 'On va t'aider, t'as un parcours atypique mais très intéressant avec des compétences vendables dans le privé' ».

Très vite, l'amélioration de ses outils porte ses fruits : « J'ai eu l'impression aux derniers entretiens que j'ai passés que ça percutait vachement plus quoi (...) je sens que ça repart vraiment » ; « J'ai des retours positifs. Menway, ils ont vachement aimé mon CV apparemment. Ils ont fait un feed-back à Eric, ils ont dit « On a beaucoup aimé sa manière de présenter les choses » ; « J'ai eu des entretiens chez Sidaction pour des postes de DAF. Donc en fait, ce qui est marrant c'est que moi je pensais pas pouvoir aller si haut (...) ça s'est super bien passé, et en plus de ça j'ai été présélectionnée par Mickael Page qui (...) a vendu ma candidature auprès de Sidaction et qui m'a retenue et qui a fait un feed-back à Mickael Page hyper positif en disant 'On a trouvé qu'Anne avait la technique, l'ouverture d'esprit, le côté international, les épaules pour supporter un job à responsabilités...' (...) ils m'ont dit que ce qu'ils avaient apprécié c'est que j'étais claire, et en même temps conviviale, qu'il y avait un relationnel sympa, l'entretien s'est passé dans une bonne ambiance. »

Elle maîtrise de mieux en mieux ses entretiens : « Y'a eu la Croix Rouge le 30 août, mais à ce moment là, je venais d'être briefée par le prof de Sciences Po et j'étais à bloc, et donc j'étais très structurée, tac-tac-tac-tac. Parce que je pense que je ne m'étais pas encore tout à fait approprié le discours (...) j'essayais de reformuler ce qu'on m'avait appris, et je crois que maintenant c'est devenu un peu plus naturel. Et je me suis approprié un peu le discours pendant l'entretien chez Sidaction. »

Dans sa recherche, Anne vise toujours les ONG parce que « mine de rien, (elle a) l'impression que c'est ce qui (l')attire le plus ». De sa discussion avec Carine via Résonances Humanitaires, elle en retient que « Trouver une entreprise dans laquelle tu te sentes bien, avec des gens qui partagent les mêmes valeurs que toi, c'est pas forcément évident. Alors que dans une ONG, ça l'est plus ». Finalement Anne a été « un peu réconciliée avec le monde des ONG à Paris » : on lui a proposé des postes « super bien payés ! (...) alors que quand je t'ai rencontrée, Action Contre la Faim, Médecins du Monde, c'était du 2000 net (...) Maintenant, on me propose 42 000 annuel brut, c'est du 3200 par mois ! C'est ... comme une entreprise quasiment ! Ca m'a vachement surpris, je me suis dit « Ah ! » Je peux avoir un salaire correct (...) et le fait qu'on m'appelle pour des postes de DAF, je me suis dit « Ouah !! » [rires] (...) Finalement, tu te rends compte que c'est pas impossible de travailler en milieu associatif et d'être payée correctement, et ça te permet de travailler pour une cause à laquelle tu adhères, d'être avec des gens qui ont les mêmes valeurs que toi (...) Et après, ça peut être une bonne transition. Et encore ! Est-ce que honnêtement, retourner dans le privé ça me correspond ? (...) c'est peut-être pas moi, tu vois ! Si je peux faire une belle carrière ou un beau parcours professionnel dans des structures autres que dans le privé, ça me va très bien ».

Le 06 octobre 2006 : Anne reçoit une réponse positive pour un CDI : Bilingual Project Manager dans une association à portée internationale - 42 000 euros brut / an avec un 13^{ème} mois.

UNE STRUCTURE NOUEVLE, UN TEMPS D'ADAPTATION NECESSAIRE

« J'ai commencé le 17 octobre. Et ça a super mal commencé. En fait, j'ai été accueillie comme de la merde, mais vraiment super mal ! »

Anne est donc embauchée dans une structure associative : *« Je m'occupe de l'Union Européenne, de la Coopération Américaine, du Ministère des Affaires Etrangères, donc ça peut être des contacts intéressants pour le futur (...) On est 45 à Paris, et une centaine dans le monde. Mais il y a vachement de consultants, et il y a une ambiance anglo-saxonne (...) c'est hyper cosmopolite. J'ai jamais vu autant de nationalités représentées dans une équipe, c'est incroyable je passe les 3/4 de mon temps à parler anglais »*

Mais très vite, Anne vit mal l'isolement qu'elle subit dans la structure : *« Je suis arrivée 5 jours avant le congrès international sur la tuberculose alors tout le monde était super stressé. Y'a 3000 personnes du monde entier qui arrivaient, donc 0 minute pour Anne (...) mais dans ce cas là, tu me demandes de commencer après ou tu m'impliques dans l'organisation de l'évènement, tu fais quelque chose de moi sinon tu ne me fais pas venir. Là, j'étais toute seule, dans un sous-sol sans fenêtres avec des docs, et ils m'ont dit : « Tu lis ». Et je me suis fait chier pendant 3 jours ». Anne regrette l'ambiance d'équipe, dans laquelle elle ne se sent « pas du tout impliquée » - « j'ai déjeuné que 3 fois avec des collègues depuis que j'ai commencé (...) Ou ils déjeunent au sous-sol dans la cuisine, mais moi je peux pas, je pète un câble si je ne vois pas le jour » - et le manque de place dans les locaux - « je suis dans le centre de documentation dans le sous-sol, près de la cuisine ». Anne ressent fort sa différence et conclut : « En gros, j'ai pas été acceptée ».*

Elle est d'autant plus déstabilisée que son supérieur et les deux personnes avec qui elle était censée travailler sont continuellement en déplacement. Anne est sidérée car elle découvre qu'« il n'y a pas de management » : *« Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'ils sont censés gérer une équipe, mais ils ne la gèrent pas, ou ils la gèrent mal en tout cas (...) ils ne sont jamais là »*

Finalement, la comparaison se fait d'elle-même : le fonctionnement de la structure est très différent de celui des ONG. Habitée à un rythme d'implication soutenu, ainsi qu'à un travail d'équipe dynamique et efficace, Anne finit par devenir « impatiente » : *« Moi je suis habituée à travailler plus, et là je m'ennuie. Je fais 35 heures par semaine, et j'ai pas du tout la mentalité d'une fonctionnaire. Quand j'aime mon boulot, je bosse et j'arrive à garder un équilibre. J'ai toujours réussi à garder mon équilibre du point de vue professionnel mais j'ai toujours bossé plus de 35 heures... » ; « Y'a plein de personnes qui m'ont dit « Anne, tu te calmes...Ca fait 2 mois, c'est pas beaucoup. Pour être opérationnel sur un poste, il faut attendre longtemps, et ton poste, il faudra peut être attendre 6 mois. Tu peux pas tout maîtriser ». Parce que moi j'aurais voulu pouvoir tout maîtriser tout de suite...»*

Elle choisit néanmoins de se faire entendre : *« (Je suis allée) voir quelqu'un (...) 'C'est plus possible, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous m'avez fait venir ? Ca fait trois jours que je suis dans mon sous-sol, personne ne vient me voir !' (...) J'ai fais en mini scandale...je suis allée voir mon directeur d'intérim et je lui ai tout sorti : 'Votre gestion fait flipper. Moi je ne me sens pas intégrée à l'équipe. Vous m'avez foutue dans un sous-sol sans fenêtres, toute seule. Je ne déjeune jamais avec vous, et ça me fait chier. J'ai pas assez de boulot...' Et le mec m'a vachement rassuré ». Le directeur d'intérim lui promet un projet avec L'Union Européenne plus important et lui explique que l'isolement qu'elle a ressenti était dû à la grande autonomie et la confiance accordées aux salariés.*

Anne prend alors les choses en main : *« Il y a zéro réunion, on travaille tous dans notre coin. On ne sait pas ce que font les autres, on ne sait pas comment ils gèrent leur truc. Nous les responsables de projets, on a tous des méthodes différentes, c'est nul. Pourquoi on s'y prendrait pas tous de la même manière ? Ca rendrait les choses plus faciles, plus claires pour tout le monde. Tout le monde reste dans son coin. Il n'y a aucune coordination, y'a zéro communication, y'a aucune anticipation, tout se fait à la dernière minute. (...) Moi je pense que les coordination meeting, les réunions de coordination, les réunions d'équipe, je ne suis pas une fan des réunions mais une réunion par mois, c'est pas l'enfer quoi. Voilà... Et moi, je suis tellement choquée que j'ai proposé aux 3 autres responsables de projets qu'on s'asseye, qu'on fasse une liste des problèmes auxquels on est confronté, et surtout qu'on fasse des suggestions, et qu'on voie ça*

ensuite avec le directeur financier et qu'on lui dise. Il parait que c'est quelqu'un d'hyper susceptible, donc il faut qu'on tourne ça d'une manière suffisamment diplomate et être positif et lui dire « Voilà, on aimerait bien ça, ça et ça, mais pour de vrai ». Parce que lui, il m'a dit la semaine dernière dans son bureau qu'il y a aura des réunions hebdomadaires, mais y'en a eu zéro. C'est du vent (...) je pense que si on se réunit, on enverra toujours les rapports histoire de le tenir au courant, mais peut être qu'un jour il va se dire « Je veux en faire partie. Ça m'intéresse, j'aimerais bien savoir ce que vous faites. Vous gérez des budgets de 12 millions d'euros, ça m'intéresserait de savoir ce que vous faites de ce fric. » (...) on a eu des formations, on a de l'expérience, on sait faire des trucs, y'a des trucs pour lesquels j'ai confiance, mais ça mérite un minimum de validation, de relecture... » (...) C'est un challenge. Moi je me dis que ça vaut le coup d'essayer. »

Cette perspective de changement aide petit à petit Anne à accepter la période de trouble et de transition qu'elle vit. Elle « décide de (se) calmer » d'autant qu'elle entrevoit la possibilité prochaine d'aller sur le terrain : *« ça va donner vachement de consistance et ça va me permettre de donner du sens aux chiffres que j'ai manipulés (...) Normalement je vais au Bénin en janvier, en Inde en février, en Ouganda en avril, au Zimbabwe en mai (...) y'a quand même des gens avec qui je travaille qui sont bien, notamment les consultants qui ne sont pas forcément ici, qui sont des gens hyper pro et j'aimerais bien les satisfaire. J'aimerais bien faire un bon boulot pour eux. Ils sont au Zimbabwe, en Ouganda, ils ont besoin d'aide. Et je me dis que je suis là pour faire un taf, et il faut que je le fasse bien. Jusqu'à présent, j'ai fait le minimum. »*

Les choses s'arrangent d'autant plus qu'un déménagement est prévu en janvier pour tout son département : *« Le sous-sol, c'était temporaire (...) Je vais être au premier étage près des fenêtres, avec un mec sympa. Ça va être beaucoup mieux. Je vais être avec le reste de l'équipe. Ça va être 10 000 fois mieux ! »*

Anne comprend finalement que les difficultés viennent aussi d'elle : *« Je vais essayer d'exploiter entre guillemets la structure à fond, et puis si ça ne me plait pas, je changerai (...) je vais me calmer un peu... Parce que j'ai remarqué que quand je me calmais, ça allait mieux. La semaine dernière ça allait mieux (...) Mais en 2007 je vais prendre plein de nouvelles et bonnes résolutions et je vais vachement changer, j'en suis sûre... je pense que y'a des trucs qui peuvent me remotiver. Il faut que je me donne les moyens aussi... »*

Au cours d'une soirée à Résonances Humanitaires le 17 janvier 2007, nous avons recroisé Anne qui semblait bien mieux et beaucoup plus motivée par son emploi : elle voyage et commence à percevoir réellement l'intérêt de sa structure.

Elle a déménagé grâce à ses économies, son père se portant garant et a passé beaucoup de temps à mettre en forme son nouvel appartement : *« tu embellis un espace qui sera le tien et tu rends beau un espace où tu vas vivre, c'est chez toi (...) C'est satisfaisant de se dire que tu as participé à l'amélioration de l'espace, de mettre la main à la patte dans tous les sens du terme. Je l'ai jamais fait, donc j'apprends tout. »*

YVES

« J'ai passé le bac gestion de comptabilité, donc G2, après j'ai fait un IUT techniques de commercialisation, deux ans, mais j'ai pas, j'aurais du repasser la deuxième année mais j'ai arrêté et fais le service militaire juste après... et ensuite mon premier boulot que j'ai fait c'était commercial dans les vins et spiritueux. Donc j'ai fait ça pendant ... pendant près d'un an... un peu moins d'un an et demi, sur toute la France on était trois jeunes à avoir été pris, donc première expérience qui a permis de découvrir la France, ce qui était bien à cette époque là.

... après cette expérience dans le commercial j'ai arrêté ... et là mon but, je voulais déjà partir à l'étranger donc et je suis parti j'ai postulé pour, enfin j'ai envoyé plusieurs lettres, les premiers qui ont répondu, c'était l'Association Française des Volontaires du Progrès »

Le départ

Bah les VP ça aurait pu être une autre association, le milieu associatif ouais c'était un choix, et les VP ça aurait pu si une autre organisation aurait répondu... avant, peut être que ça aurait pu être une autre là je pourrais pas te dire... les VP ça a marché tout de suite ils m'ont... j'étais convoqué à Montlhéry, y'avait un stage puis... puis pratiquement... j'étais prêt pour partir ouais moi j'étais prêt pour partir tout de suite en plus, j'avais arrêté mon... J'avais arrêté mon travail commercial de... donc pendant quelques mois j'étais en attente... donc ... près à partir à n'importe quel moment...

Le statut salarié / volontaire ne semble pas important dans les choix : « Ils appelaient ça volontaire mais t'étais salarié au smic en fait... je sais pas si j'étais en CDD... c'était pas important... »

Le retour en France

« Je n'avais pas l'idée de repartir de suite...je voulais encore rester un petit peu en France »
Formation en micro-informatique et nouvelle expérience de commercial puis Loueur de panneaux publicitaires : 1 an et demi. Il décide d'arrêter suite à la location d'un panneau à un couple de retraités : « ils étaient contents mais ne se rendaient pas compte qu'ils ne verraient plus le soleil...je me suis dit, ce n'est pas mon truc de faire ça »

Nouveau départ : Après 3 ans, « Je voulais vraiment repartir...je trouvais que j'avais fait le tour ». Il démissionne et veut cette fois-ci partir dans un pays en conflit à la différence de la première mission : « Je voulais me rendre compte sur place car à la TV, les informations te formatent »
Il part ensuite pendant 3 mois dans un contexte de guerre et enchaîne sur une autre mission et enchaîne plusieurs missions en tant qu'administrateur : « ils m'ont demandé si j'étais toujours intéressé pour faire une autre mission, alors j'ai dit oui » (rires)
Il rentre au siège de l'ONG pour faire un stage et repars en mission plusieurs années, 9 ans en tout dans l'humanitaire sur le terrain

Nouveau retour : L'envie d'arrêter...Le contexte difficile d'une mission / la monotonie des missions ?? Envie de break, voir les amis. Il commence à avoir l'idée d'arrêter, l'ambiance était difficile sur une mission « J'avais commencé à me dire que j'allais arrêter deux/trois ans et puis tu te dis... allez, encore une mission et puis j'arrête... et puis en fin de compte t'en fais encore une... t'as du mal à lâcher, t'aimes bien ce que tu fais tout en te disant que t'aimerais faire autre chose ». Si je continue, je fais ça tout le temps...j'ai fait le tour au niveau travail...les contextes étaient différents mais mon travail d'administrateur était toujours un peu le même. Je voulais revoir les amis que tu vois par à coups »

Des difficultés récurrentes à élaborer un projet. L'entreprise est vue très négativement, associée à un bureau fermé, pas en mouvement... un lieu de conflits

Encore une... la dernière... « Faut voir un peu l'ambiance...vraiment très spéciale de l'Irak quoi. Et donc après j'ai arrêté. Déjà j'ai mis... j'avais commencé à me dire ouais que j'allais arrêté 2, 3 ans avant de partir et puis tu te dis, allez, encore une mission, et puis après j'arrête » et puis en fin de compte t'en fais encore une ».

Même dans l'humanitaire s'installe la routine ? « Je me suis dit... ou alors il faut si je continue, je fais ça tout le temps ou alors... Je voulais voir maintenant, j'ai commencé à faire le tour au niveau du travail, y'avait plusieurs contextes différents, mais mon travail administrateur c'est toujours le même, il était le même dans chaque pays ça c'est sûr. Mais je voulais, je me suis dit ouais je vais... déjà aussi je voulais faire une pause, revoir tous les amis que tu vois par à-coups... et... et puis je me suis dit, tu te dis ouais, t'as envie de faire autre chose et donc c'est là que j'ai décidé de... d'arrêter.... »

La « peur » d'un poste au siège d'une ONG et de repartir : « je me suis dit, si je reste au siège, je vais avoir envie de repartir trop rapidement sur le terrain ! » (rires) Je voyais plutôt le CICR sur le terrain qu'au siège, voilà, déjà ça. Deuxième raison, c'était surtout que je voulais faire un break... de... au moins minimum une année pour pouvoir les... même une année ou 2 ans, pour pouvoir revoir mes amis, ... et donc je voulais pas m'arrêter pour recommencer tout de suite ».

Les difficultés à redéfinir un projet professionnel...et un projet de vie « Je suis dans une période où je cherche encore... en me cherchant quoi... est-ce que je vais rester à Paris, peut être repartir (rires), je ne sais pas, je n'arrive pas encore à me trouver... quand je regarde sur Paris, les associations, j'ai un peu peur...est-ce que je vais me retrouver avec une association un peu amateur... déjà faut aussi trouver sur place ».

Le break est court. Il rentre en France et repart s'installer à Genève comme bénévole dans une petite association qui l'avait contacté. Pas de droits au chômage. Il commence bénévole, 9 mois, et ensuite devient salarié de l'association pendant 2 ans et demi : « Je me suis dit que ça serait temporaire et finalement, j'y suis resté 3 ans... ensuite, j'ai vraiment fait mon break, une année... je l'ai fait en fin de compte un peu plus tard ! »

Break en 2005 : Retour dans la maison de sa mère, célibataire, pas de loyer, économies, il prend son temps : « Je prends le temps de chercher, je n'ai pas de loyer à payer... étant célibataire, parce que ça ça change aussi... »

Une longue phase d'observation : l'envie de retravailler sans trop avoir envie. Il recherche dans le milieu associatif. Il découvre RH par un article dans La Croix, journal auquel sa mère est abonnée. Il a des difficultés à « atterrir » : « ... si tu te lèves en te disant, merde c'est lundi, il faut bosser, là non, ça ne m'intéresse pas, faut de quoi me tenir (rires) ».

Il sait qu'il peut repartir car il regarde sur les sites spécialisés mais n'est pas tenté par un nouveau départ pour le moment, ou alors sur un poste différent. Il regarde beaucoup d'annonces mais postule peu : « ... je regarde les annonces mais je réponds à très peu (rires)...je regarder un peu du côté des ONG dans l'environnement... quitte à commencer comme bénévole ».

Il ne souhaite pas travailler en entreprise car cela évoque l'idée de « ... bosser, où t'es rien, t'es pas grand-chose... plutôt un endroit où il faut cirer les pompes de quelqu'un, ça ne m'intéresse pas du tout... ou alors ils vont te donner un paquet de responsabilités pour 300 euros au dessus du SMIC... dans ce cas, je préfère travailler au SMIC et pas avoir de responsabilités... par contre, pour une association, ce problème là du salaire, je serais prêt à travailler pour pas grand-chose... le salaire ne sera jamais vraiment une motivation pour moi... Y'a commercial, ça j'ai déjà fait, mais... là t'es plutôt libre, c'est encore différent. Non, travailler dans un bureau pour une entreprise, non là je vois pas trop qu'est ce que ça pourrait être comme entreprise pour... que je sois motivé vraiment (rires). Parce que le salaire sera jamais vraiment une motivation pour moi... pour moi c'est... à moins vraiment d'être dans l'urgence et de plus avoir un sou, où là faut travailler pour travailler, mais dans ce cas là je sais que je peux faire d'autres trucs ou même quitte à repartir, ça c'est pas le... Mais si c'est pour l'entreprise, un boulot que tu vas faire juste pour le salaire, c'est... je tiendrais peut-être une année, et encore je ne sais même pas ! (Rires)... Je ne vois pas après ce que j'ai fait, je ne vois pas me bloquer dans un bureau, à m'enterrer, là je suis libre..."

III - LE REGARD DES ENTREPRISES SUR LES PARCOURS HUMANITAIRES

Remarque préliminaire: Les analyses qui suivent sont le résultat d'une dizaine d'entretiens auprès de responsables du recrutement de certaines entreprises, ainsi que de cabinets de recrutement. Certains morceaux choisis ont été mis en avant. Globalement, nous n'avons pas décidé d'entrer dans des analyses qui couraient le risque de rendre générales des opinions très personnelles de tel ou tel recruteur selon sa sensibilité, sa connaissance de l'humanitaire, son intérêt de ce secteur...

On retrouve, au cœur des entretiens qui ont été menés, cette double perception de l'humanitaire qui attire et qui peut faire peur...

Des mondes qui se connaissent très mal ou pas du tout. De fait, les entreprises ont des difficultés à percevoir les compétences concrètes développées sur le terrain des missions : *« Non, non, non. Là, ne m'en demandez pas trop... du tout du tout. Je ne connais pas leur fonctionnement, je ne connais pas leur financement, je n'ai aucune idée de leur statut... La première vision, c'est que c'était des gens qu'on ne retrouvait pas sur le marché du travail. Parce que, soit ils restaient dans les ONG, c'est à dire après avoir fait des missions, ils restaient dans les structures décideuses des ONG... je n'en ai jamais rencontré dans le milieu du travail. Cela fait quand même plus de 10 ans que je fais du recrutement et j'en ai jamais vu, jamais... »*

Néanmoins, l'image de professionnels qui s'investissent est présente. Des gens passionnés qui travaillent beaucoup : *« Des gens qui travaillent beaucoup, tout le temps... (rire)... Des gens qui sont passionnés évidemment »*

Qui communiquent, s'adaptent et résistent...des professionnels : *« Il y a sûrement des très, très grands atouts. Je suis convaincu que les gens qui font ça sont hyper adaptables, développent une capacité de communication bien supérieure à la moyenne. Ils ont probablement une résistance au stress bien supérieure à la moyenne... l'adaptation, de la capacité de communication, des langues, de la débrouillardise, de l'autonomie... c'est plein de qualités. Je suis convaincu que c'est des trucs qui ne fonctionnent pas si on n'est pas bon. Je suis convaincu que les gens qu'on envoie, sont des gens très bien choisis... On n'envoie pas n'importe qui... Dans l'image... celui qui ne sait pas quoi faire, il va toquer à la porte de l'ONG, et on lui dit « Puisque tu ne sais pas quoi faire et que j'ai personne à envoyer, tu n'as qu'à aller distribuer du riz » ça, je ne pense pas, non. Ah non, je ne crois pas du tout... J'y crois pas du tout. D'abord, il y a trop d'argent en jeu. Et puis, il y a trop d'exposition, même médiatique éventuellement »*

Quand on est un humanitaire, c'est pour la vie : *« Je me suis toujours dit que ce sont des gens, soit ils font toute leur vie là-dedans puisque c'est une passion et ça se comprend, soit ils sont intégrés, ils continuent une mission, soit ils sont dans l'ONG, soit c'est un milieu fermé dans lequel ils gravitent, ils passent d'une ONG à une autre. Mais si vous voulez je ne les ai pas... par exemple, à l'agence de l'environnement j'aurais pu en trouver, j'en ai jamais vu. J'ai fait des centaines de recrutements, je n'en ai jamais vu. J'ai rencontré des tas de gens qui étaient dans les structures associatives, mais très peu dans les ONG, enfin très peu... Du coup voilà, je me suis dit que ça fonctionnait super, soit en circuit fermé, soit en... pas de problème ça se gérait bien »*

Très autonomes, peu aptes à être dirigés, à accepter une autorité ? *« ... il faut cerner les motivations. Je caricature : mais s'il y en a un qui vous dit « Moi, ce qu'il y a de génial quand j'ai passé 3 ans dans les ONG c'est que j'étais seul à distribuer de la nourriture aux enfants », vous vous dites, ok, si son truc c'est d'être tranquille, seul et d'avoir aucun chef au-dessus et aucun collègue autour, vous voyez là on se dit : qu'est ce que ça va être ici quoi... Qu'est ce qui résonne chez lui aujourd'hui dans une boîte comme la nôtre »*

Mais des gens qui ne rassurent pas... des parcours qui ne sont pas linéaires. Les cabinets de recrutement en témoignent : *« C'est bien souvent des personnes à qui l'ont prêté volontiers des qualités humaines, ce qui est déjà beaucoup, mais c'est tout. On n'imagine pas que derrière cette démarche, il y a beaucoup de qualités professionnelles et de compétences qui peuvent être mises en avant dans une entreprise. Et ça, ça a tendance à faire peur aux entreprises »*

Donc je trouve que c'est une bonne chose, et peut être que ça permettra de faire évoluer les choses en France. Il y a quand même beaucoup de chemin à faire »

Etre flexible...mais pas trop. Inquiètes, les entreprises cherchent une cohérence dans le parcours : *« Mais il n'empêche que l'entreprise se dira que oui, c'est une personne qui a un an d'expérience dans tel domaine et puis une autre année ailleurs, donc elle ne verra pas forcément la cohérence au final. Et elle sera en général plutôt réticente de ce point de vue là... ce qui peut être reproché, c'est les expériences plurielles sans forcément travailler dans un même domaine. Par exemple, une personne qui va travailler dans la logistique, puis après elle va travailler dans la communication, puis après dans le domaine juridique. Ce ne sera pas forcément perçu par l'entreprise comme étant un parcours linéaire, dans la communication, ou dans le marketing, ou dans la logistique. En tout cas, ça c'est ce qui est difficile à vendre et à faire passer auprès des entreprises ».*

Pourtant, cette vision de l'entreprise dérange certains cabinets qui souhaiteraient mettre en avant des profils différents, variés : *« Le reproche que je ferais c'est à l'égard des entreprises, parce que je trouve qu'elles ont quand même un manque d'ouverture ».*

Ce manque d'ouverture des entreprises se retrouve dans le discours contradictoire et paradoxal que produit notre société : *« On nous parle justement aujourd'hui de plus en plus de flexibilité. J'entendais à la radio du fait qu'il fallait faire passer l'idée auprès des chômeurs d'accepter le premier emploi qui se présente, donc à priori d'être plutôt mobile dans les compétences, et en même temps, lorsqu'on se trouve devant des personnes qui ont des compétences et qui sont capables de faire plusieurs métiers, on va leur reprocher en disant 'non, je préférerais une autre personne qui ait une plus longue expérience sur ce terrain là'. Donc entre les discours et la réalité, je trouve qu'il y a un décalage ».*

Finalement, l'entreprise qui demande à ses salariés des qualités d'adaptation, de prise de risque, de flexibilité, se rassure malgré tout en faisant confiance à des « clones » : *« En général, les entreprises ont une tendance à rechercher des clones... quand on regarde aujourd'hui dans certaines entreprises, au regard de ce que j'ai pu lire dans la presse, on voit bien qu'elles essayent de renouveler leurs cadres dirigeants, et elles se dirigent toujours vers ces clones. A aucun moment elles n'envisagent de prendre peut être d'autres personnes qui ne sortent pas forcément d'une école d'ingénieur mais qui ont peut être d'autres qualités à mettre en avant, des compétences beaucoup plus diverses... cette recherche des cadres dirigeants de demain avec un profil plutôt très commun et très cloné sur ceux d'avant, et ça a une tendance à se répercuter dans tous les domaines ».*

Pourquoi les humanitaires viendraient-ils vers l'entreprise ? Pourquoi décide t-on de partir et de revenir ? *« Ça, alors en tant que DRH recruteur potentiel, c'est évidemment la question qu'on se pose quand on reçoit quelqu'un qui vient de là-bas. Ce n'est pas mon quotidien mais c'est la question qu'on se pose, que je me poserais. C'est qu'est-ce qui a poussé cette personne là à faire une ou des missions humanitaires. Et du coup, qu'est ce qui la pousse à se retrouver devant une entreprise normale et à briguer un poste plus classique. Et à partir de là du coup, si on se pose cette question là, je vous dis à mon sens ce sont des gens qui ont des idéaux. Evidemment, on peut se poser la question d'une personne... est-ce que c'est une personne qui a du mal à... à supporter la structure, dans ce que ça peut être institutionnelle dans une entreprise. Je ne veux pas dire par là que les gens qui partent dans l'humanitaire sont des gens qui ne supportent pas la hiérarchie, qui sont des mercenaires. Pour que ça fonctionne, il y a toute une organisation derrière qui se respecte et qui doit se respecter. Donc je ne pense pas que ce soit ça le problème. »*

Quel idéal une entreprise peut lui fournir ? Les recruteurs ont peur de se tromper dans leur recrutement. Ils ont encore plus peur que leur entreprise soit ennuyante : *« Est ce qu'il ne va pas... franchement je caricature à peine... déprimer au bout d'un an ? En se disant « Qu'est ce que je fous là ! » ... Quel idéal il va poursuivre en rentrant dans une entreprise comme la nôtre. Est-ce que là, il ne va pas dépérir totalement parce que les entreprises ont de moins en moins d'idéaux et en tous les cas on n'en véhicule de moins en moins... »*

Donc, grosso modo, on n'a plus de rapport affectif dans le bon sens du terme si vous voulez... d'attachement, de fidélité, de... On le voit bien nous de notre côté... on est des grosses boîtes ici. On a tout un tas un système pour repérer le potentiel, pour fidéliser, pour machins... et en même temps on est obligé d'en faire partir dès qu'on a plus assez de charge de travail pour eux. Qu'est-ce qu'une personne qui a fait beaucoup d'humanitaire et qui a poursuivi des idéaux là-dedans va trouver comme satisfaction personnelle dans une entreprise classique. Qui soit grosse d'ailleurs. A la limite dans une petite c'est peut-être différent.

Tout dépend peut être de l'objet de l'entreprise ? « Ici chez nous la culture ça va être quand même la performance technologique, le... le... effectivement le dépassement de soi-même mais surtout l'innovation... ça d'accord, ok. Donc effectivement si c'est ça que poursuit une personne qui a néanmoins fait de l'humanitaire, pourquoi pas. Elle pourra trouver sa satisfaction chez nous, c'est possible, c'est possible. Mais pas des idéaux... sociaux quoi. Dans le sens très général du terme. Je ne sais pas comment vous dire... grande morale, il ne faut pas trop... Mais bon, peut-être que j'idéalise trop l'humanitaire aussi hein !... Moi je pense que ça peut désabuser des gens comme ça. Quand je vous dit que j'étais DRH de... de l'agence de l'environnement, c'était 1000 personnes, c'était que des passionnés. C'était des écolos quoi ! Il y a pas de turnovers dans cette boîte, c'est que des écolos, des gens qui toute leur vie réfléchiront à ce qu'on peut faire du déchet. C'est leur truc. Donc ils ont une véritable passion et l'entreprise véhiculait ça. Bon, ça a sa qualité et ses défauts. Mais... voilà un genre d'entreprise qui peut plus facilement récupérer quelqu'un qui serait dans l'humanitaire et qui serait dans ces domaines d'activité là bien sûr. Là évidemment, on y est ».

Les entreprises ont une mauvaise image d'elles-mêmes : « Moi, si j'avais quelqu'un qui vient de l'humanitaire je préférerais lui dire cela : « Ici, on cherche à faire gagner de l'argent aux actionnaires », parce que : que les choses soient claires. Et encore quand on dit ça, cela peut paraître... comment dirais-je... on peut se dire : peut-être on peut aimer cela. Mais en plus, on n'est qu'un petit rouage dans cette histoire là. C'est à dire que... le rouage, il consiste éventuellement à produire beaucoup, à travailler beaucoup, et à tout le temps innover pour que les actionnaires gagnent plus d'argent et puis le jour où ça ne marche plus, les actionnaires ne vous considèrent pas plus »

IV-RESULTATS ET PISTES DE REFLEXION

Préambule

Avant de conclure cette recherche-action, nous voudrions à nouveau remercier celles et ceux qui ont contribué à sa richesse. Car en effet, le sujet est particulièrement dense... si riche que, nous approchant de la centaine de pages, il nous est apparu que nous devons "trancher dans le vif" et nous passer d'autres éléments au risque de poursuivre indéfiniment nos analyses. C'est la dure loi de ce type de travail.

La majorité des "interviewés" est en poste aujourd'hui et nous en sommes ravis. Cette recherche complexe mérite sans doute des améliorations, des remarques et des critiques. Nous espérons que les lecteurs ne se priveront pas de nous donner leur point de vue. Peu de travaux de ce type existent aujourd'hui. Résonances humanitaires est à nouveau porteuse d'une véritable initiative de compréhension de ces questions complexes. A cet égard, un "guide du retour" sera réalisé (sites Internet utiles, lieux ressources, méthodologie de validation de projet...)

Nous avons privilégié les parcours pour les restituer au mieux dans leur individualité...les thèmes sont nombreux et méritent que de nouvelles recherches se développent. Les problématiques de l'emploi sont au cœur de nos sociétés moderne. C'est aussi la "coupure" entreprise / associatif ou humanitaire qui est au cœur de cette question.

La partie "entreprises" n'est pas très longue et aurait sans doute mérité plus de temps et d'analyse. Pour autant, au fil des lectures des entretiens, nous nous sommes rendus compte que restituer un "discours général" des entreprises serait vain et inintéressant. En effet, derrière des profils de postes très précis et des méthodes de recrutement de plus en plus redoutables, il reste des recruteurs avec leurs idées, leurs représentations mais leur feeling aussi. Il n'y sans doute pas de règles hormis les quelques éléments indiqués plus haut (rassurer, mettre en avant des compétences, montrer que le parcours humanitaire est bien derrière...).

Si le "faire au quotidien" est au cœur du projet de RH, il ne doit pas exclure le temps de l'analyse. Cette recherche n'est qu'un début. La richesse accumulée par les consultants dans leur accompagnement doit être aussi une source à conserver et à développer. C'est à cette seule condition que RH gardera sa pertinence et sa raison d'être.

Des résultats plus qu'encourageants...

Carine est responsable de l'équipe administrative de la Direction Régionale IDF d'une grande entreprise de distribution d'articles de sport.

Elle est en CDI à Paris depuis juillet 2006. Elle espère évoluer vers d'autres fonctions avec d'autres responsabilités par la suite. Elle a profité de l'appui d'un consultant de RH début 2006.

Jean est embauché comme comptable d'une grande association caritative en région parisienne en CDD depuis juillet 2007.

Il a travaillé son projet et sa présentation pendant 2 mois avec une consultante de Résonances Humanitaires et a ensuite intégré un cercle de chercheurs d'emploi de RH. Il reconnaît que ce cercle l'a bien aidé à garder le moral pendant sa longue période de chômage. Il a été embauché comme comptable intendant d'un centre de demandeur d'asile en région parisienne. Il a bien conscience de l'aspect transitoire de cet emploi mais, à nouveau en activité, il se sent plus serein pour la suite. Il considère ce CDD comme un nouveau tremplin.

Elisa, après un coaching individuel de la part d'un consultant de Résonances Humanitaires, a retrouvé un logement personnel ainsi qu'un emploi en CDI depuis août 2006. Elle est assistante responsable de programme au siège d'une ONG médicale à Paris. Elle apprécie d'avoir trouvé un lieu pour poser enfin ses bagages.

Vincent est à nouveau en recherche d'emploi après 6 mois d'activité professionnelle à Paris. 6 mois après son retour de mission, il a accepté un poste de consultant dans un cabinet de conseil en finance. Vincent a préféré interrompre ce contrat après la période d'essai. L'ambiance de travail ne lui convenait pas. Il s'est fait accompagner par un consultant de l'association RH et a intégré un cercle de recherche d'emploi à son retour de mission.

Il recherche à nouveau depuis juillet 2007 dans le même secteur d'activité une nouvelle entreprise dont la culture correspondrait plus à ses attentes. Il a repris contact avec l'association RH.

Antoine, après une période de 6 mois de break faisant suite à un long engagement humanitaire, a décidé de travailler son projet professionnel avec une consultante de RH. Il s'attelle actuellement au montage d'un projet personnel de conseil aux institutions internationales et aux ONG. Cette initiative découle directement de son expérience de gestion des risques en contexte de guerre. Il espère pouvoir en vivre d'ici un an.

Marine s'investit à titre bénévole depuis septembre 2006 pour une plateforme associative de jeunes issus de l'immigration. Dans l'attente de la création du premier poste salarié qu'elle occupera en septembre 2007, elle a alterné quelques jobs alimentaires (notamment dans un centre de recherche et de documentation).

Laurent est toujours en recherche depuis plus d'un an. Il apprécie le soutien du cercle de chercheurs d'emploi qu'il a intégré il y a 3 mois à RH. Sans ressources, il envisage de repartir travailler à l'étranger s'il ne trouvait pas d'emploi en France d'ici quelques mois.

Anne, accueillie par RH en mai 2006, s'est très vite mobilisée pour retrouver un emploi au plus proche de ses aspirations et de ses compétences. Elle a participé à un cercle de recherche d'emploi à RH en juin 2006. Elle a également bénéficié de l'accompagnement individuel d'une consultante de juin à octobre 2006. Elle a d'abord retrouvé un logement personnel à Paris puis un emploi le 6 octobre 2006, en CDI. Elle assume la fonction de «Bilingual Project Manager» au siège parisien d'une grande association d'intérêt général. Elle est satisfaite de ne plus vivre au jour le jour et elle trouve du sens dans sa nouvelle mission.

Yves a besoin de prendre du temps pour "digérer" sa longue expérience d'engagement humanitaire. Il ne profite pas encore des services de RH mais prend régulièrement contact, notamment à l'occasion des rencontres conviviales qui y sont organisées. Il vit de ses économies. Son projet professionnel n'a pas encore été exposé clairement auprès de Résonances Humanitaires.

Ce que recherchent les entreprises...

« L'adaptabilité. C'est la première qualité... parce que ça c'est ce qu'on espère de plus en plus des gens. Si vous voulez aujourd'hui, qu'est ce qui fait la différence dans le recrutement... une fois qu'on a vérifié la compétence technique, ce qui fait la différence dans le recrutement chez nous c'est le comportement des gens, leur personnalité, c'est sûr... Ce qui rend plus difficile et plus subtil le recrutement ! ... aujourd'hui dans la majorité des cas, on choisit sur la personnalité et ... les compétences, le fameux savoir-faire, le savoir être. Voilà, donc du coup par rapport à ça, si vous voulez, l'adaptabilité est quelque chose qui est très important pour nous parce que, en outre, au delà de ça, on n'offre plus jamais des carrières linéaires aux gens. Donc, on sait qu'ils devront évoluer, non pas seulement verticalement en devenant chef, sur chef, etc. Mais en changeant... Mais ça, on imagine que dans l'humanitaire ce soit peut-être plus ouvert... mais ce n'est pas forcément vrai, ça c'est peut-être une erreur de ma part. Mais on imagine que les gens ont une ouverture d'esprit plus importante... Moi, ça serait ma croyance... peut-être fausse. Cela dépend des gens en fait, ensuite... »

Les parcours des humanitaires sont une bonne matière pour les entreprises qui recherchent des comportements, des attitudes : *« Avec beaucoup d'appétit en fait... aujourd'hui on cherche beaucoup des comportements, de l'aptitude personnelle plus que des compétences techniques. Des compétences techniques, on en trouve plein. Et forcément des gens qui ont fait des expériences comme ça, si vous voulez, ont fait vibré leur corps personnel c'est certain,... Du coup il y a de la matière... aujourd'hui qu'est ce qu'on me demande comme formation ? Allez, la moitié demande des formations de développement personnel. C'est effarant ! Les gens veulent apprendre à communiquer, à comprendre la relation à l'autre, etc. Je suis convaincu que des gens de l'humanitaire ont éprouvé ça. Il y en a qui l'éprouvent difficilement, d'autres facilement, justement qui ont développé des aptitudes et puis d'autres qui en ont tellement souffert qui vont faire autre chose. Mais voilà, moi je ne peux constater que ça. Donc au-delà de la compétence technique, parce que la compétence technique on peut l'améliorer. Des choses qui s'apprennent, on peut les faire apprendre. Mais la personnalité ?... C'est vachement dur. Et puis je suis très désabusé sur les formations en développement personnel. Donc, ce qu'on recherche c'est ça, des gens qui ont une personnalité... pas affirmée, mais une personnalité... qui n'ont pas de problème dans leur tête, qui savent communiquer avec les gens, qui savent s'adapter, qui savent prendre des décisions... C'est ça le développement personnel. Ce n'est pas des gens qui ont des attermolements, qui ne savent pas gérer un conflit, qui ne savent pas gérer... C'est ça la difficulté"*

Rassurer l'employeur. Se présenter de manière cohérente et structurée dans un environnement complexe « Voilà... maintenant, si c'est quelqu'un qui vous explique comment tout ça fonctionne et comment lui, il a un rôle là-dedans... mais que chacun a le sien et que tout le monde se respecte... et que c'est quelqu'un qui comprend que se sont des énormes rouages et qui fonctionnent parce que tout le monde marche dans le même sens... c'est moins effrayant. Et si on transpose ça du côté des compétences, je me dis que le fait d'avoir des personnes avec des regards différents, des expériences différentes, c'est évident mais ça permet au moins d'avoir des réactions différentes face à des problématiques. Plus on augmente le nombre de regards, plus on augmente le nombre de possibilités de solutions offertes. Mais ça, c'est ma façon de voir. Donc franchement, pour le coup, je pense qu'il y a un très, très, très gros travail à faire du côté des entreprises... c'est une très bonne chose, en tout cas, de faire évoluer les mentalités. Et si ça pouvait faire prendre conscience les entreprises à une plus grande ouverture. Et je pense même que ça peut servir à des personnes qui ont des profils atypiques, et qui ne sont pas du tout partis en mission humanitaire. Mais d'un autre côté, il y a une part d'inconnu qu'on a peut être pas envie d'explorer. C'est bien, bien sûr. C'est pour ça que je vous dis que le travail que vous faites peut servir à tous ces profils atypiques, ou en tout cas, pas forcément linéaires ».

Une démarche formidable certes...mais montrer que l'on a tourné la page de l'humanitaire car l'entreprise cherche des professionnels qui vont s'engager. Cette expérience est vécue comme un plus par l'entreprise car elle ouvre l'esprit : *« Donc ce garçon c'était pour moi une sorte de plus, de vision « plus », d'expérience qui vaut une expérience de stage usine, qui vaut une expérience de gagner sa vie en faisant des courses ou le livreur pendant qu'on fait ses études, de participer à des enquêtes pendant qu'on continue ses études aussi... Donc je crois que ça fait partie des choses qui permettent de voir le monde autrement que par le prisme de la seule entreprise ou du seul salaire. Quand on peut s'offrir ça psychologiquement, matériellement, je trouve ça très bien »*

Ne pas être trop « exalté » donc : *« ... il ne faut pas qu'on ait en face de nous des gens qui ont tellement conduit leur vie sur un idéal qu'on se trouve en fait avec des exaltés. « C'était génial, c'était fantastique » ... ça ne résonne pas chez moi... ça demande beaucoup de maturité à celui qui vient postuler après l'humanitaire... C'est quelqu'un qui a tourné, je pense, quelque part une page mais qui n'a rien oublié de ce qu'il a fait. Pas facile !... Ce qu'on pourrait imaginer comme de l'instabilité... on a besoin que les gens... même si on leur propose pas une carrière linéaire, on a pas besoin de gens qui tous les 6 mois, tous les ans, aimeraient faire autre chose. Donc, voilà... l'idée des gens qui ont la bougeotte, que ce soit professionnel ou géographique... ».*

L'employeur cherche dans son candidat une valeur ajoutée, un investissement dans la durée. Lors de l'entretien, il cherchera à déterminer si le candidat ne vient pas dans cette entreprise, par défaut ou à regrets. C'est alors sans doute l'objet social de l'entreprise qui peut être déterminant : *« ... il ne faut pas quelqu'un qui vienne ici à regret, c'est ça aussi qu'on peut peut-être rencontrer. Les gens qui viennent là, ils auraient bien aimé continuer mais ça ne paye pas assez, ils veulent fonder une famille... A regret ils viennent, mais en ayant toujours leur rêve dans la tête. Avec ce rêve là, on ne pourra jamais. Enfin je ne crois pas. Sauf, à bien choisir son entreprise, on peut trouver,... Il y en a qui ont des visions plus sociales des choses. Moins capitalistes... donc, peut-être... voilà, ce qu'on pourrait craindre c'est ça... de quelqu'un qui soit instable entre guillemet, qui a une certaine instabilité ».*

Une réflexion de RH à développer autour de la question du logement

La question du logement au retour est essentielle. Ce témoignage illustre parfaitement la double problématique posée par l'absence de logement au retour : l'instabilité et le sentiment d'échec, de retour en arrière :

« Le principal problème c'est comment se loger, parce que la question du logement, si vous pouvez travailler dessus, c'est fondamental. Là heureusement que j'ai cette copine parce que sinon, 32 ans, être chez les parents en banlieue, y a de quoi être au fond du trou, y a de quoi se dire 'Qu'est ce que je fais là ?' et repartir tout de suite pour faire autre chose. La question du logement, le RMI 380 euros, d'ailleurs je les ai pas encore reçus, parce qu'à ce prix là un logement ! On peut prendre des colocations mais faut plus d'argent, ça part tellement vite ! Et je trouve que c'est ce qui rend tout compliqué en fait parce que chercher un boulot en se demandant où est-ce qu'on va dormir, ça rend les choix plus difficiles, la réflexion plus difficile... En banlieue chez les parents c'est super dur, ça tout le monde le dit. Y'a un côté un peu échec, retour au bercail, les parents ils ont leur vie, même quand on a de bonnes relations avec les parents, ça tue le moral, c'est assez affreux. Ils y peuvent rien les pauvres, mais y a un truc, le sentiment d'échec, vivre indépendante et se retrouver ensuite chez papa et maman, on a des vies tellement incroyables et puis du jour au lendemain on se retrouve chez les parents, c'est un choc qui est tel que ça pousse certains à ne pas rentrer alors qu'ils le voudraient, vraiment, ça crée un tas de problèmes ! Je trouve que la question du logement est fondamentale. Idéalement il faudrait acheter un appartement avant le départ et le remettre en sous-location et le retrouver en rentrant, le pied à terre, quand on peut le faire, c'est la clef de la réussite... Ca c'est valable pour toute expatriation quelle qu'elle soit, dans l'humanitaire ou autre, partir c'est bien mais faut savoir revenir... Ben le problème c'est que c'est compliqué en période d'essai, je pense que je vais essayer de trouver une colocation. Se poser, poser ma tête quelque part, et surtout pas chez mes parents ».

Le sentiment de perte d'autonomie et de dépendance à autrui ne facilite pas la mise en confiance des anciens humanitaires et la valorisation de leur parcours. Travailler son projet professionnel sans avoir de « pied à terre » est difficile. Dire en entretien que l'on vit chez ses parents n'est pas propice à renvoyer une image positive aux employeurs.

Aussi, afin de répondre au mieux aux besoins et attentes des humanitaires et de rendre un service toujours plus pragmatique et efficace, RH se devrait d'orienter rapidement son action sur la question du logement. Des sites de colocation existent et ne sont pas forcément connus des humanitaires (colocation.fr, apartager.com...). Des offres de logements vacants sont affichées dans les bureaux des ONG. De plus, des adhérents de RH vivent parfois en colocation et possèdent des chambres qui se libèrent.

Développer l'intérim. La réintégration instantanée sur le marché du travail français... pour gagner de l'argent et prendre le temps de travailler son projet professionnel

Pour la majorité des humanitaires qui rentrent de mission, un travail sur le projet professionnel s'impose. Travailler son nouveau projet prend du temps. Ce temps est nécessaire car il peut éviter de reprendre un poste dans l'urgence et finalement, de prolonger un repositionnement professionnel pertinent et désiré.

Du fait de l'absence d'indemnités ASSEDIC pour les humanitaires étant partis sous le statut de volontaire, certains anciens expatriés se retrouvent dans l'urgence de trouver un travail. L'adage qui dit que « *l'urgence est mauvaise conseillère* » est particulièrement adapté sur les questions d'emploi.

Aussi, acquérir rapidement des revenus permet de se soustraire à l'urgence financière et de prendre le temps de construire un nouveau projet. L'intérim, de plus en plus développé peut s'avérer une solution efficace. Cela implique néanmoins une prise de recul des expatriés. Il s'agit bien ici de « *faire rentrer de l'argent* » et d'accepter des postes qui n'ont pas forcément un rapport avec ses compétences et ses motivations. Cette piste devrait être sérieusement envisagée.

Il ne faut pas oublier que les parcours humanitaires sont perçus souvent comme instables. Aussi, un repositionnement mûri et réfléchi évitera de donner prise à des clichés réducteurs de la part des recruteurs.

Développement du partenariat avec les dispositifs emploi de droit commun

Par son parcours, ses membres et son objet social, Résonances Humanitaires a développé une approche spécifique en direction d'un public lui aussi spécifique. Pourtant, s'il est important que RH apporte une plus value, il est aussi essentiel de maintenir et développer des partenariats avec les dispositifs dits de « droit commun » (ANPE, APEC,...)

Et bien entendu, la dynamique de groupe, la qualité de l'accueil, de l'écoute, de l'échange et un développement constant du réseau.

Association Résonances humanitaires

72 rue de l'Orfila 75 020 Paris
Tél: 01 4636 1036

www.resonanceshumanitaires.org